SCÈNES HISTORIQUES

GRANDS SERVITEURS

UNE NOBLE VIE

FRÉDÉRIC OBERLIN

1740-1826

ET

DANS LES ABIMES

ÉLIZABETH FRY

1780-1845

PAR

MADAME DE WITT

NÉE GUIZOT

PARIS

GRASSART, LIBRAIRE-ÉDITEUR

2, RUE DE LA PAIX, 2

PQ
2479
.W9
S3
1893
SMRS

GRANDS SERVITEURS

1893. — COULOMMIERS, IMPRIMERIE PAUL BRODARD

PQ
2479
.W9
S3
1893
SMRS

SCÈNES HISTORIQUES

GRANDS SERVITEURS

UNE NOBLE VIE

FRÉDÉRIC OBERLIN

1740-1826

ET

DANS LES ABIMES

ÉLIZABETH FRY

1780-1845

PAR

MADAME DE WITT

NÉE GUIZOT

PARIS

GRASSART, LIBRAIRE-ÉDITEUR

2, RUE DE LA PAIX, 2

Tous droits réservés

GRANDS SERVITEURS

UNE NOBLE VIE

FRÉDÉRIC OBERLIN

(1740-1826)

C'était par un beau jour du mois de juillet, le soleil du soir éclairait les montagnes prochaines des Vosges; leurs croupes arrondies étaient couvertes de la fraîche verdure de l'été et parsemées de petites vaches qui tondaient de près l'herbe courte. Par un chemin *montant*, *sablonneux*, *malaisé*, une mauvaise carriole amenait à la chaumière qu'on décorait à Waldbach du nom de presbytère le pasteur, Frédéric Oberlin, et sa jeune femme, Marie-Salomé Witter. Marié de la veille, il avait aussitôt repris le chemin de sa cure :

« Voilà un mois que je néglige la paroisse pour courir sans cesse à Strasbourg, avait-il dit à sa fiancée, nous rentrerons au logis dès que tu seras enfin toute à moi. »

Marie Witter riait : « Enfin! Nous ne sommes fiancés que depuis un mois... grâce à vous, Monsieur, et si Dieu lui-même n'y avait mis la main!... »

Frédéric Oberlin pressait les doigts de sa fiancée d'un air d'excuse lorsqu'elle parlait ainsi ; maintenant assis à côté d'elle, derrière les larges épaules du paysan conduisant avec soin le cheval à travers les fondrières de la route, il lui disait à demi-voix :

« Quel bonheur que tu saches où tu vas, et quelle misérable maison est celle qui t'attend! Si tu te faisais des illusions sur notre pauvre Ban-de-la-Roche, je serais bien malheureux en approchant de ce presbytère que tu vas charmer de ta présence, mais voilà! Tu sais ce que valent la maison, la paroisse et le pasteur; tu n'y vas pas les yeux fermés, et c'est ce qui me rassure. »

Salomé Oberlin regardait son mari avec un air de doux triomphe : « C'est toi qui me ramènes pour vivre dans cette maison où tu ne voulais pas me

recevoir comme ta cousine, faible et souffrante! » dit-elle, et ses yeux étincelaient de malice. Le jeune pasteur rougit, mais dans les spirituelles passes d'armes qu'il avait souvent eues dans le passé avec Mlle Witter, ni l'un ni l'autre ne restaient jamais à court :

« Ah! c'est que je me méfiais de moi-même et que je savais ce que tu pouvais me faire! » s'écria-t-il en se reculant dans un coin de la carriole comme pour échapper à la vengeance de sa compagne.

Mais l'humeur de celle-ci avait changé, elle ne riait plus; elle regardait le ciel comme pour enregistrer ses vœux devant la puissance divine : « Puissé-je être comme la femme forte des Proverbes, mon Fritz! dit-elle doucement, pour te faire du bien tous les jours de la vie et jamais du mal! »

Par bonheur, le conducteur de la carriole ne se retournait pas, absorbé qu'il était par le mauvais état du chemin, car M. Oberlin embrassait sa femme de tout son cœur.

On approchait du petit presbytère à demi ruiné, que de génération en génération les populations de Waldbach et de Fouday avaient coutume d'appeler la Ratière, tant la gent trotte-menu s'y était multi-

pliée comme dans une forteresse à son gré. Plus tard, lorsque le pasteur, ayant pourvu aux besoins les plus pressants de sa paroisse, permit à ses amis de lui bâtir une meilleure maison, il devait écrire lui-même : « Je demeurais dans une vieille bicoque, où j'endurais des incommodités et pertes continuelles par les rats et la pluie qui perçait partout, mais je n'avais pas voulu qu'on m'en donnât une neuve avant que les écoles fussent convenablement logées. »

On pouvait cependant dès lors reconnaître dans la pauvre demeure, parée en fête, la trace de l'esprit d'ordre et de l'adresse manuelle du jeune pasteur qui l'habitait depuis un an déjà. Celle de ses sœurs qui avait tenu son ménage jusqu'alors s'était modestement éclipsée devant la nouvelle maîtresse, rentrant gaiement dans la maison paternelle, encore dirigée et bénie par les vieux parents. Point de pierres errantes autour de la maison dans cette région pierreuse par excellence; elles avaient été toutes rassemblées en tas à peu près égaux, et le pasteur en remplissait ses poches chaque matin lorsqu'il commençait ses tournées dans sa vaste paroisse, épuisant peu à peu sa provision dans les marécages des prai-

ries ou les ornières du chemin. Comme, à cette heure, il montrait les tas de pierres à sa jeune femme, en lui expliquant leur utilité pratique : « Je te ferai un sac pour les porter, mon Fritz, dit-elle en riant; dans quel état doivent être tes poches! » Fritz riait, il les avait plus d'une fois raccommodées lui-même.

Il raccommodait tout ce qui n'était pas décidément *irraccommodable*. Sa femme le savait bien, ayant passé à Waldbach tout le mois de mai, languissante et faible au début, après une longue maladie, bientôt ranimée par l'air pur et vivifiant de la montagne et secrètement gagnée par les vertus et les charmes du cousin qu'elle se plaisait à taquiner souvent. Pas une chaise ou un banc qui pussent rester boiteux dans la maison; quelque occupé que fût le jeune pasteur, il remettait bientôt un pied cassé, recollait les planches brisées, mettait des vitres aux fenêtres, et garnissait de bandes de papier, soigneusement appliquées, les fentes des boiseries par-dessus les lézardes des murailles. La pauvre maison portait partout la trace de ses soins et elle parlait à la jeune femme des délicates prévoyances qui avaient anticipé sa venue, de la tendresse qui avait préparé le nid commun, bien plus que de la pauvreté évidente du jeune ministre

du lieu, résolu à partager l'étroite existence de ses paroissiens tant qu'il ne pourrait parvenir à l'améliorer. En mettant le pied sur le seuil, et tandis qu'elle regardait autour d'elle ces lieux bien connus et qui lui semblaient cependant tout nouveaux, son mari se retourna vers elle :

« Salomé, dit-il à demi-voix et en lui prenant les mains : c'est ici notre poste de combat, au nom de Dieu et pour son service, qu'Il nous donne la force de vivre comme de vaillants soldats de son amour! »

« Toujours soldat! » dit Mme Oberlin en souriant, car elle n'ignorait pas quel attrait aurait entraîné son mari vers l'état militaire, si une passion supérieure n'avait gagné son cœur au saint ministère, mais en parlant ainsi, gaiement, elle avait passé son bras sous celui de M. Oberlin, et, tous les deux, appuyés l'un sur l'autre, comme de fidèles compagnons d'armes, les yeux brillants et les mains jointes, consacrèrent silencieusement au Seigneur leurs forces et leur jeunesse dans le champ de travail dédaigné de tous. « La Providence t'y a amené, Fritz, dit Mme Oberlin, et tu m'y amènes à ton tour, que le chemin soit tracé devant nos pas! »

Il y avait matière à travailler dans cette région

des Vosges qu'on appelle le Ban-de-la-Roche, du nom du vieux château dont un pan de muraille en ruines domine encore la hauteur la plus escarpée; les trois villages de la paroisse de Rothau, les cinq villages de la paroisse de Waldbach, un peu plus peuplés qu'ils ne l'étaient au commencement du siècle, étaient encore si pauvres et si sauvages que les habitants manquaient souvent des nécessités les plus ordinaires de l'existence; aussi n'était-ce pas sans une appréhension secrète que Jean-Frédéric Oberlin y amenait sa jeune épouse, élevée jusqu'alors dans la grande ville de Strasbourg, au sein d'une société cultivée et polie, dans l'aisance modeste d'une bonne et ancienne famille : « Que va-t-elle devenir dans ce désert rude et misérable, pensait-il, et sa santé ne succombera-t-elle pas à la peine? » Le jeune homme ne pensait même pas qu'il était destiné à subir les mêmes difficultés et les mêmes épreuves; instinctivement, il comptait sur sa force physique et morale tandis qu'il trembla toujours pour la créature délicate qu'il avait associée à son existence : « Mon Dieu, ne me donne pour nourriture que des pelures de pommes de terre, mais laisse-moi ma femme! » répétait-il souvent dans ses prières.

Le pasteur et sa femme étaient arrivés au presbytère un peu plus tôt que ne les attendait la servante, encore assez peu expérimentée, que leur avait laissée Mlle Oberlin, et le souper était loin d'être prêt lorsqu'ils sortirent tous deux du petit cabinet qui devait devenir le sanctuaire de leur vie commune; les yeux du jeune couple étaient encore remplis des larmes de leur pieuse émotion, et Salomé les essuyait de la main lorsqu'elle mit le pied dans la petite cuisine où la servante, rouge et troublée, soufflait frénétiquement son feu dans le vain espoir de hâter ses préparatifs. Mme Oberlin fit un pas en avant, attachant autour de sa taille élancée le tablier blanc qu'elle aperçut sur une chaise.

« Vous allez brûler ce pauvre poulet, dit-elle en riant et en reculant la broche qui tournait devant une flamme intense; et elle ajouta : nous avons grand'faim et nous nous contenterons pour ce soir des œufs et des pommes de terre que je vois là. Le poulet sera pour demain. »

Tout en parlant, la jeune femme allait et venait dans la petite salle attenante à la cuisine, perfectionnant le couvert que la servante, Frenelle, avait dressé à sa façon, essuyant de son tablier les assiettes

et les verres et surveillant en même temps du coin de l'œil les pommes de terre dans leur plat, les œufs cassés dans la poêle où ils allaient se transformer en omelette, si bien que M. Oberlin n'attendit pas longtemps dans le petit vestibule où il ouvrait les malles, avant d'entendre une voix douce qui disait : « Fritz, le souper est prêt! »

Tout modeste que fût le festin, le pasteur le savourait avec délices, car il lui semblait se nourrir d'espérance, de confiance, de zèle pieux pour Dieu et pour les hommes; il tenait au bout de sa fourchette d'acier une belle pomme de terre cuite sous la cendre quand il dit en riant :

« Voilà quarante ans que nos parents mangent des pommes de terre à Strasbourg et que tout le monde trouve ce mets délicieux, mais à Waldbach, si mes paroissiens savaient que pour le premier jour de notre entrée en ménage tu me régales de cette nourriture de cochons, ta réputation de maîtresse de maison serait bien compromise. Dans la plus pauvre chaumière, j'ai vu bien des fois mettre à la hâte un couvercle sur le plat posé sur la table au moment où j'entrais, et je savais bien alors que le plat contenait des pommes de terre : on avait honte d'en manger. »

Mme Oberlin riait : « Oh! comme je me serais vite invitée moi-même à dîner, si j'avais été le pasteur, disait-elle, et quel bon repas j'aurais fait de ces pauvres pommes de terre méprisées!

— C'est ce que j'ai fait une ou deux fois, repartit son mari, mais je te dirai en confidence que nos braves montagnardes ne savent ni bouillir ni rôtir; et que leurs pommes de terre n'étaient pas bien bonnes! J'ai un peu compris qu'elles fussent disposées à les laisser à leurs cochons!

— Oh! je leur donnerai des leçons! disait toujours la jeune femme en riant, et nous leur donnerons de meilleures espèces de pommes de terre! Tu verras comme les cultures du Ban-de-la-Roche deviendront célèbres! »

Le sang monta aux joues de M. Oberlin. Nul discours de sa femme n'eût pu lui faire plus de plaisir; déjà étroitement uni à la tâche que Dieu lui avait confiée sur cette terre, le bien de ses paroissiens, leurs progrès physiques et matériels, aussi bien que leur développement moral et religieux, avaient pris rang dans le cœur du pasteur bien avant ses intérêts personnels, et c'était la crainte de les voir dédaignés par la créature charmante, maintenant

assise à ses côtés, qui l'avait d'abord empêché de prétendre au bonheur de devenir son époux, et maintenant il avait cette joie de lui voir partager ses sentiments et son ambition généreuse pour cette rude population qu'elle connaissait à peine. Le cœur du jeune homme était gonflé de reconnaissance envers Dieu et d'amour pour sa jeune compagne, mais il dit seulement : « Nous nous lèverons de bonne heure demain, Salomé, je te montrerai le site que j'ai choisi pour la maison d'école ici et à Bellefosse, et nous irons ensuite à Fouday. »

Les maisons d'école! Un nuage passa sur le beau front de Mme Oberlin : « Où prendras-tu l'argent nécessaire pour bâtir ces écoles dont tu parles si aisément, mon cher Fritz? demanda-t-elle; mais Fritz répondit sans se troubler :

— Dans la bourse du Seigneur, toujours ouverte à ceux qui se confient en lui! Ne sais-tu pas comment ma bonne mère s'inquiétait quand je suis arrivé ici, il y a un an : « Ce que tu vas entreprendre coûtera « beaucoup d'argent, et tu me dis que tu n'as que ce « qu'il te faut pour le voyage? » Alors je lui ai dit : « Je n'ai pas à m'en inquiéter : je suis un soldat. « Dieu m'ordonne par mes supérieurs de travailler

« pour lui dans le pauvre Ban-de-la-Roche. » J'ai obéi, et suis tellement surchargé d'occupations que je n'ai pu penser à autre chose. J'en abandonne donc le soin à Celui que je sers. » Et le Maître qui guide les cœurs comme les sources des eaux arrangea si bien les choses qu'à mon départ, au grand étonnement de ma chère mère, je me trouvais possesseur de plusieurs écus de six livres.

— Et combien t'en reste-t-il de ces écus de six francs? demanda Mme Oberlin souriant. Mais le jeune pasteur faisait sauter dans sa main une bourse toute plate :

— Je n'ai rien du tout que ma confiance en Dieu jusqu'au jour où je toucherai mon traitement, mais cela ne m'empêchera pas de bâtir les maisons d'école pour mes pauvres petits enfants! »

Le ciel radieux au-dessus des montagnes semblait saluer le jeune couple le lendemain matin, lorsque, sortant avant six heures du petit presbytère, ils commencèrent à errer par les villages dépendant de la cure de Waldbach. De maison en maison, Oberlin racontait à sa femme les mœurs et le caractère de ceux qui les habitaient, l'initiant dès le début aux espérances et aux douleurs de la charge d'âmes. En

revenant près de Waldbach, tous les deux affamés et accablés par la chaleur croissante, pour trouver leur lait et leurs pommes de terre, le pasteur s'arrêta devant une maison modeste, d'apparence assez propre :

« C'est là que vit mon brave Claude, dit-il, l'un de mes anciens, et mon soutien dans toute bonne entreprise. Celui-là n'a pas besoin que le pasteur excite son zèle; dès mon arrivée ici, il s'est tenu à ma main droite pour me soutenir et me conseiller. Je n'étais pas installé depuis un mois, et nous approchions de la fête de la Pentecôte, lorsqu'il vint me trouver dans mon cabinet et me dit : « Voici venir la fête « et vous savez que c'est une occasion de désordre « et que les jeunes gens se croient alors tout « permis.... » Je me retournai avec étonnement, ce n'était pas ainsi que j'avais appris à envisager les solennités de l'Église; il reprit : « Avant ce jour-là, cher pas- « teur, parlez un peu de l'enfer à nos gens, et chauffez- « leur la peinture de ce qui les attend s'ils continuent « à mal vivre!... »

Mme Oberlin regardait son mari :

« Et qu'as-tu répondu? dit-elle; ce n'est pas par la crainte de l'enfer que tu veux attirer les âmes au Seigneur?

— Non, repartit le jeune pasteur, mais la crainte du Seigneur est la vraie sagesse, et l'intelligence consiste à se détourner du mal. La lutte avec le diable et le péché durera autant que nos vies, mais quand je suis arrivé ici, il semblait que le bien et le mal se disputassent visiblement les âmes et les esprits du Ban-de-la-Roche; et la cause de Dieu avait perdu du terrain depuis que le bon père Stuber avait quitté ici le presbytère pour aller se reposer enfin à Strasbourg. »

Mme Oberlin souriait :

« Ah! il m'a raconté comment il t'avait trouvé, écrivant dans ta mansarde, avec des rideaux fabriqués de vieux journaux collés les uns aux autres, il s'est dit en entrant : « Voilà mon affaire, c'est du Ban-de-« la-Roche tout pur! »

— Il n'y a pas de rideaux au Ban-de-la-Roche, pas même en papier, car il n'y a pas de journaux, disait le pasteur, mais ce qui l'a séduit, c'est ma cuisine : « Qu'est-ce que cela? » a-t il demandé en touchant du doigt mon poêlon accroché au mur. Alors j'ai dit de l'air le plus grave que j'ai pu : « C'est ma cui-« sine; je dîne chez mes parents à midi et j'emporte « un morceau de pain. Le soir venu, je mets mon

« pain dans ce poêlon, j'y ajoute du sel et de l'eau,
« et je place dessous ma lampe allumée, tout en
« continuant de travailler; vers dix ou onze heures,
« la faim se fait sentir, je mange la soupe qui se
« trouve cuite, et certes elle me fait plus de plaisir
« que les mets les plus délicieux n'en peuvent
« donner aux riches!

— « Vous êtes l'homme que je cherche, me dit
« alors M. Stuber, et celui qui me doit remplacer
« dans la paroisse où j'ai usé mes forces et la vie de
« celles qui m'étaient plus chères que moi-même... »,
ajouta-t-il plus bas, et j'ai vu ses yeux se remplir de larmes.... Il a enterré à Waldbach sa première femme et sa fille aînée!

— Et c'est le besoin extrême de ces pauvres gens qui t'a séduit, je pense? » demanda Mme Oberlin, qui attirait son mari dans la petite salle du presbytère où était servi leur modeste repas.

« Leur nécessité et la volonté de Dieu! repartit Oberlin, car tu sais que j'allais devenir aumônier d'un régiment quand la place s'est trouvée prise par un autre, mais je m'étais promis de déblayer le terrain du Ban-de-la-Roche, avant d'y amener une aide semblable à moi, plus délicate que moi,

comme avait fait M. Stuber, et me voilà, au bout d'un an, en face de toi, sans avoir achevé mon œuvre préparatoire.... C'est toi qui l'as voulu... et Dieu aussi », ajouta-t-il doucement, car il pensait à la voix intérieure qui lui avait dit tant de fois comme inspiration divine : « Épouse ta cousine! Demande ta cousine! »

« Nous achèverons ensemble tes préparatifs pour recevoir ta cousine! riposta Mme Oberlin d'un ton malin, puis elle reprit : Eh bien! obéis-tu à Claude, et l'enfer fut-il le sujet de ton sermon de Pentecôte?

— Oui, et comme j'étais personnellement pénétré des réflexions que j'avais faites pendant la semaine, je comptais faire beaucoup d'effet sur eux en insistant sur l'éternité des peines qu'ils encouraient; la journée s'était passée assez tranquillement, mais les garçons avaient ici une coutume affreuse qui s'en va diminuant d'année en année, mais dont tu trouveras encore quelques traces. Pendant la nuit du samedi au dimanche et du dimanche au lundi, ils couraient tout le pays, de montagne en montagne, poussant des cris et des hurlements si abominables qu'il semblait que toute la horde des démons d'enfer

fût déchaînée contre le Ban-de-la-Roche. Plus d'une fois j'avais pris mon cheval, courant après eux, de vallon en vallon, et cherchant à leur persuader de rentrer chez eux et d'aller se coucher. Je ne les brusquais jamais, car le fond du caractère de mes chers paroissiens est resté français, et, comme tel, demande à être traité avec des égards et une générosité à laquelle ils sont très sensibles.

— Est-ce qu'on entend ces cris-là du presbytère? demanda Mme Oberlin, qui sentait un petit frisson parcourir ses épaules.

— Parfois, mais ils ne crient plus guère, depuis... non pas depuis mon sermon de Pentecôte, jamais ils n'avaient hurlé plus fort que cette nuit-là, mais, quelque temps après, j'entendis dire qu'ils avaient comploté entre eux de me plonger dans une des auges qui abondent dans les pâturages, la première fois que j'irais après eux. Alors le dimanche suivant, je dis en chaire : « Mes chers amis, j'ai appris « que vous aviez envie de me tremper dans une « auge, mais vous ne connaissez pas mon cheval, si « vous croyez qu'il vous laissera me saisir sur son « dos. Savez-vous ce que je ferai? Pour vous rendre « la chose plus facile, je laisserai mon cheval chez

« moi, la première fois que vous m'obligerez de « courir après vous; alors vous aurez gagné, car « vous savez bien que je n'arpente pas les chemins « aussi vite que vous. » Ainsi fis-je le samedi suivant; mais ceux que je rencontrais par les montagnes cessaient de crier; avant minuit chacun était rentré, et, depuis lors, personne ne va plus loin que les cabarets du voisinage et je ne les entends presque jamais crier.

— Et tu n'as plus prêché sur l'enfer? insista Mme Oberlin.

— Si fait, mais d'une manière qu'ils comprenaient mieux. Je leur ai dit : « Vous croyez que Dieu est trop « bon pour punir éternellement ses créatures, même « lorsqu'elles lui ont désobéi et l'ont offensé tous les « jours de leur vie ! Soit, mais il faudra bien arriver une « fois à obéir ou à être châtiés de votre désobéissance; « tout père de famille sait cela ! Eh bien, admettons « que vous ne deviez pas brûler toute l'éternité, mais « seulement pendant quelques milliers d'années, je « vous conseille d'essayer un peu de vous accou- « tumer à ce que vous souffrirez certainement un « jour : vous pouvez vous passer de votre petit doigt « et continuer de travailler; faites donc l'expérience du

« feu sur la première phalange de votre petit doigt;
« quand elle sera brûlée, vous passerez à la seconde. »

Mme Oberlin ne pouvait s'empêcher de sourire à l'ingénieux raisonnement du pasteur. Celui-ci reprit :

« Ils étaient tous honteux et je leur voyais baisser les yeux. Depuis ce temps, si je rencontre des gens ivres par la rue ou à la porte de l'auberge, ceux qui en prennent le chemin, je n'ai qu'à leur montrer le bout de mon petit doigt, ils comprennent de suite, et j'en ai vu plus d'un se lever de sa place, payer son écot et quitter l'auberge sans rien dire. »

Sa femme, au contraire, le regardait en face, le visage rayonnant d'une joie céleste. Jamais elle n'avait mieux compris les trésors du cœur et de l'intelligence de celui auquel elle avait uni sa vie pour le service de Dieu dans cette pauvre région, déshéritée de la nature et si souvent ravagée par les guerres comme par l'épidémie que la population allait toujours en diminuant. Au commencement du siècle, il n'y avait plus que quatre habitants à Sallbach, neuf à Fouday, neuf à Waldbach et neuf à Belmont. Cinquante ans auparavant, une seule femme veuve vivait à Fouday avec un enfant âgé de sept ans, elle fauchait trois fois par an les prés qui environnaient

les maisons désertes du village, y mettant ensuite le feu pour empêcher les serpents de se multiplier à l'excès. Les yeux de Mme Oberlin, accoutumés aux grands et beaux villages de la plaine d'Alsace autour de Strasbourg, erraient avec étonnement sur les petits et pauvres hameaux parsemés dans le district du Ban-de-la-Roche, mais elle fut bien surprise de l'accent d'indignation de son mari lorsqu'elle lui communiqua cette remarque :

« Comment peux-tu dire cela, ma chère? s'écria-t-il, les enfants se sont multipliés ici comme ceux d'Israël en Égypte! Ma paroisse compte maintenant plus de deux mille âmes!

— Allons donc voir quelques-uns de ceux auxquels appartiennent ces âmes! » dit en riant Mme Oberlin, qui s'acclimatait chaque jour davantage dans la région agreste et pauvre où devait se passer sa vie.

Mais M. Oberlin paraissait hésitant. « Je ne sais si Malten consentirait à te porter, dit-il, la bête est bonne et sage entre mes mains, et je lui ai fait exécuter des sauts dignes d'un cirque, mais est-elle assez douce pour que je puisse lui confier mon trésor, c'est là ce que je me demande? Les chemins

sont partout presque impraticables à une demi-lieue du village. »

Mme Oberlin se remit à rire :

« Je l'ai bien remarqué, dit-elle, et aussi le soin avec lequel tu m'écartais des fondrières et des précipices; mais un grand nombre d'hommes et de femmes circulent chaque jour par ces chemins impraticables, je ne suis pas plus lourde qu'eux et, grâce à Dieu, j'ai l'usage de tous mes membres, je m'habituerai à grimper sur les rochers à pic et à traverser les rivières sur un simple tronc d'arbre. C'est une affaire de volonté et de pratique, je suis bien sûre d'avoir l'une et, avec le temps, j'acquerrai l'autre.

— Avec le temps et l'aide de Dieu, je te ferai des chemins où tu pourras te promener en carrosse, repartit le jeune pasteur, le Ban-de-la-Roche ne sera jamais civilisé tant que les communications avec les humains resteront aussi difficiles.

— Les humains! Les gens du Ban-de-la-Roche ne sont-ils pas des humains?

— Ah! repartit son mari riant comme elle, tu ne vois pas que dans ma pensée l'humanité se sépare en deux classes : les Ban-de-la-Rochais, qui passent

pour moi avant tous les autres, et puis le reste du genre humain dont je ne m'inquiète guère!

— Pas même de mon oncle et de ma tante, de tes frères et de tes sœurs? » insistait Salomé Oberlin avec une douce taquinerie.

Les larmes rapides montèrent aux yeux du pasteur:

« Mon père et ma mère, s'écria-t-il, mais je leur dois tout, la vie physique et la vie morale; ma bonne mère m'a amené aux pieds de mon Dieu; mon père qui a eu tant de peine à élever ses neuf enfants, et quand on semblait le plaindre de sa maison pleine, il se mettait en colère, en répondant : « Je « n'en voudrais pas un de moins, ils sont tous obéis- « sants et bons! Si la mort s'avisait de se présenter « chez moi, je lui jetterais mon bonnet à la tête (et « il le jetait en effet contre la porte) en lui disant : « Insolente, qui t'a fait croire que j'en avais un de « trop? » Comment peux-tu supposer que les miens ne me soient pas chers par-dessus tout, toi exceptée, qui es la mienne par excellence! »

Mme Oberlin faisait de grands efforts pour conserver son sérieux :

« Je ne savais pas.... Ils ne sont pas du Ban-de-la-Roche!

— Ils sont de tous les lieux où vivent et travaillent leurs enfants! » s'écria le jeune pasteur avec une émotion croissante, qui semblait étonner un peu sa femme, mais il se reprit, cherchant à se contenir, et murmura tout bas : « Pauvre chère! elle ne sait pas encore ce qu'est le cœur d'une mère, et il y a si longtemps qu'elle est orpheline! »

Un cri s'élevait par le village : « Il faut conduire de la *gueuse* (minerai) à Rothau! » Et de toutes les pauvres maisons sortaient ceux des hommes qui n'étaient pas employés aux hauts-fourneaux de Waldbach. Les habitants étaient asservis à de fréquentes corvées pour le transport du charbon et du minerai, leurs forces et celles de leurs pauvres attelages suffisaient à peine à ces rudes transports. Le pasteur considérait avec tristesse les chars qui commençaient à se mettre en mouvement.

« Vois, dit-il à sa jeune femme, qui ne le quittait pas plus que son ombre, il faut deux hommes pour tenir chaque voiture afin de l'empêcher de verser.

— Eh! que c'est drôle! s'écria Mme Oberlin, qui suivait de l'œil tous les mouvements des charretiers et des chevaux. Les roues des chars sont à droite

d'un pied plus bas qu'à gauche! Comment les attelages peuvent-ils tirer ainsi?

— Ah! c'est que le chemin suit la pente de la montagne; il a été primitivement mal dressé et mal entretenu par la suite. Le sentier ne vaut pas mieux, il y a d'endroits en endroits des marécages qu'il faut traverser sur les pointes du rocher qui perce par-ci par-là, pour se dresser ensuite en masses abruptes, sur lesquelles on est réduit à grimper. Décidément, la première chose à faire est un chemin praticable de Waldbach à Rothau. »

Mme Oberlin se prit à rire :

« Que de premières choses! mon pauvre Fritz : l'école, les écoles, les chemins, les conductrices pour les petits enfants! Et tant d'autres besoins, tant d'autres ambitions avec quatre écus en poche!

— Avec Dieu dans le ciel et de bons amis sur la terre! repartit imperturbablement le jeune pasteur, qui suivait toujours des yeux les chars de ses paroissiens, cahotés dans le mauvais chemin. Il y a eu un temps où ces pauvres gens ne vivaient que d'herbes des champs, cuites à l'eau et au sel, avec les pommes et les poires sauvages de la forêt; la bonté de Dieu leur a maintenant donné les pommes de terre; il

leur accordera de même tout ce dont ils ont besoin. Il s'agit d'abord de les débarrasser des dettes héritées des ancêtres, du sergent exploiteur, des ramasseurs d'argent qui roulent toujours par le pays en criant : « Payez! payez! » Ces gens-là tondraient sur un œuf! Ce qu'il nous faudrait c'est un seigneur s'intéressant vraiment à ce pauvre Ban-de-la-Roche et habitant les environs : M. d'Argenson est trop loin et ne connaît pas nos montagnes. Allons voir la veuve Reuss, Claude m'a dit qu'elle était malade! »

Les jeunes gens entrèrent doucement dans une chaumière un peu isolée, dont les abords semblaient indiquer l'absence de tout soin. La veuve était assise auprès d'un petit feu de tourbe, enveloppée d'un vieux sac qui couvrait à peine ses épaules amaigries. Elle rougit et voulut se lever en voyant entrer le pasteur; celui-ci la retint d'un signe sur sa chaise :

« Ne bougez pas, madame Reuss », dit-il, avec cette politesse cordiale dont il ne se départait jamais à l'égard des plus pauvres parmi ses paroissiens, « je vous amène ma femme, qui a bien envie de faire votre connaissance. »

Et entraînant peu à peu dans la conversation

Mme Oberlin qui comprenait mal et parlait à peine le patois du pays, il consola, fortifia et ranima le cœur abattu de la pauvre veuve, finissant sa visite pastorale par quelques mots de prière au Père céleste de tous. En se relevant après la prière, Mme Oberlin s'étonnait de voir son mari hésitant et rougissant; il avait enfoncé deux doigts dans la poche de son gilet : « Est-ce que j'ose...? » dit-il enfin, en glissant une pièce de monnaie dans la main de la veuve.

Celle-ci se leva, chancelant de faiblesse, et joignant ses mains tremblantes sur celles du pasteur :

« Ah! dit-elle, Dieu ne m'a pas oubliée! Voilà de quoi acheter du pain pendant une semaine! Depuis que je suis malade, mon estomac ne peut plus supporter les pommes de terre, et je m'en allais mourir de faim. »

Le pasteur et sa femme se dérobèrent aux transports de la pauvre veuve, et, en sortant, Mme Oberlin dit à son mari :

« Que lui as-tu donc donné pour exciter une telle reconnaissance?

— Un sou! » repartit-il.

Un sou! Mme Oberlin apprenait chaque jour à

mieux mesurer l'extrême misère de ceux qui l'entouraient; son mari reprit :

« Qu'aurais-tu dit, si tu avais vu la pauvre Catherine Schwingen, ce matin, avant que tu fusses levée? Je passais près de son petit verger, en face de ses pommiers rachitiques; elle fouillait la terre avec son couteau. Elle s'aperçut que je la regardais, et me tendant une petite racine à la pointe de son outil improvisé : « Voici mon maître, monsieur le pas-« teur », dit-elle en riant, et comme je ne comprenais pas, elle continua : « Oui, j'ai mangé toutes les « herbes des champs et toutes les racines de la terre « pour soutenir ma misérable vie; j'en ai fait cuire « pour les six enfants que j'ai élevés, mais il y a « cette racine-là que je trouve souvent, je voudrais « la manger comme les autres, mais voilà, je n'ai « jamais pu l'avaler, mon estomac se révolte, c'est « pourquoi je l'appelle : Mon maître, je n'en sais « pas le nom. »

Mme Oberlin ouvrait de grands yeux épouvantés :

« Mais n'est-ce pas horriblement dangereux, Fritz? Les pauvres gens pourraient s'empoisonner en mangeant à l'aventure tous les végétaux qu'ils rencontrent!

— C'est ce qui est arrivé dans la grande famine qui suivit l'hiver de 1709. Plusieurs montagnards moururent après avoir mangé une certaine plante dont on n'a jamais pu reconnaître la nature d'après la description des survivants.

— Après tout, mon cher Fritz, s'écria Salomé, je crois que ce qu'il y a encore de plus pressé à faire, c'est de donner à manger à ces pauvres gens !

— Ou de les mettre en état de gagner leur vie, chère ! reprit son mari, car nous leur donnerions à tous du pain pendant une semaine, ce qui ne serait pas encore énorme, au compte de Mme Reuss, qu'ils se trouveraient la semaine suivante dans le même état de misère. Je tiens à mon idée, la route de Waldbach à Rothau, pour faciliter le commerce, et l'école en face du presbytère, pour le pain de l'esprit, je me chargerai de construire l'une et nous arriverons à trouver l'argent pour l'autre.

— Alors mettons-nous tout de suite à mendier, mon cher Fritz ! » dit gaiement Mme Oberlin en faisant le geste de décrocher un bissac à la muraille, et son mari ne dit pas non.

Ce soir-là, au lieu de prendre matériellement la besace du mendiant, M. Oberlin veilla bien avant

dans la nuit pour écrire une foule de lettres que devait emporter le lendemain un de ses paroissiens se rendant pour affaires à Strasbourg. L'une d'elles était adressée à M. le pasteur Stuber, son prédécesseur au Ban-de-la-Roche, tendrement attaché à son ancienne cure. Il avait écrit au commencement de l'année à son jeune successeur aux prises avec les difficultés qui avaient peu à peu ruiné sa santé :

•

« Si l'on pouvait parvenir à faire suivre aux enfants l'école sans interruption, on aurait obtenu un grand avantage, mais tant qu'il n'y aura pas de maison d'école, tout ce qu'on fera pécuniairement ne profitera qu'au maître d'école. Inventons donc quelque moyen pour que les enfants et même les parents qui sont jaloux du sort fait aux instituteurs, y trouvent aussi leur profit. Tâchons de les aider à payer leur quote-part pour l'école, ce qui est pour eux une véritable dépense. Je proposerais d'accorder deux sous à la fin du mois à l'enfant qui n'aurait pas manqué une seule fois d'aller à l'école. Je sais bien que cela pourrait aller à d'assez fortes sommes, mais si l'idée vous convient et que vous désiriez la voir réalisée, j'aviserai aux moyens nécessaires pour que nous

puissions en faire l'essai pendant un ou deux ans.

« Encore un projet. Etablissons dans chaque village une maîtresse pour le tricotage et payons-la en raison du nombre de bas qu'auront tricotés ses élèves. »

L'ambition du jeune pasteur était plus impatiente que celle du vétéran, elle allait tout droit à la construction de l'école dont il avait déjà acheté le terrain et préparé le plan. Pressé par lui, M. Stuber, maintenant l'un des pasteurs de l'église Saint-Thomas, alla trouver M. de Regemorte, prévôt du Ban-de-la-Roche, au nom de M. d'Argenson.

« Votre Excellence voudrait-elle nous donner le bois nécessaire pour la construction de l'école de Waldbach ? demanda-t-il sur-le-champ et d'entrée de jeu.

— Non, repartit sèchement M. de Regemorte, aussitôt sur la défensive.

— Alors Votre Excellence ne m'interdira pas de demander des secours à quelques personnes charitables?

— Je ne puis ni ne veux vous en empêcher.

— Fort bien, reprit M. Stuber; comme Son Excellence est connue pour sa bienfaisance, je vais com-

mencer par Elle. » Et il tendait son chapeau comme un mendiant de profession.

Le prévôt se mit à rire et accorda le bois nécessaire pour l'école.

« Nous avons le bois de construction, grâce à notre père Stuber, dit un matin le jeune pasteur du Ban-de-la-Roche à sa femme, ouvrant toutes les lettres qui venaient de Strasbourg. La pierre ne manquant pas ici, nous pouvons mettre la main à l'œuvre.

— Fais attention à tes paroissiens avant de commencer », repartit Mme Oberlin, qui commençait à bien connaître ceux qui l'entouraient immédiatement; ils ont renoncé à tremper leur pasteur dans les auges, mais ils trouvent toujours qu'il a trop de feu et c'est la peur qui les prend d'être chargés de la construction de l'école.

— Ah! marmotta Oberlin tout en continuant de lire sa correspondance, je pourrai les rassurer là-dessus, car je sais bien qui fera les frais de cette maison d'école... » Mais il ne tarda pas à se convaincre que Mme Oberlin ne s'était pas trompée, l'inquiétude était dans toutes les maisons.

« Ah! se dit le pasteur en arpentant la longue rue du village, il ne sera pas dit que lorsque le Seigneur

met au cœur de toutes les personnes charitables de Strasbourg d'aider le Ban-de-la-Roche, ceux de Waldbach, par pure bêtise et lâcheté, iront mettre obstacle à ses intentions de miséricorde. Je sais ce que je ferai ! »

Et, rentrant chez lui, il écrivit :

« Nous soussignés, l'ancien ministre de la paroisse de Waldbach et le ministre actuel, assurons avoir trouvé, pour la reconstruction nécessaire et l'agrandissement de l'école de Waldbach, par la charité de quelques bienfaiteurs, les fonds suffisants qui nous permettent de nous engager envers ladite paroisse et particulièrement envers la communauté de Waldbach, à entreprendre ladite reconstruction sans qu'il en coûte rien aux habitants ni en argent ni en corvées. »

Et il envoya cet engagement à Stuber qui signa résolument; un mois plus tard, les murs de l'école commençaient à s'élever en face du presbytère ; et il n'y avait pas un an que le jeune pasteur avait amené sa fiancée sur le terrain qu'il venait d'acquérir lorsque la maison d'école fut bénie par le pasteur Stuber,

en présence du jeune couple ému et reconnaissant. Toute la paroisse était là et plus d'un pensait déjà :

« Nous ne ferons pas tant de façons lorsqu'il s'agira de bâtir une école à Bellefosse ou à Belmont! »

C'est que depuis un an l'action commune de M. et de Mme Oberlin s'exerçait dans la paroisse rude et pauvre avec une constance et une adroite habileté qui attiraient et persuadaient les plus rebelles. Les chemins ruraux avaient tous été réparés de la main des habitants eux-mêmes, souvent assistés par leur pasteur, la pioche sur l'épaule, à la tête des escouades de riverains, auxquels il avait persuadé de rétablir la voie de communication peu à peu et d'année en année rétrécie par leurs empiétements cupides. Maintenant la route de Waldbach à Rothau était construite, et les outils achetés par le pasteur reposaient la nuit dans une petite cahute construite au bord de la chaussée. L'ordre et l'économie régnaient comme la libéralité partout où le pasteur mettait la main.

Sa femme n'était pas restée oisive. Sa pauvre maison était toujours sujette aux courses répétées des rats et aux invasions subites de la pluie ou de la neige, grand ennui pour une ménagère attentive et soigneuse, mais elle avait le cœur assez bien placé pour com-

prendre le désintéressement de son mari, résolu de servir toujours et partout ses paroissiens avant de penser à lui-même. Son état de santé la rendait languissante parfois, mais avant le jour où elle tint dans ses bras son fils premier-né, elle avait pourvu à la bonne éducation, à la santé, à la vie même des petits enfants de Waldbach.

Depuis qu'elle avait l'espoir d'être mère, Salomé Oberlin éprouvait une inquiétude et une compassion profonde en contemplant de sa fenêtre, en rencontrant dans ses promenades les petits êtres en bas âge qui pullulaient dans le village, abandonnés nécessairement au milieu du jour par les mères occupées à d'autres travaux, trop jeunes et trop nombreux pour être admis à l'école, où ils auraient entravé l'éducation de leurs ainés. « Il nous faudrait une mère temporaire pour tous ces pauvres petits! » disait-elle souvent à son mari, qui répondait : « Oui, les conductrices que rêvait notre père Stuber, mais où la trouver, cette mère temporaire? » Mme Oberlin avait essayé de réunir autour d'elle les pauvres petits abandonnés, mais sa santé menaçait de succomber à la tâche; Oberlin y pensait sans cesse.

Un matin, l'hiver précoce et rude des montagnes

s'avançait à grands pas; le pasteur entra tout courant dans la petite salle remplie de marmots que Mme Oberlin s'efforçait d'amuser et même d'instruire : « Je m'en vais à Belmont, dit-il, et j'espère t'en ramener un trésor ! »

Il n'en dit pas davantage aux petites oreilles tendues autour de lui et Mme Oberlin attendit jusqu'à l'heure du souper, mais lorsqu'il rentra, le visage rougi par le vent de la montagne, une bouffée d'air froid pénétrant avec lui dans la petite salle, il était accompagné par une jeune fille de bonne mine, simple et de modeste apparence, qu'il présenta de suite à sa femme : « Voilà ta première conductrice et son ouvrage », dit-il, en jetant sur les genoux de Mme Oberlin un bas artistement tricoté.

Salomé Oberlin ouvrait de grands yeux étonnés tout en regardant alternativement le bas tricoté et la jeune fille muette devant elle. Son mari reprit :

« C'est Sara Banzet, de Belmont, elle a servi chez mon prédécesseur, dont les filles lui ont appris à tricoter. Maintenant qu'elle est rentrée chez son père, elle enseignait sa science aux petites filles de ses voisins. C'est en entendant l'un d'eux se vanter de n'avoir plus de chaussettes à acheter que j'ai fait des ques-

tions : Ah! oui, a dit l'homme, c'est une bonne et une brave, cette Sara Banzet; elle voudrait faire ce qu'elle peut pour les autres, mais le père Banzet n'est pas commode; sa femme et ses filles travaillent comme des chevaux, et il reproche à Sara le temps qu'elle passe à faire tricoter les petites filles.

« Tout ce qu'il disait me confirmait dans ma pensée de partir pour Belmont; j'ai vu le père Banzet, je l'ai satisfait, car sa fille Suzanne a vingt ans et ne lui coûtera plus rien. Elle va être conductrice à Waldbach. »

Mme Oberlin se releva d'un seul bond :

« Ah! quel fardeau tu m'enlèves du cœur! s'écria-t-elle. Je suis trop souffrante pour faire ce que je voudrais avec les enfants, et ces soins imparfaits eux-mêmes, je serai bientôt obligée d'y renoncer,... ajouta-t-elle en rougissant,... mais tout sera bien puisque vous êtes là. » Et elle tendit la main à Sara Banzet.

« Je ne sais pas... si je pourrai,... je suis si ignorante », balbutiait la jeune fille.

Mais le pasteur lui imposa silence :

« Je ne vous demande pas beaucoup de science, dit-il, vous aimez les enfants et vous ferez ce que je vous dirai. »

Un vaste hangar, à côté de la maison pastorale, fut bientôt fermé par des planches, un beau poêle

installé au milieu, et acquisition faite à Strasbourg d'une provision de laine et d'aiguilles à tricoter. Toutes les petites filles en âge de former une maille, et même quelques petits garçons furent munis d'une jarretière commencée par la bonne Sara, qui allait de l'un à l'autre avec une inépuisable patience, relevant les mailles tombées, défaisant les nœuds de la laine et rattachant les brins rompus tout en parlant, en racontant des histoires, en chantant de beaux cantiques pour amuser les enfants plus jeunes, assis sur de petits tabourets autour de la salle improvisée. Parfois les petits étaient réunis autour du poêle, se chauffant les pieds, riant et plaisantant entre eux; ils étaient aussi occupés à déchirer les vieux papiers que le pasteur quêtait dans tout le village, comme les vieux souliers hors d'usage. Les grands seuls pouvaient déchiqueter le cuir, et ils s'en acquittaient gaiement lorsque la maîtresse leur permettait de quitter un instant leur tricot. Tous les soirs, les fragments de papier, les morceaux de cuir étaient réunis dans un panier qu'on allait vider dans la cour du presbytère sur un tas de fumier, constamment arrosé par l'évier de la petite cuisine. Les enfants s'acquittaient de cette tâche avec d'autant

plus de plaisir que le pasteur leur payait généreusement ce petit travail. Plusieurs, des plus intelligents, avaient ajouté au papier et aux souliers hors d'usage le commerce des vieux chiffons.

« Vous avez eu, pour toutes sortes de raisons, une bien bonne idée en défendant qu'on parlât patois dans les petites écoles, disait Mme Oberlin à son mari, comme elle passait lentement appuyée sur son bras devant le hangar, converti en salle ou *poêle* à tricoter. D'abord cela répandra la connaissance du français à la place de cet affreux jargon, incompréhensible.... »

Oberlin se mit à rire :

« Ils s'entendent entre eux très bien, je t'assure! dit-il.

— Je ne dis pas, et Salomé riait aussi, mais enfin ce n'est pas une langue; et puis, en attendant, le résultat est que les enfants ne sont pas bavards. Quelle débâcle de paroles doit éclater quand ils rentrent chez leurs parents et qu'ils retrouvent librement leur patois!

— C'est vrai, mais ils y mêlent déjà bien des mots français qui prendront bientôt complètement le dessus. Ils apportent aussi dans les maisons toutes sortes

d'idées nouvelles. Les images de l'histoire sainte, les figures des animaux, des insectes, des plantes, dont la bonté de mon cher père m'a permis de décorer les parois de la salle, leur apprennent bien des choses sans aucun effort; ils reconnaissent déjà les fleurs et les apportent à Sara qui leur enseigne les noms.

— Et d'où les sait-elle, cette brave Sara?

— Elle les apprend elle-même sur les images et les répète aux enfants. Elle commence à être très forte sur les cartes de géographie simples qui faisaient partie de l'envoi de mon père.

— Si tu savais comme je rends grâces à Dieu le matin quand je suis dans mon lit sans dormir, et que je pense à tous ces pauvres petits que les mères étaient obligées de laisser dehors dans la rue, ou d'enfermer dans les maisons, pendant qu'elles vont à l'ouvrage! Il me semble que Dieu bénit d'avance notre enfant maintenant que je sens tous ces êtres innocents et impuissants réunis autour de cette bonne Sara, apprenant à travailler et en même temps à aimer et à servir Dieu.

— Oui, répondit Oberlin, et j'admire toujours comment la foi et la piété élèvent le cœur et développent l'esprit une fois que l'amour du Seigneur

s'est emparé de l'âme. Hier, je passais près du hangar et j'entendais Sara qui parlait à un voyageur venu le matin chez moi à travers la montagne pour m'offrir d'acheter du vin. Il avait l'air de se moquer et demandait ce qu'on pouvait faire de tout ce troupeau d'enfants en haillons, qui le regardaient de tous leurs yeux, j'en suis bien assuré !

— Et que disait Sara ? Qu'elle leur apprenait à tricoter et à déchirer des chiffons pour faire plaisir à monsieur le pasteur qui avait de singulières idées ?

— Point du tout. La voix de Sara était devenue si grave que je la reconnaissais à peine. D'ordinaire elle parle comme une colombe qui roucoule. Je ne sais pas ce qu'elle avait dit au début de la conversation, mais j'ai entendu qu'elle répondait : *On* tâche d'apprendre aux enfants la présence de Dieu en tous temps et en tous lieux, *on* les exhorte à s'en souvenir dans tout ce qu'ils font et partout où ils se trouvent; *on* leur explique ce qui plaît à ce bon Dieu qui sait tout et aussi ce qui lui déplaît; *on* tâche de leur donner de l'horreur pour le mensonge, le jurement, la désobéissance, le manque de respect pour les pauvres, la malpropreté, la paresse,... et puis *on* tâche de leur donner une idée de la prière du cœur, en priant avec

eux à genoux de manière qu'ils puissent comprendre. »

Mme Oberlin écoutait en silence, et de douces larmes remplissaient ses beaux yeux bleus. Pour elle comme pour son mari, aucune joie terrestre n'égalait celle d'une noble admiration pour le bien et quel bonheur suprême lorsque ce sentiment était excité par quelque habitant de leur cher Ban-de-la-Roche! Elle reprit bientôt :

« Bonne Sara! Elle ne disait pas : *Je*, ni *moi*, ces mots dont tant de gens ont la bouche pleine! J'ai souvent, en effet, remarqué qu'elle se réfugiait toujours derrière le modeste *on*, comme si elle faisait partie d'une armée de conductrices des écoles, au lieu d'être toute seule de son espèce!

— C'est un auxiliaire prophétique, ma chère, et le pasteur commençait à marcher de long en large dans la petite chambre comme il avait coutume de faire lorsque ses pensées ou ses espérances charitables agitaient trop fortement son âme pour permettre le repos à son corps. Je veux des conductrices dans tous les villages, à Bellefosse, à Belmont, à Fouday, à Waldbach... J'ai même idée d'en envoyer en mission jusqu'à Rothau.... Cela donnera des idées à mon bon

collègue Bachel; quand il en aura goûté, il ne pourra plus s'en passer. Ce sont les vrais vicaires du pasteur.

— Je devrais être ton vicaire! soupira Mme Oberlin, mais son mari ne lui permettait jamais de se reprocher l'oisiveté comparative à laquelle l'obligeait alors l'état de sa santé. De ton canapé tu fais plus pour le Ban-de-la-Roche que moi avec mes longues jambes! avait-il coutume de dire, car tu exhortes, tu consoles, tu sympathises et surtout tu pries! »

La jeune femme secouait la tête; elle regrettait l'activité passée.

« Cela reviendra, ma chère, cela reviendra! » répétait Fritz Oberlin.

Le jour vint où Salomé fut obligée de prendre le chemin de Strasbourg, aucun secours médical n'existant dans la paroisse de Waldbach. Le pasteur avait naguère rempli pendant quelque temps l'office de précepteur chez un chirurgien en renom, et il avait acquis les premières notions des soins à donner dans les accidents; il savait saigner, poser un bandage, mais il se reprochait chaque jour de ne s'être pas davantage occupé de médecine : « Mon goût pour les choses militaires m'a longtemps tourné la tête,

pensait-il, je ne rêvais qu'à tuer au lieu de chercher à guérir. Heureusement, Dieu m'a arrêté en route pour m'enrôler à son service direct. Que de bien je pourrais faire si j'étais un peu médecin! Il me faudra faire étudier un enfant du village! Mais c'est que cela est cher! Que de choses ce mot doit arrêter! Enfin Dieu m'ouvrira le chemin! »

Emmanuel-Frédéric Oberlin naquit à Strasbourg, chez une parente de sa mère, la veille de Noël 1769; quelques jours après lui avoir donné le premier baiser paternel, Oberlin fut obligé de retourner au Ban-de-la-Roche, où de nombreux travaux réclamaient sa présence. Les habitants étaient revenus de leurs égoïstes inquiétudes au sujet des charges que pourrait leur imposer le zèle du pasteur, et l'école en construction à Bellefosse s'élevait en grande partie aux frais de la population; les cinq villages de la paroisse rivalisaient maintenant de zèle pour apporter le bois et la pierre, comme pour consacrer des journées aux terrassements et aux travaux de métiers. On n'était pas bien habile et le pasteur avait souvent son habit bas, le rabot ou la truelle à la main : « Je ferai apprendre tous les métiers à ces petits », pensait-il en regardant du côté de la salle d'asile.

Mais en l'absence de Mme Oberlin, le pauvre pasteur rentrait à peine à la maison, il ne mangeait jamais assis à table, « comme un chrétien », grommelait sa servante; il emportait son pain et son fromage de village en village et de vallon en vallon, acceptant un verre de lait là où il se trouvait. « Il me faut améliorer la race des bestiaux », pensait-il, lors qu'il s'enquérait de la qualité des petites vaches laitières, malingres et mal soignées dans leurs infectes étables, et il rêvait déjà à l'acquisition d'un beau taureau.

Tout à coup le sentiment de son isolement et celui d'une constante inquiétude qui secrètement le dévorait sur le compte de sa femme bien-aimée traversaient son cœur comme un dard. Lorsqu'il rentrait chez lui, au lieu de se reposer, il se jetait à genoux, priant Dieu pour celle qui faisait le charme de sa vie. En revenant au presbytère après ses premières couches, Mme Oberlin, faible encore, mettait en ordre « de femme » le cabinet de son mari qu'il arrangeait soigneusement à sa manière pendant l'absence de la reine du lieu. Comme elle secouait le tapis vert de la table, un papier chiffonné tomba à ses pieds. Elle le ramassa et lut ce qui suit, écrit une quinzaine de jours auparavant par son mari :

16 janvier 1770.

« Ah! Seigneur Jésus, que cette semaine est d'une longueur effroyable! Je devrais me résigner, je devrais remercier le bon Dieu de ce qu'il m'est permis de chercher ma chère femme la semaine prochaine, et cependant je n'ai pas un moment de tranquillité, sans savoir d'où me vient cette inquiétude. C'est en vain que je demande à mon cœur ce qu'il me veut, il ne me répond pas; je lui dis qu'il doit s'en rapporter à la volonté clémente de Dieu, qui jusqu'ici nous a traités avec tant de tendresse; je lui dis que c'est une offense condamnable envers Dieu d'avoir un désir aussi ardent après un être humain, quelque aimable qu'il soit, que si l'on ne veut pas se rendre coupable d'idolâtrie, il faut porter vers Dieu ses affections et ses penchants les plus vifs... Voilà ce que j'ai dit entre autres à ce cœur inquiet, mais sans que cela ait pu lui donner la moindre tranquillité; il me répond : Je sais tout cela et aussi j'implore Dieu constamment pour qu'il fasse en sorte que je le choisisse pour premier et principal objet de mon amour; mais d'où me vient cette inquiétude croissante? Ah! mon Dieu, quels sont tes desseins? Quelles que

soient mes occupations, quelque chose que j'entreprenne, que je lise, que je prie, que je soupire, que je pleure, il en est, hélas! toujours de même. Ma chère femme serait-elle morte, ainsi que je l'ai cru samedi? M'a-t-elle devancé dans le séjour des bienheureux, pour y embrasser son époux céleste? Oh! qu'elle serait digne d'un tel sort! Mais alors, ô mon cher Dieu, s'il est possible, fais que je la suive bientôt!. ... »

Le papier s'arrêtait là, évidemment froissé et déchiré par des mains angoissées. Mme Oberlin s'était laissée retomber sur un petit divan qui servait parfois de lit, lorsqu'un voyageur inattendu venait demander l'hospitalité à l'humble presbytère. Elle était droite, les mains jointes sur ses genoux, les yeux fixes. En même temps que la révélation nouvelle de l'immense amour de son mari avait ému son cœur d'une joie profonde, une conviction irrésistible s'était emparée d'elle. Fritz avait raison de s'inquiéter, de s'agiter, de se débattre d'avance sous la puissante main de Dieu, l'arrêt était prononcé, irrévocable, cette tendresse passionnée qui le soutenait à chaque pas, faisant un paradis de leur pauvre chaumière, cette œuvre si belle et si sainte qu'elle avait le bonheur

de partager avec un véritable apôtre du Seigneur, il fallait quitter tout cela, laisser le petit enfant qui venait de naître comme le père si jeune encore, si seul, si abandonné dans ses sauvages montagnes ! Elle se souvenait bien, elle, de ce samedi où elle était restée suspendue entre la vie et la mort, craignant de ne plus revoir son mari retourné depuis deux jours à son presbytère ; il était revenu auprès d'elle chevauchant de nuit à travers la glace et la neige, rappelé à son chevet par une irrésistible angoisse. Elle était déjà entrée dans la vallée de l'ombre de la mort, semblait-il aux amis inquiets qui l'entouraient, mais au bruit de ses pas, au son de sa voix elle s'était arrêtée dans sa course vers l'éternité et, rouvrant les yeux, elle lui avait tendu les bras. Pendant plusieurs heures, il l'avait tenue pressée contre son sein, écoutant et ressentant les faibles battements de ce cœur auquel il croyait rendre quelque chose de la vitalité surabondante qui animait le sien. Il lui avait redonné l'existence, elle en était fermement convaincue, et maintenant... maintenant, fallait-il le quitter ?

Elle restait ainsi, glissant peu à peu du divan sur le plancher, agenouillée, la tête dans les coussins, lorsqu'une voix intérieure qu'elle sentait si distincte

et si pénétrante qu'il lui semblait l'entendre vibrer à son oreille, murmura doucement : Pas encore! Pas encore! Elle laissa alors tomber devant elle les deux mains crispées qui recouvraient son visage et, remerciant Dieu dans son cœur du répit qu'il accordait à son sacrifice, elle supplia le Père céleste de délier peu à peu les attaches qui la retenaient à la terre et d'attirer tout son cœur à Lui avant de briser le doux foyer terrestre qu'il avait lui-même consacré.

Comme Oberlin n'avait pas parlé à sa femme des inquiétudes conçues sur son compte dont elle avait trouvé la déchirante trace sur le papier encore taché par ses larmes, elle ne lui dit rien d'abord de la conviction qui s'était emparée d'elle; ce fut seulement six semaines plus tard, lorsque tous deux pleuraient ensemble au lit de mort de l'excellent père qui avait consacré sa vie et ses forces tout entières à l'éducation de ses enfants, que, serrant la main de son mari dans les siennes, Salomé dit à demi-voix, comme une confidence dont elle était bien assurée : « Je ne souffrirai jamais la douleur que ta mère endure en ce moment, et mon bonheur ne sera pas si long que le sien! »

Le jeune homme la regardait comme pour l'inter-

roger et, se laissant tomber à genoux auprès du lit funèbre, elle lui raconta à voix basse ce qu'elle avait lu sur le papier oublié dans un coin de son cabinet, et l'assurance qui avait succédé dans son cœur à cette lecture. Fritz la laissait parler, baisant doucement parfois son front ou ses mains, mais ne réclamant pas, ne protestant pas contre ses paroles. Lorsqu'en terminant son récit la pauvre femme leva vers le ciel un visage aussi pâle que le cadavre étendu devant elle, et qu'elle dit : « La volonté de Dieu soit faite! » la voix qui répondit : « Amen! » était soumise, quoique brisée. A partir de ce jour, Oberlin sentit toujours que sa femme lui était prêtée, jusqu'à ce que les ailes eussent achevé de pousser qui devaient l'emporter vers l'éternel rivage.

Pour elle, il semblait qu'elle se hâtât de servir Dieu sur la terre avant d'être appelée à le servir dans le ciel.

Tous deux étaient ensemble dans l'école de la conductrice récemment ouverte à Bellefosse, lorsqu'une femme se précipita dans la salle, criant et pleurant :

« Concorde Müller, de Pesibach....., hurlait-elle, la Bruche!..... » Et elle ne pouvait parvenir à articuler la nouvelle qui la jetait dans de tels transports.

Le pasteur fit un pas vers elle et lui mit la main sur l'épaule :

« Contenez-vous, Catherine, dit-il d'un ton d'autorité, qu'est-il arrivé à Concorde Müller? »

Et la femme répondit par un effort suprême qui faisait trembler sa voix :

« Noyée! noyée dans la Bruche en allant à Rothau! »

Ce fut le tour de M. Oberlin de pâlir tout à coup comme s'il avait reçu un coup mortel : « Ah! misérable! disait-il à demi-voix, pourquoi as-tu douté? Le sang de cette enfant est sur ta tête! » Puis revenant soudain à la charitable présence d'esprit qui le caractérisait : « Où est-elle? s'écria-t-il, est-on sûr qu'elle soit morte? » Et il courut aussitôt avec Mme Oberlin à la maison de Jacob Müller, où venait d'être rapportée la petite Concorde.

L'hiver précédent, au moment même où Mme Oberlin revenait au Ban-de-la-Roche, son petit enfant dans les bras, trois jeunes filles allant de Rothau à Waldbach par une tourmente de neige, avaient glissé sur le tronc jeté en travers de la rivière, comme unique pont, et elles avaient failli périr dans les ondes glacées; c'était seulement à la persévérance

des efforts du pasteur dirigeant ceux des femmes du village que les jeunes noyées avaient dû de retrouver la vie ; tout en courant chez Jacob Müller, Mme Oberlin pensait à la lettre écrite par le pasteur à sa mère pour lui raconter la résurrection des prétendues mortes : « Jamais je ne ressentis une joie plus vive, disait-il, qu'au moment où Sara Banzet et Catherine Shœdcher crièrent presque à la fois : « Elle respire ! »

« Ce sera peut-être la même chose », pensait Salomé comme elle entrait dans la pauvre chaumière où la mère en larmes, les cheveux épars, balançait sur ses genoux comme un nourrisson, l'enfant de huit ans qu'elle avait elle-même envoyée à Rothau pour faire une commission.

Hélas ! le premier coup d'œil apprit au pasteur et à sa femme qu'il n'y avait plus d'espoir. Sur la tempe délicate, parmi les cheveux repoussés du front, se distinguait une large meurtrissure bleuâtre. En tombant du tronc glissant qui traversait la rivière, l'enfant était venue donner de la tête contre une des pointes de rocher qui émergeaient dangereusement au milieu des eaux, et le coup qu'elle avait reçu lui avait coûté la vie. Sa mère l'avait dépouillée de ses vêtements glacés, cherchant sur le petit corps blanc d'autres traces

de blessure, elle leva la tête lorsqu'elle aperçut le pasteur : « Je ne vois rien, Monsieur le pasteur! » sanglota-t-elle.

Mais Oberlin avait posé le doigt sur le front de l'enfant morte : « Seulement ceci! » dit-il, et chacun comprit qu'il n'y avait rien à tenter pour ramener à la vie la petite Concorde!

Oberlin restait debout, la main appuyée sur le petit cœur glacé : « Prions! » dit-il, et tous les assistants tombèrent à genoux; lorsqu'ils se relevèrent, le pasteur avait fait vœu à Dieu de construire sur la rivière un pont qui garantirait désormais la vie de ceux appelés à franchir la Bruche par les jours d'hiver ou de débordement, et tous ceux qui se trouvaient dans la chaumière, émus par les sanglots de Müller et de sa femme comme par les paroles du pasteur, calculaient déjà combien de journées et quelles charges de pierre et de bois ils pourraient consacrer à la construction de ce pont nécessaire qui fut baptisé à l'heure même « le pont de la Charité ».

Jamais Oberlin n'avait travaillé avec une ardeur aussi infatigable à l'une des nombreuses entreprises dont il avait déjà doté sa pauvre paroisse. Dès l'aube du jour d'hiver, la pioche sur l'épaule, il était au

milieu des travailleurs qui faisaient sauter les rochers, aplanissaient les abords du pont ou préparaient les pierres et les bois qu'on devait mettre en œuvre dès que le temps serait plus clément.

« C'est pour me faire plaisir que mes bons paroissiens travaillent avec tant de zèle, disait-il sans cesse à sa femme, mais moi je me sens coupable du sang de l'enfant! Que Dieu, notre Père, ne m'impute pas ce péché; si j'avais eu de la foi gros comme un grain de moutarde, la pauvre petite Concorde serait joyeuse avec ses camarades à l'école! »

Salomé Oberlin se retourna un jour que le pasteur, repentant et attristé, lui répétait la même plainte :

« Non! dit-elle résolument, si Dieu la voulait dans son ciel, il aurait pris Concorde dans sa maison et jusque dans les bras de sa mère! Frappe-toi la poitrine si tu as manqué de foi, Fritz, bien que je ne m'en fusse pas doutée, mais ne regarde pas aux conséquences, comme si tu pouvais juger ici-bas des volontés de l'Éternel! Il sait mieux que toi ce qui était bon à son enfant! »

Oberlin allait sortir, ses outils à la main, il fit un pas vers sa femme :

« La sagesse et la loi de bonté sont sur ta langue,

dit-il, et tu m'as averti de mon erreur. Là encore c'est mon incrédulité qui a parlé et veut toujours prendre la place de la Providence pour ceux que j'aime! Adieu, prie pour moi. Nous commençons aujourd'hui les fondations. »

Les travaux du pont allaient être achevés et Mme Oberlin l'avait plusieurs fois traversé fièrement avant que le parapet fût posé comme complément de l'œuvre. Désormais les chevaux et les voitures pouvaient passer la Bruche en sécurité, aussi bien que les piétons, et le pré, acheté par le pasteur au bout du pont pour y jeter les premières assises, semblait jouir d'une bénédiction divine toute particulière, le foin y était plus épais et plus nourrissant que partout ailleurs.

« C'est le pré de la Charité comme le pont! » disaient les nombreux passants qui savaient bien que la construction avait été faite, et que le bon état était entretenu aux frais de leur pasteur et de ses amis.

Les vieux riaient, quelque vingt-cinq ans plus tard lorsque le maire de Rothau, jeune et mal informé des antécédents du pays, écrivit au vétéran des œuvres utiles dans la région :

« Monsieur le pasteur, d'accord avec M. le maire de la Bicoque, j'ai reconnu que le pont de la Bruche

demande certaines réparations : si vous avez les fonds nécessaires à ces travaux, je vous serai reconnaissant de les employer à cet effet. »

Le pasteur était vieux, lassé par ses longues peines, privé depuis longtemps de sa compagne chérie, mais il avait conservé le caractère gai et l'esprit enjoué qui le distinguaient dans sa jeunesse, il se mit à rire aux éclats et, appelant autour de lui ses enfants et ses pensionnaires, il leur lut la lettre du maire de Rothau. Quelques-uns des jeunes gens étaient disposés à la traiter d'impertinente, mais le vieillard, les deux mains appuyées sur les bras de son fauteuil, répétait en riant aux larmes : « Non! non! le pauvre garçon ne sait pas! » Et prenant sur son bureau une page fraîchement écrite, comme il en avait l'habitude, au verso d'un des passages de l'Écriture qu'il imprimait lui-même pour les distribuer à tous venants, il dit d'une voix encore agitée par les éclats de sa gaieté : « Voici ce que je lui réponds :

« Monsieur le Maire,

« Le pont en question, le pauvre pont orphelin, s'appelle le pont de la Charité, parce que, après plusieurs malheurs arrivés, la charité l'a enfin bâti et la

charité l'a entretenu. Voilà le seul fonds qui existe pour cet objet.

« Que Dieu veuille être avec vous, Monsieur le maire, vous inspire et vous conduise !

« JEAN-FRÉDÉRIC OBERLIN. »

Les jeunes gens qui s'étaient emportés rougirent. Oberlin savait mieux qu'eux maintenir la dignité que personne ne songeait sincèrement à offenser.

Le pont de la Charité à ses débuts rendit de si grands services à la population du Ban-de-la-Roche que le commerce devenait chaque jour plus actif avec les régions du dehors, depuis que le pasteur avait introduit dans son jardin d'abord, puis, à son exemple, dans les cultures environnantes, des pommes de terre de la meilleure espèce prospérant à merveille dans le sol maigre de sa paroisse. Les habitants du Ban-de-la-Roche en exportaient une certaine quantité qui introduisit un peu d'argent dans les maisons jusqu'alors entièrement dépourvues de numéraire. La misère était donc un peu moins grande, mais les charges qui pesaient sur les pauvres cultivateurs étaient si lourdes que leur fidèle pasteur se trouva plus d'une fois personnellement plongé

dans de graves embarras par le désir constant de les soulager. Il cachait autant que possible ses soucis à sa femme, dont il ménageait toujours la santé délicate, mais elle les devinait sans peine, et comme il sortait accablé par la pensée qu'une traite considérable était à payer le lendemain pour les livres des écoles, lorsque sa bourse était à sec, de même que les trois caisses dans lesquelles il déposait successivement la triple dîme de ses ressources, elle leva les mains et les yeux au ciel, priant Dieu de venir à l'aide du cœur angoissé de son mari.

Le pasteur cheminait vers la petite forêt, lieu habituel de ses méditations. Il marchait lentement d'abord, puis bientôt il pressa le pas comme poursuivi par une intolérable angoisse. « Mon Dieu, disait-il, priant dans son cœur, tu connais mon embarras, tu sais ce qui me manque. Tu ne me laisseras pas dans l'impossibilité de remplir mes engagements! »

Tout en s'entretenant avec Dieu, Oberlin avait achevé sa promenade solitaire; exact dans les moindres détails de la vie, il ramena ses pas du côté du village où l'attendait l'heure des visites pastorales, lorsqu'il aperçut sur la lisière de la forêt une femme

qui semblait se cacher. « C'est Madeleine Rasset, se dit-il, pourquoi cherche-t-elle ainsi à se dérober aux regards? » et s'avançant vers elle, il allait lui poser la question qui s'agitait dans son esprit, lorsqu'elle courut vers lui, timide et rougissante.

« Oh! mon cher pasteur, dit-elle, je vous avais vu aller vers la forêt, et j'attendais votre retour; je n'ai pas osé frapper à votre porte! Pouvez-vous me pardonner? Il y a si longtemps que, me trouvant dans un grand embarras, je m'adressai à vous, vous m'avez prêté alors une somme que je n'ai pu vous rendre à l'époque fixée. La voici enfin. Oh! pardonnez-moi ce long retard! »

La pauvre Madeleine tendait ses mains pleines vers le pasteur, mais celui-ci ne la regardait pas. Ses yeux étincelants de joie et de reconnaissance étaient tournés vers le ciel. « Je savais bien que tu ne m'abandonnerais pas, Seigneur mon Dieu! » murmurait-il.

Lorsqu'il rentra chez lui, le cœur plein de joie, pour faire savoir à sa femme les angoisses passées et le soulagement présent, il ne la trouva pas seule comme il l'avait laissée; un voyageur venu de Strasbourg dans la journée avait apporté au presbytère les missives et les messages dont il était chargé en

ce temps de gros ports de lettres; il causait avec Mme Oberlin. Celle-ci leva les yeux comme son mari entrait dans le petit cabinet.

« Oh! Fritz! dit-elle vivement, tu ne sais pas ce que me raconte M. Ochs? que le baron de Dietrich a acheté le Ban-de-la-Roche et devient notre nouveau seigneur. »

« Le baron de Dietrich! » Oberlin connaissait de réputation cette digne famille; ils étaient de Strasbourg, ils pourraient visiter le Ban-de-la-Roche, s'informer des besoins, des réclamations dont les seigneurs de la cour n'avaient jamais tenu compte! C'était encore un coup de la Providence en faveur des petites paroisses de la montagne! La joie débordait dans le cœur du pasteur et de sa femme. Ils accablaient leur visiteur de questions auxquelles celui-ci ne pouvait pas répondre. « Nous recevrons des lettres de Strasbourg », pensaient-ils.

Les lettres vinrent, et mieux que des lettres: M. de Dietrich annonçait sa venue pour le mois de juillet. L'été était proche, et déjà plus d'un abus depuis longtemps signalé, plus d'une souffrance supportée pendant de longues années, avaient reçu leur remède. Les réclamations du Ban-de-la-Roche n'avaient plus

besoin de se faire entendre jusqu'à Versailles, et si la partie catholique de la population était moins satisfaite que la majorité protestante, la réputation d'équité dont était entouré le nom du baron de Dietrich rassurait ceux qui avaient conçu d'abord de graves inquiétudes à la pensée d'un seigneur huguenot. En Alsace seulement, les protestants français possédaient alors l'état civil qui leur avait été garanti par les traités.

Le presbytère de Waldbach était en émoi pour les préparatifs de l'arrivée de M. de Dietrich. Les conductrices des poêles à tricoter, de village en village, étaient chargées d'instruire les jeunes filles et les enfants qui devaient prendre part aux réjouissances. Dans son cabinet, M. Oberlin, suivant le conseil de Boileau, polissait et repolissait le chant de bienvenue qu'il avait composé pour la réception du nouveau seigneur. Sa femme ne le disait pas, mais elle était parfois un peu lasse d'entendre répéter :

Grand Dieu, ta sage providence...

Oberlin finit par s'en apercevoir, et, donnant un tour de clef au tiroir de sa table à écrire qui contenait le fameux manuscrit tant de fois corrigé : « Dors

ici en paix, ô ma muse! dit-il, en riant; tu ne fatigueras plus ma Salomé. » La jeune mère cacha son visage rougissant dans les boucles blondes du petit Emmanuel; elle se reprochait d'avoir laissé percer son impatience.

Le grand jour vint enfin, et le manuscrit n'était pas sorti de sa retraite, mais Mme Oberlin qui savait les vers par cœur avait pris soin d'en fournir une copie à chacun des groupes intéressés, et comme les chevaux de la cavalcade commençaient à gravir les flancs de la montagne au sommet de laquelle était rassemblée toute la paroisse de Waldbach, son pasteur en tête, les touffes de genêt parsemées sur les pentes frissonnèrent doucement et des voix jeunes et fraîches firent retentir l'air de ce cantique :

Grand Dieu, ta sage providence
Nous donne un seigneur généreux,
Dont le pouvoir et la clémence
S'accordent à nous rendre heureux.
Que la faveur céleste éclaire
Ce jour aimable et salutaire
Où nous lui consacrons nos vœux.
Remplis son cœur de ta sagesse,
Rends-nous dignes de sa tendresse
Et bénis ses jours précieux!

M. de Dietrich mettait au même moment le pied

sur le sommet de la Bœrhach; il se retourna vers sa femme qui l'avait accompagné jusque-là :

« Vraiment ceci est féerique! dit-il, et c'est au Ban-de-la-Roche qu'il faut apprendre l'art des touchantes réceptions!

— Je suis bien assurée que c'est à M. et à Mme Oberlin que nous devons ce charmant accueil ! » dit Mme de Dietrich qui cherchait autour d'elle la femme du pasteur ; mais Salomé était retenue chez elle par les soins de l'hospitalité qu'il fallait donner ce jour-là au nouveau seigneur et à sa famille. La Ratière était en fête, mais la maîtresse du lieu était bien lasse lorsque M. et Mme de Dietrich reprirent le chemin de Rothau.

En passant à Belmont, M. Oberlin, qui accompagna le nouveau seigneur jusqu'aux limites de sa paroisse, prit par la main une vieille femme entourée d'une famille nombreuse de tout âge.

« Elle n'a pu réunir ici qu'une partie de ses descendants pour vous saluer, monseigneur, dit le pasteur, mais elle a élevé treize enfants dans le petit hameau de la Hutte, et elle compte à cette heure cent vingt-neuf personnes qui l'appellent ma mère! »

Mme de Dietrich embrassait affectueusement la vieille paysanne, lorsque son mari glissa un louis d'or dans la main ridée.

« Achetez quelque chose qui vous fasse plaisir, ma bonne », dit-il, et le nouveau seigneur eut peine à s'empêcher de rire lorsque la vieille femme répondit sans hésiter :

« J'en achèterai trois petits porcs pour ceux des enfants qui viennent d'entrer en ménage! » On n'avait jamais vu tant d'argent à la Hutte!

En sortant de la Ratière, M. de Dietrich avait dit à Salomé Oberlin : « Je sais que votre mari n'a pas voulu qu'on lui bâtît un presbytère décent tant que les écoles n'étaient pas achevées, mais voilà celle de Waldbach ouverte, celle de Belmont en train, le branle est donné et nous veillerons à la construction des autres. J'espère qu'à cette heure le désintéressement de M. Oberlin n'ira pas jusqu'à vous retenir plus longtemps dans cette Ratière? »

Mme Oberlin souriait : « Ah! vous avez déjà appris son nom populaire, monseigneur? Nous appelons notre presbytère : la Maison de tous!

— Je ne doute pas que l'un et l'autre titre soient bien mérités! » repartit M. de Dietrich, que la gent

trotte-menu avait empêché de dormir pendant la plus grande partie de la nuit.

La jeune femme regardait fixement la noble et grave figure du maire de Strasbourg. C'était à proprement parler son père, le vieux baron de Dietrich qui avait fait l'acquisition du Ban-de-la-Roche, mais il avait dès l'abord transféré ses droits à son fils sur un domaine éloigné nécessitant de fréquentes visites qui n'étaient plus d'accord avec son âge. Dans les regards amicaux du nouveau seigneur, dans l'intonation cordiale de sa voix, Mme Oberlin reconnut les premières émotions de l'amitié confiante qui devait bientôt unir le propriétaire du Ban-de-la-Roche au fidèle pasteur de cette sauvage région. Elle crut lire sur ses traits, entrevoir dans l'atmosphère qui l'entourait quelque chose de plus. Elle ne savait comment s'expliquer à elle-même ce qu'elle ressentait.

« Au premier abord, en le voyant si bon, si bien veillant, si occupé de rendre heureux notre pauvre peuple, je m'étais réjouie, pensait-elle, je me disais que Fritz ne serait pas seul à poursuivre son œuvre, quand je..... » Salomé ne perdait jamais de vue sa conviction que l'existence lui était prêtée de Dieu pour peu de temps; elle continuait le cours de ses

pensées : « Maintenant,... maintenant,... je ne sais pas... il m'a semblé voir les ombres s'abaisser sur lui,... il était cependant en plein soleil;... je ne crois pas qu'il vive bien longtemps! » Et elle sentit les larmes qui montaient à ses yeux.

Frédéric de Dietrich, jeune encore et d'une santé robuste, descendait les vallons du Ban-de-la-Roche le 16 juillet 1771, plein d'espérances charitables et de nobles projets pour ce pauvre peuple qui l'accueillait avec joie. Douze ans plus tard, le 28 décembre 1793, il expirait sur l'échafaud de la Terreur, à Paris, victime de la fidélité qui le rattachait à la couronne, après avoir salué les prémices de la Révolution française comme protestant et comme libéral.

En rentrant au presbytère, Oberlin paraissait content, mais un peu embarrassé : « Notre nouveau seigneur a voulu accorder à notre frère de Rothau et à moi un don de joyeux avènement, dit-il; notre traitement à tous deux est augmenté de deux cents francs!

— Et moi, il m'a promis le presbytère neuf de Waldbach! » repartit Salomé qui regardait son mari non sans quelque inquiétude, car elle craignait de le voir protester comme de coutume au nom des écoles

à bâtir; mais Oberlin ne dit rien. Pour la première fois depuis qu'ils avaient pris possession de la Ratière, le pasteur y avait contemplé sa compagne entourée de ceux qui l'avaient naturellement admise dans leur société à Strasbourg, et, frappé de son élégance simple et noble, de ses manières aisées et polies, il s'était reproché de l'avoir attirée, de la retenir dans ce désert. Une seule pensée le consolait : « C'est Dieu qu'elle a voulu servir! se répétait-il. Elle est la mère de ses pauvres! » Le moment de réclamer contre la construction d'une maison habitable était décidément passé.

Le presbytère devait être commencé dès le printemps suivant, bien que de longs délais dussent en retarder encore l'achèvement; mais avant que les plans fussent tracés et l'emplacement choisi, un grand malheur était venu consacrer la pauvre Ratière dans le cœur et le souvenir de la mère désolée. Le petit Emmanuel-Frédéric, après deux jours d'angoisse où les convulsions succédaient aux convulsions, avait doucement fermé les yeux à la lumière sombre des jours d'hiver qui éclairait la neige des montagnes. Il était mort au mois de février, et le presbytère, tout petit qu'il fût, semblait vide aux parents dépouillés

depuis que la petite voix chérie ne retentissait plus dans les étroits corridors et sous les plafonds surbaissés.

M. et Mme Oberlin avaient donné toutes les forces de leur vie aux pauvres habitants du Ban-de-la-Roche, par amour pour Dieu et sans rien demander en retour, mais pendant la courte agonie du petit enfant, et lorsque son frêle cadavre eut été déposé dans le cimetière, le pasteur et sa femme s'aperçurent tout à coup, avec un étonnement égalé par leur reconnaissance, que l'affliction de leurs paroissiens, si vive et si délicatement exprimée, apportait quelque consolation à leur grande douleur. Ce fut à cette époque et lorsque la voix qui bégayait d'ordinaire ce doux nom était devenue muette, que les habitants du Ban-de-la-Roche prirent l'habitude d'appeler leur pasteur : « Papa ».

Qui en eut le premier la pensée? Qui imagina d'abord cette caresse modeste et cette manifestation touchante de la tendresse vraiment filiale qui unissait au jeune pasteur et à sa femme toute une population, les hommes et les femmes comme les enfants? Nul ne le sut jamais, mais en quelques jours à Fouday, à Bellefosse, à Belmont, à Sollbach comme à Waldbach, chacun disait : « Papa » en parlant de

M. Oberlin, et le pasteur ne pouvait s'empêcher de croire que plus d'un parmi ceux qui lui avaient obstinément résisté naguère avait fait effort pour se rencontrer sur son chemin, afin de pouvoir lui donner directement ce nom de « Papa » qui semblait promettre l'obéissance et la tendresse.

M. Oberlin avait de la peine à y croire, tout bienveillant qu'il fût par nature et par principe; il avançait tristement par le chemin de la forêt, vers le petit tombeau qui devenait peu à peu le but de toutes les promenades mélancoliques que son état de santé permettait à Salomé, et il était bien assuré de la retrouver là, quelque glacé que fût le vent de la montagne en ces premiers moments du printemps, lorsqu'il vit devant lui, sur le petit chemin conduisant au cimetière, l'un des bûcherons de la forêt, le plus robuste et le plus récalcitrant de sa paroisse, qui ne mettait jamais les pieds à l'église et qu'aucune puissance divine ni humaine n'avait jamais pu empêcher de boire chaque dimanche jusqu'à ce qu'il roulât comme un chien devant la porte de l'auberge ivre-mort.

Le pasteur avait usé de tous les moyens : reproches, supplications, promesses; les terreurs de l'enfer et les miséricordes de l'Évangile venaient également expirer

devant la rudesse de cette créature toute matérielle, qui semblait dépourvue d'une âme et d'une conscience, et bien des fois M. Oberlin avait dit à sa femme :

« C'est pour moi affaire de foi de croire que ce malheureux Matthieu a une âme immortelle à sauver. D'instinct et par ma seule observation, je dirais qu'il est plus bas dans l'échelle de la création que le porc engraissé dans l'étable. »

Salomé n'était pas aussi sévère en paroles, mais elle avait, plus tôt que le pasteur, renoncé à faire quelque impression sur l'être endurci et grossier qui se trouvait maintenant à deux pas de M. Oberlin.

Celui-ci passait outre, avec un léger signe de tête, lorsqu'une voix rude, avinée, mais moins insolente qu'à l'ordinaire, arrêta le pasteur dans sa marche : « Puis-je emprunter votre fourche à trois dents ? » murmurait le bûcheron. Et comme Oberlin, très surpris, répondait affirmativement : « Merci, Papa ! » dit nettement le sauvage.

Papa ? L'avait-il bien entendu ? Était-ce le plus révolté, le plus grossier, le plus brutal de tous ses paroissiens qui le saluait de ce nom nouveau dans la bouche de ceux qui l'aimaient le plus dans tous les villages ? L'homme passait au même moment à côté

de lui et pour la première fois de sa vie, il porta deux doigts à son bonnet de peau. Le pasteur avait envie de tomber à genoux pour remercier le Dieu tout-puissant qui lui envoyait cette joie inattendue au milieu de son deuil et pour lui demander pardon du manque de foi et de charité qui l'avait porté à abandonner la bête brute dont il n'espérait plus rien. « Père céleste, tu es plus patient que ton misérable serviteur! » répétait-il tout en marchant.

Sans le savoir, il était arrivé au cimetière, et il approchait du petit tombeau; sa femme était là, la tête baissée, les larmes coulant entre ses doigts; le pasteur appuya la main sur son épaule :

« J'ai rencontré Matthieu dans la forêt, murmura-t-il à son oreille, il m'a demandé un service et il a dit : « Merci, Papa! » en me saluant. Je crois maintenant qu'il a un cœur, je l'ai vu tout à l'heure dans ses vilains yeux. »

La mère avait saisi entre les siennes la main chérie qui pressait son épaule, et, la dirigeant vers le nom gravé sur la pierre : « Emmanuel, dit-elle d'une voix tremblante, Dieu est avec nous! »

La force et la paix reparaissaient dans les cœurs brisés, et c'était le sauvage bûcheron de la forêt qui

faisait briller aux yeux des croyants l'assurance et l'amour de Dieu !

Les années en s'écoulant avaient ramené dans le pauvre presbytère d'autres enfants joyeux et bien portants qui répétaient le nom de « Papa » du matin au soir, mais les habitants du Ban-de-la-Roche ne perdirent jamais l'habitude de nommer ainsi le pasteur que chaque année leur rendait plus cher, et nul n'y attachait une signification plus tendre que le vieux Matthieu, devenu infirme à la suite d'un accident, mais toujours résolu à se traîner le dimanche jusqu'à l'église, où il avait appris à trouver le Dieu qui avait touché son cœur par la mort d'un petit enfant.

Les offres de cures plus avantageuses n'avaient pas manqué au pasteur, dont la réputation commençait à se répandre, mais il refusait obstinément : « Comment pourrais-je quitter des gens que j'aime et qui m'aiment, quand ils ont besoin de moi ? » disait-il. Les chemins ouverts, les cultures perfectionnées avaient amené dans le pays une aisance comparative, mais toute l'ambition personnelle qui aurait pu surgir naguère dans l'âme de Frédéric Oberlin s'était concentrée sur ses paroissiens. « Je veux faire de mes

enfants une famille modèle! » disait-il souvent en rappelant ce doux nom de Père que les habitants du Ban-de-la-Roche partageaient avec la nombreuse famille qui avait succédé au petit ange disparu. Une petite fille, Frédérique-Salomé, était morte tout enfant, mais trois fils et quatre filles entouraient la table et animaient les petites salles du vieux presbytère. Les aînés soignaient déjà les malades et les pauvres sur les traces de leurs parents et la bourse de la veuve ne demeurait jamais tout à fait vide ; le pain du moins ne manquait jamais sur la table du pasteur : « C'est tout ce que le Seigneur nous a permis de demander! » disait souvent Mme Oberlin, mais les enfants réclamaient en faveur des pommes de terre.

Non seulement le pain quotidien de la famille, mais celui de bien des malheureux secourus secrètement par la générosité du pasteur, était chaque semaine payé par la miraculeuse bourse de M. Oberlin. Rien n'était jamais perdu au presbytère, et la miséricorde de Dieu y faisait affluer les biens nécessaires pour le service des pauvres. La vie matérielle, austère et rude, était devenue naturelle aux parents, qui y avaient formé leurs enfants dès la naissance. C'était seulement lorsque l'étroitesse de leurs res-

sources les privait du plaisir de soutenir quelqu'un, d'être un peu charitables, que M. Oberlin songeait à la déplorer. Toujours ardemment dévoué à cette cause de l'instruction populaire qu'il développait activement autour de lui, il se désolait de ne pouvoir rien donner à l'Institut d'éducation que son ami M. Baudou venait de fonder dans la petite ville de Dessau. Sa femme l'écoutait se plaindre, et, avec l'esprit pratique qui caractérise son sexe, elle regardait autour d'elle si elle ne possédait pas quelque objet dont il serait possible de faire don à l'Institut naissant, mais non. La petite maison ne contenait que les meubles indispensables à la vie journalière : la bibliothèque, les livres sans cesse en usage; d'année en année le pasteur avait partagé avec le troupeau les ressources dont il pouvait disposer; le superflu ne s'était jamais accumulé chez lui. Mais si, il y avait dans la maison un objet inutile, un seul; elle bondit sur sa chaise et disparut sans rien dire; le soir même, Oberlin écrivait à Baudou; une petite boîte, soigneusement enveloppée, reposait sur son pupitre à côté de lui.

« Mon cher Fritz,

« Tu désires être aimé de moi autant que tu m'aimes, très bien. Voilà qui me fait plaisir à entendre. Puisses-tu te dire à toi-même combien je te suis attaché! Je porte votre Institut d'éducation dans mon cœur. Ah! que j'aimerais pouvoir m'y consacrer tout entier, mais c'est ici que Dieu veut que je lui porte mon sacrifice. Je voudrais du moins pouvoir passer auprès de vous quelques mois, quelques semaines, pour tout voir, tout apprendre, et m'en retourner ensuite au Ban-de-la-Roche, enrichi de vos lumières, afin de tout faire fructifier ici. Mais Dieu me l'interdit absolument, et mon vœu seul répond à ton vœu. Sous le rapport financier, j'ai toujours été très gêné et je le suis maintenant plus que jamais. Ah! que n'avons-nous de l'argent, de cet argent inutile en tant de mains? Voilà ce que je me suis dit mille fois depuis que je connais l'Institut de Dessau. C'est ce que ma femme et moi nous nous sommes redit en lisant le troisième cahier de vos *Archives*. Nous tournions nos regards de tout côté pour voir si nous n'avions rien dont nous puissions tirer quelque argent. J'étais triste, car rien ne se

présentait. Tout à coup, ma femme qui était sortie, rentre dans mon cabinet, toute rayonnante de joie, et en apporte une paire de boucles d'oreille, avec prière de les envoyer à votre Institution philanthropique ou de vous en adresser la valeur. Elles lui avaient coûté, il y a dix ou douze ans, trente florins. Tu peux bien t'imaginer le plaisir que m'ont causé ces boucles d'oreille. J'embrassai tendrement ma bonne petite femme. Elle me dit toutefois que si elle venait à mourir avant moi, je serais obligé d'en faire le remploi, parce qu'elles étaient portées dans notre inventaire. « Sois tranquille, mon trésor », lui répliquai-je, « que n'ai-je à ce prix beaucoup de sem-« blables marchandises! Je ne puis pas souffrir des « choses aussi inutiles lorsqu'avec leur produit on « pourrait faire tant de bien. Dieu me donne du pain « aujourd'hui, et pour l'avenir il m'en a encore « promis. » Quoique, mon cher ami, à l'exception de Dieu et de nous, personne ne sache qui a donné cette bagatelle, le secret est cependant à ta disposition, si la publication du nom de ma bonne petite femme peut contribuer à engager d'autres à suivre son exemple, bien que nous sachions que certaines personnes ouvriront de grands yeux. Peut-être décidera-

t-il quelques-unes d'entre elles à faire des recherches dans leur écrin. »

Cependant l'écrin de Mme Oberlin s'était vite épuisé et les ressources manquaient de nouveau au presbytère pour une caisse de prêts que le pasteur voulait fonder. Personne ne savait mieux que lui de quel pesant fardeau les dettes pouvaient accabler de génération en génération les pauvres familles; il avait trouvé presque tous les habitants du Ban-de-la-Roche gémissant sous ce poids. La petite aisance qui pénétrait peu à peu dans la vallée avait permis à quelques-uns de se libérer, mais la plupart restaient encore hors d'état de se procurer les plus modestes sommes. L'esprit ingénieux de M. Oberlin était à la torture.

« Si j'avais seulement 5 ou 600 francs, disait-il à sa femme, je prêterais là 20 fr., là 10, là 30, et je serais bien sûr de les recouvrer; car je ne demanderais aucun intérêt.

— Va à Strasbourg, peut-être t'y procureras-tu encore quelques ressources, dit Mme Oberlin. Une somme de 500 fr. dans la caisse du pasteur étant aussi introuvable que les trésors de Golconde.

— J'ai peur de les lasser! » soupirait le pasteur.

Mais, deux heures plus tard, le souper achevé, sa femme l'entendit entrer dans la petite écurie; elle se pencha vers la fenêtre de la chambre où elle déshabillait ses petites filles.

« Oui, cria-t-il, je serai de retour demain soir, avec la permission de Dieu.

— Au revoir, qu'il bénisse ton entreprise! » et Mme Oberlin referma la fenêtre.

Le pasteur était économe de son temps comme de son argent, et il chevaucha la nuit durant pour se trouver au point du jour à la porte de sa mère, si heureuse et si surprise de le voir paraître à l'improviste auprès de son lit, qu'à peine pouvait-elle retrouver la parole pour lui souhaiter la bienvenue; elle l'embrassait en silence, les larmes dans les yeux.

La journée fut trop courte pour les démarches et les visites que devait faire le pasteur, mais lorsqu'il reprit par le clair de lune le chemin de Waldbach son cœur était si joyeux qu'il ne sentait pas la fatigue. Le bon cheval s'était reposé sous un petit hangar dans la maison de Mme Oberlin et semblait avoir des ailes. Il ne faisait pas encore jour lorsque le courageux cavalier conduisit sa monture dans l'étable qui lui servait de résidence en compagnie d'une vache et de

deux chèvres, et Salomé fut réveillée doucement par la voix chérie qui semblait se mêler à ses rêves : « J'ai 500 francs pour ma caisse de prêts, disait-elle, et Ziezenhangen va recevoir Sébastien Scheidecker pour le former à la médecine. Mme de Dietrich paiera sa pension dans une honnête maison. »

Cette nouvelle fit ouvrir les yeux de Mme Oberlin. Jusque-là la région sauvage du Ban-de-la-Roche avait été privée des soins d'un médecin. Seuls le pasteur et sa femme veillaient au chevet des malades, prescrivant et appliquant les simples remèdes de leur pharmacie, et Mme Oberlin avait toujours conservé ce sentiment douloureux que les deux enfants morts dans le premier âge auraient pu être sauvés par des soins plus éclairés que les siens. Elle joignit les mains avec l'expression d'une reconnaissance si vive que son mari en ressentit le reproche. « Au lieu de placer en apprentissage sept ou huit garçons ou jeunes filles, pensa-t-il, il y a longtemps que j'aurais dû envoyer Scheidecker pour étudier la médecine. Ziezenhangen dit qu'il n'en aura pas pour plus de deux ans. »

C'était en effet à peu près vers ce terme que le jeune maître d'école devenu médecin venait de rentrer dans sa vallée natale, muni de tous ses diplômes,

lorsqu'il fut appelé en toute hâte pendant la nuit par le fils aîné du presbytère accouru à travers la neige : « Sébastien, criait l'enfant éperdu, viens vite, Louise Scheppler dit que maman est bien malade. »

Mme Oberlin avait passé toute la journée dans le village, allant de maison en maison pour surveiller les métiers de filage pour le coton qu'un de leurs amis, industriel à Sainte-Marie-aux-Mines, venait de faire monter à Waldbach. Les vieilles gens, les femmes accoutumées dès longtemps aux travaux grossiers, répugnèrent à cette nouvelle tâche qui paraissait aux uns un jeu d'enfant, aux autres une occupation trop délicate pour leurs rudes mains. La femme du pasteur s'asseyait à côté des métiers, travaillant elle-même pendant quelques instants, puis guidant et surveillant les maladroits essais des ouvriers inhabiles.

« Vous ferez mieux demain et encore mieux après-demain, disait-elle, et quand vous aurez de l'ouvrage dans votre maison pendant tout l'hiver, avec du pain sur la planche, vous serez bien contents et bien reconnaissants.

— Nous n'attendrons pas jusque-là pour vous savoir bon gré de toute la peine que vous vous

donnez pour nous, bonne mère! » dit-on dans plus d'une chaumière. C'était une source de continuelle satisfaction pour Mme Oberlin que la cordiale politesse qui avait succédé au Ban-de-la-Roche à la rudesse passée des mœurs. « C'est l'œuvre de nos chères conductrices! » disait souvent le pasteur. Sa femme se permettait de croire que l'exemple du « cher Papa » n'était pas étrangère à la transformation de la population.

Elle était bien fatiguée le soir lorsqu'elle se coucha, la pauvre Salomé, sa petite Bienvenue à peine âgée de deux mois dans les bras; le pasteur était harassé de fatigue par de longues courses dans la neige; il se jeta sur son lit dans la chambre voisine; en s'endormant, il pensait : « Quelle femme que la mienne! » car les dernières paroles de Mme Oberlin en lui souhaitant le bonsoir, après la tournée journalière au lit de tous les enfants, avaient été pleines de reconnaissance pour le bonheur passé et les grâces dont tous deux avaient été comblés par le père céleste. La mère avait avancé la main sur chaque front endormi comme pour bénir ses enfants, mais son mari n'y avait pas pris garde. Peu à peu ses craintes pour la santé de Salomé s'étaient dissipées, il s'était accoutumé au bonheur.

Il dormait profondément, accablé par les travaux de la journée, lorsqu'à travers ses rêves il crut entendre prononcer ces paroles : « Monsieur, madame est malade! — J'y vais! » répondit-il, puis, retombant sur son oreiller, comme à la suite d'une préoccupation habituelle et ancienne, il resta immobile dans son sommeil, sans se laisser troubler par le bruit et le mouvement qui commençaient à gagner la chambre des grands enfants.

La voix de Louise Scheppler retentit enfin, effrayée, effrayante : « Oh! monsieur, disait la jeune fille, madame est bien mal! »

D'un bond le pasteur fut auprès du lit de sa femme. Elle était assise sur le bord de la couche, les jambes dans un bain de pieds et la tête appuyée sur l'épaule de Louise, qui avait repris sa place avec la rapidité de l'éclair. Les gémissements qui s'exhalaient de cette bouche patiente frappèrent de stupeur celui qui l'aimait. « O Seigneur Jésus! disait-elle, tire-moi de cette affreuse extrémité! »

Penché vers elle, les yeux baignés de larmes, le pauvre mari passait le bras autour de la taille de la malade pour la soutenir lui-même, lorsqu'il lui sembla entendre une sorte de craquement dans la

poitrine, puis sentir un tressaillement des membres; il se rapprocha davantage, elle ne bougeait plus, elle ne se plaignait plus.

« Elle s'assoupit, monsieur le pasteur, couchons-la sur ses oreillers, qu'elle puisse se reposer! » Louise assista son mouvement, et le beau visage, redevenu paisible, glissa sur le lit.

Oberlin était à genoux pour la soutenir, il se releva lentement en appuyant la main sur le pouls.

« Seigneur Dieu, est-il possible? » dit-il tout bas, et, pâle comme Salomé, Fritz Oberlin s'inclina sur elle et posa son oreille sur le cœur.

Plus de pouls, plus de battement de cœur. Le pasteur se souleva d'un seul élan. Et heurtant à la porte le jeune médecin qui arrivait avec Frédéric-Jérémie, il courut jusqu'à l'escalier dont il monta les marches quatre à quatre, ne s'arrêtant qu'à l'entrée du petit grenier. Il poussa la porte battante et se jeta à genoux dans l'obscurité.

Il priait, il combattait, il criait à Dieu : « Fais cesser cet évanouissement! » Mais au fond de son cœur, il savait bien que Salomé n'était pas évanouie et qu'il avait enfin rencontré face à face le malheur dont le fantôme le hantait depuis quinze ans. Il lui

semblait que ses prières étaient de plomb, incapables de s'élever vers le ciel et retombant sans cesse sur son cœur d'un poids irrésistible. Enfin, et comme contraint par une force supérieure, il s'écria tout haut : « Louez le Seigneur, dans toutes les nations, car il veille sur vous à toujours et à perpétuité! » Au son de ses propres paroles, le malheureux se prit à trembler : « Ah! mon Dieu, disait-il, et ses dents se heurtaient dans sa bouche les unes contre les autres, mon Dieu, qu'as-tu fait? Tu m'as pris ma femme et tu veux des louanges! »

Il était prosterné contre terre, mais, se relevant, il descendit l'escalier à tâtons et gagna la porte de sa chambre. Sébastien Scheidecker l'entendit : « C'est le pauvre cher Papa! » dit-il à Louise Scheppler, et il courut au-devant de lui : « Tout est fini pour la terre! » murmurait-il, mais le pasteur le repoussa de la main : « Je le sais », répondit-il, et il entra.

Elle était là cette compagne de toute sa vie, la mère de ses neuf enfants, l'âge ne l'avait pas encore blanchie, et ses beaux cheveux blonds s'échappaient du simple bonnet qui les retenait, ondulant sur son cou en tresses soyeuses. Louise avait déjà des ciseaux à la main pour séparer quelques mèches, elle les laissa

tomber à l'approche de M. Oberlin. Il lui fit signe de le laisser seul, et, rentrant dans la chambre des enfants qu'on entendait sangloter, elle referma la porte.

Alors, saisissant entre ses bras le corps inanimé qu'il cherchait à réchauffer sous ses caresses, criant à Dieu de lui rendre celle qu'Il lui avait prise, il inonda de ses larmes ces mains toujours tendues à son secours, ces douces paupières fermées qui pour la première fois ne se soulevaient pas à sa voix. « Seigneur, prends-moi aussi! aussi! aussi! » répétait-il sans cesse, et sa voix devenait si pressante que les serviteurs effrayés rentrèrent dans la chambre et insistèrent pour rendre les derniers devoirs à la dépouille mortelle. « Vous ferez creuser deux fosses », dit-il plusieurs fois au jeune médecin.

Hélas! ils sont rares ceux auxquels Dieu accorde cette grâce suprême de les reprendre ensemble à Lui! Fritz Oberlin n'avait pas achevé sa tâche, désormais son cœur était endurci à toutes les souffrances, il avait reçu avec Salomé le coup de la mort, et il ne vivait plus que pour ceux qui avaient besoin de lui.

Les jours s'écoulaient, les semaines, les mois. Oberlin était activement occupé dans sa paroisse, il

avait placé à la tête de sa maison Louise Scheppler, la fidèle servante maternelle qui, déjà depuis cinq années, à l'âge de vingt ans, secondait Mme Oberlin dans tous les travaux du ménage et même de l'éducation des plus jeunes enfants, elle les emmenait avec elle au poêle à tricoter de Waldbach, que ne présidait plus Sara Banzet, morte à vingt-neuf ans, et là, entourée de toute la petite génération du village, elle instruisait, soignait, élevait à la fois les enfants de son maître et ceux de ses paroissiens. Le pasteur était parti pour visiter ses malades à la scierie du Ban; la neige était tombée de nouveau pendant plusieurs jours, encore qu'on fût déjà au mois de mars.

Le silence était profond par le chemin des montagnes, à l'extrémité de la paroisse. Le vent était tombé, les vallées et les hauteurs étaient revêtues de leur robe de neige, les arbres de la forêt pliaient sous le poids étincelant aux rayons du soleil. Il semblait que le ciel fût plus près de la terre et que les portes de la cité céleste dussent s'ouvrir devant le pasteur triste et seul. Il marchait en avant, plongé dans une espèce d'extase, d'où le tiraient à chaque pas des dangers sans cesse renaissants. Les troncs pourris, cachés par la neige, craquaient et cédaient sous son poids, le

sentier, suivant le contour des rochers de glace, longeait les plus affreux précipices; il glissait cependant en avant comme s'il voyait devant lui un guide infaillible. Il allait franchir un de ces ponts champêtres qu'il n'avait pas pu remplacer partout, lorsque le pied lui manqua au moment où il entendait déjà au-dessous de lui les ondes grossies de la rivière; il fit un pas en arrière en se rejetant sur la neige, et il cria tout haut : « Merci, mon ange! » Lorsqu'il revint au logis, la nuit commençait à tomber. Louise et les enfants l'attendaient avec inquiétude aux fenêtres du presbytère; ses habits portaient les traces de chutes récentes : « Hélas! cher papa, s'écrièrent-ils tous à la fois, vous êtes tombé!

— Oui, répondit-il, les yeux rayonnants d'une douceur étrange, mais je me suis relevé, car elle montait devant moi! »

Ce fut la première fois que M. Oberlin retrouva le sentiment de la présence, de la protection, de la vigilante tendresse de celle qu'il avait perdue sur la terre, mais ce ne fut pas la dernière. « Elle me l'avait promis! » répétait-il souvent, et comme les sceptiques s'étonnaient, en disant : « Comment discernez-vous cette présence de vos rêves ordinaires? —

Comment discernez-vous les couleurs? » ripostait-il aussitôt.

Plus que jamais le sentiment de la communion non interrompue des âmes immortelles devenait nécessaire au pasteur privé de la présence de sa compagne, car les jours de la tempête approchaient, et tandis qu'Oberlin redoublait d'efforts pour gagner à Dieu le cœur de ses paroissiens, le courant contraire allait se développant et s'étendant par la France tout entière. Au Ban-de-la-Roche cependant, comme dans un État fortuné, on bâtissait des églises nouvelles dans les villages qui en étaient encore dépourvus, et le service divin du dimanche ne suffisait ni à la ferveur du pasteur, ni à l'instruction des paroissiens. Un jour de la semaine, Oberlin réunissait les fidèles dans une salle de sa maison; les femmes tricotaient au profit des pauvres.

« En attendant l'arrivée du ministre, dit une relation du temps, chacun causait avec liberté, mais sans élever la voix; il entre, tout le monde se lève à la fois; il salue d'un air rempli de bienveillance et va se placer devant une table où ses livres sont déposés. Le service commence par un psaume, dont le pasteur récite chaque verset et qui est ensuite

chanté par l'auditoire, la lecture de la Bible succède au chant; le pasteur en donne des explications qu'il accompagne de figures communes pour les mettre à la portée des assistants. Chacun écoute avec attention, parfois le sourire paraît sur tous les visages, le pasteur lui-même en a donné l'exemple. Les femmes ne laissent pas chômer leurs aiguilles; de temps en temps le pasteur ouvre sa tabatière, et, après y avoir puisé, il la fait circuler dans l'auditoire, car il n'a rien à lui seul; ce qu'il possède il le partage avec ses paroissiens. Après une demi-heure de commentaires sur l'Écriture sainte : « Mes chers enfants, n'êtes-vous pas fatigués? » dit le pasteur. Chacun assure que non; il continue. La lecture de la Bible terminée, on chante un second psaume et la prière couronne le service.

« Y avait-il beaucoup de monde à la réunion, cher papa? » demandèrent à la fois Louise Scheppler et les enfants lorsque le pasteur, rentré chez lui, voulut prendre une prise et trouva sa tabatière vide.

Oberlin secoua la tête : « Pas plus que de coutume, dit-il, je vois ce que c'est : je prends l'habitude de puiser trop souvent dans ma tabatière, j'en deviendrai bientôt l'esclave. Ah! tu veux me commander! et il

faisait tourner entre ses doigts la boîte vide; je vais te faire voir qui de nous deux doit obéir! En prison, madame! » Et prenant promptement le chemin de l'escalier, il rencontra devant lui toute la bande des enfants empressée à faire ses commissions. Mais il écarta la cohorte d'un geste affectueux : « Point du tout! dit-il, je la porte dans l'armoire de ma chambre tout exprès pour être obligé de me déranger quand la démangeaison de priser me viendra. Cela ne sera pas ainsi trop fréquent! »

Louise et les enfants se désolaient d'avoir attiré son attention sur la boîte vide. « C'était une petite distraction pour lui qui n'en a guère », pensait la bonne servante qui, depuis la mort de Mme Oberlin, avait peu à peu pris dans la maison la place d'une fille aînée sans renoncer aux plus humbles devoirs du ménage. Le pasteur ne pouvait plus réussir à lui faire accepter un sou de gages. Un jour, à bout d'inventions, il lui fit adresser une certaine somme par la diligence. La bonne Louise ouvrit la boîte et ne dit rien à son maître ni aux aînés des enfants; seule la petite Bienvenue reçut ses confidences : « Le cher Papa a voulu m'attraper, dit-elle à la petite fille qui la suivait partout dans la maison, au village, au

poêle à tricoter, ainsi qu'un petit chien fidèle, mais il verra, je suis plus fine qu'il ne croit. »

Le soir en rentrant dans son cabinet après avoir soupé et souhaité le bonsoir à tous, aux enfants, à Louise et à quelques pensionnaires qu'il avait pris l'habitude de recevoir dans sa famille, Oberlin trouva sur son bureau une lettre proprement écrite, à son adresse; il reconnut l'écriture de Louise Scheppler dont il avait souvent surveillé les efforts calligraphiques : « Louise! se dit-il, pourquoi m'écrit-elle? » Et ouvrant la lettre, il lut ces mots :

« Cher Papa,

« Vous voulez donc me priver tout à fait du seul plaisir qui me restait encore à espérer de pouvoir parvenir à vous offrir mes faibles services sans en retirer d'autre salaire que le plus nécessaire? Accordez-moi cette grâce, à laquelle j'aspire depuis longtemps. Comme je suis actuellement libre, c'est-à-dire que je n'ai plus mon père et ses dettes à ma charge, je vous prie, cher Papa, ne me refusez pas la grâce de me prendre tout à fait pour votre enfant; il me faut peu pour l'entretien de mon corps; ce qui pourrait coûter quelques petites dépenses, ce serait des souliers, bas

et sabots, mais quand j'en aurai à faire, je le dirai comme un enfant à son père. Oh! je vous en prie, cher Papa, accordez-moi cette grâce et daignez me regarder comme votre enfant le plus tendrement attaché. »

Le pasteur restait assis dans son fauteuil, les yeux attachés sur le papier; une larme brillante y vint tomber. « Quel don tu m'as fait, Salomé, dit-il à l'absente pour lui toujours présente, quand tu accueillis cette enfant de quinze ans venue de Bellefosse dans l'espoir d'être admise à ton service! C'est ton exemple, ce sont tes leçons qui l'ont faite ce qu'elle est, avec l'aide de Dieu! Je la prends donc de ta main, comme l'aînée de tes filles, et je ne la chagrinerai plus en vain! »

Le lendemain matin — le pasteur et Louise étaient toujours les premiers sur pied, — elle hésitait à entrer dans le cabinet, tremblante et craintive, mais Oberlin la chercha comme elle surveillait les préparatifs du déjeuner : « Ma fille Louise! » dit-il simplement, et un serrement de main scella l'adoption particulière dans cette paroisse, dont tous les habitants étaient les enfants du pasteur.

Plus de trente ans après, lorsque le vieillard au bord de la tombe s'appuyait encore sur le bras de Louise Scheppler, Oberlin écrivit à ses enfants :

« Mes très chers enfants, en vous quittant, je vous lègue ma fidèle garde, celle qui vous a élevés, l'infatigable Louise. Les services qu'elle a rendus à notre famille sont infinis.

« Votre bonne maman la prit auprès d'elle avant sa quinzième année ; elle se rendit utile par ses talents, son zèle, son application ; à la mort prématurée de votre tendre mère, elle fut pour vous à la fois garde fidèle, mère soigneuse, institutrice, tout absolument.

« Son zèle s'étendit plus loin : vraie apôtre du Seigneur, elle alla dans tous les villages où je l'envoyais rassembler les enfants autour d'elle, les instruire dans la volonté de Dieu, leur apprendre à chanter de bons cantiques, leur montrer les œuvres de ce Dieu paternel et tout-puissant dans la nature, prier avec eux et leur communiquer toutes les instructions qu'elle avait reçues de moi et de votre bonne maman. Les difficultés innombrables qui s'opposèrent à ces saintes occupations en auraient

découragé mille autres. D'un côté, le caractère sauvage et revêche des enfants; de l'autre, leur langage patois qu'il fallait abolir; pour se faire entendre, il fallait leur parler dans cette langue, et leur traduire le tout en français. Puis une troisième difficulté, c'étaient les mauvais chemins et la rude saison qu'il fallait braver : pierres, eaux, pluies abondantes, vents glaçants, grêle, neiges profondes en bas, neiges tombantes d'en haut, rien ne la retenait, et revenue le soir essoufflée, mouillée, transie de froid, elle se mettait à soigner mes enfants et le ménage. C'est ainsi que pour mon service et le service de Dieu, elle ne sacrifiait pas seulement son temps et ses talents, mais encore toute sa personne et sa santé. Actuellement et depuis longtemps son corps est absolument détruit par tant de fatigues; sa poitrine, son estomac, tout est ruiné et incapable de ne plus rien supporter et vous direz peut-être qu'elle en fut récompensée par le bon salaire que je lui donnais? Non, chers enfants, non! Apprenez que depuis la mort de votre chère maman, je n'ai jamais pu parvenir à lui faire accepter le moindre salaire; elle employait le revenu de ses petits biens pour faire la charité et pour s'habiller, et ce fut toujours comme une grâce qu'elle

reçut de moi quelques pièces d'habillement ou de provisions que je dois cependant à son économie et à sa fidélité. Jugez, chers enfants, de la dette que vous avez contractée envers elle en moi et combien vous serez loin de pouvoir jamais faire trop à son égard! Dans vos maladies et douleurs, dans les miennes, combien de veilles, de soins, d'inquiétudes!

« Encore une fois, je vous la légue; soyez pour elle, tous ensemble et chacun de vous en particulier, ce qu'elle fut pour vous, autant que vos moyens et votre proximité le permettront. A Dieu, mes très chers enfants. »

Les quatre filles de M. Oberlin qui survécurent à leur père, ainsi que leur unique frère, voulurent en vain faire une part d'enfant à Louise Scheppler dans le très modeste héritage du pasteur, et lorsque le bruit des bonnes œuvres de sa vie entière, unies au souvenir du beau nom d'Oberlin, décida l'Académie française, reconstituée à la suite de la Révolution, à lui décerner un prix Monthyon, elle attacha au numéro du journal qui circulait à Waldbach, portant dans toutes les chaumières la nouvelle de cette distinction, une petite note faisant remonter à M. et à Mme

Oberlin l'honneur de tout ce qu'elle avait pu faire, sous leur direction, signant cette humble déclaration du titre le plus cher à son cœur :

LOUISE SCHEPPLER, conductrice.

Des sept enfants que Salomé Oberlin mourante avait laissés à sa fidèle servante, le fils aîné, élevé à l'école du dévouement et du patriotisme, devait bien jeune payer cette ardeur de sa vie. Le mouvement de la défense nationale, qui portait aux frontières menacées la jeunesse enthousiaste, ne fut nulle part plus vif et plus universel qu'en Alsace, par excellence la terre nourricière des soldats français. Le fils aîné d'Oberlin, Frédéric-Jérémie, alors étudiant la médécine à Strasbourg, fut un des premiers à s'enrôler. Il avait obtenu l'autorisation de son père auquel il vint demander sa bénédiction :

« Tu sais que j'étais né pour servir, dit le pasteur au jeune homme pendant que la bonne Louise préparait son havresac de volontaire, Dieu m'a enrôlé dans l'armée de la paix. Je te donne à la défense de la patrie; sers Dieu et la France! »

Les paroles du père s'échappaient avec peine de ses lèvres, et ses sanglots n'étaient contenus que par

l'effort de sa volonté; il s'appuya sur le bras du jeune homme :

« Viens à l'église », lui dit-il.

Tous les volontaires du Ban-de-la-Roche étaient là, attendant comme son fils lui-même les adieux et les dernières exhortations du pasteur. Il étendit les bras comme pour les presser tous sur son cœur et, après quelques paroles inarticulées, par un effort suprême, il s'écria : « Si quelqu'un de vous devait trouver son tombeau loin d'ici, qu'il sache que le pays, en nous montrant Dieu et notre devoir, est toujours le plus près du ciel! Prions Dieu. »

Pour parler au Père du ciel, le père terrestre de tous les jeunes gens agenouillés autour de lui avait retrouvé le calme et la netteté de sa parole. La prière terminée, la main levée, il bénit les soldats : « Allez, enfants, dit-il, pour la France! » Lorsqu'il rentra au presbytère, le pasteur resta longtemps enfermé, comme conversant avec son invisible compagne, et Louise se rappela plus tard qu'il paraissait triste et préoccupé, parlant doucement et marchant lentement comme au bord d'un tombeau.

Les volontaires du Ban-de-la-Roche appartenaient à un pays pauvre et rude; grâce aux soins incessants

du pasteur, ils ne subirent pas autant de privations que le reste de leurs camarades. L'inépuisable réserve de la charité chrétienne enveloppait les enfants d'Oberlin qui recueillait autour de lui des ressources distribuées ensuite par des amis sûrs. Mais pendant que ses jeunes compatriotes subissaient sans faiblir l'épreuve de la première année de campagne, le jeune étudiant en médecine tomba gravement malade; il reconnut le danger, demanda et obtint un congé, et rentra pour quelques semaines au presbytère. Les soins de Sébastien Scheidecker, ceux de Louise le remirent bientôt sur pied. Il ne supportait plus le repos et l'aisance comparative dont il jouissait :

« Je vous dis que je ne peux pas abandonner plus longtemps nos jeunes gens des villages », répétait-il sans cesse à ses sœurs qui s'efforçaient de le retenir. « Si quelqu'un d'entre eux se comportait mal devant l'ennemi, pensez, quelle honte !

— Mais tu ne peux pas les garder tous, Fritz! disaient les jeunes filles, il y en a de braves parmi eux, mais il y a aussi des vauriens ! »

Le jeune militaire se redressa fièrement : « Là où j'irai, il n'y a pas un fils du Ban-de-la-Roche qui hésite à passer », dit-il, et il partit le soir même.

La fièvre l'avait déjà repris à Wissembourg, il se soutenait à peine lorsqu'il arriva chez le pasteur, M. Kreiss. Comme ses sœurs, il le trouvait trop souffrant pour reprendre son service. Seul, Oberlin n'avait rien dit pour retenir son fils.

« Restez ici, dit le pasteur.

— Je dois aller où mon devoir m'appelle », repartit le jeune homme, qui rejoignit aussitôt son régiment.

Huit jours plus tard, M. Oberlin sortant du presbytère pour se rendre à Belmont, rencontra le facteur dans la petite forêt où il avait coutume de s'arrêter souvent pour méditer et prier Dieu. « J'allais chez vous, monsieur le pasteur, dit l'homme qui, n'étant pas du Ban-de-la-Roche, ne s'aventurait pas à user du nom de *Papa*. Il y a des lettres de l'armée, elles n'arrivent pas trop régulièrement par ce temps de combats. On a entendu dire qu'on se battait dans le Palatinat! »

Le père tendait la main, frissonnant malgré son calme. Il prit les lettres et ouvrit résolument la première. Le facteur avait repris son chemin vers le village. Il lui sembla bien qu'il entendait derrière lui une exclamation étouffée, et, en se retournant, il crut apercevoir le pasteur à genoux auprès d'un sapin : « Ah! voilà le saint homme qui prie! » se dit-il, sans

y attacher d'autre importance, et il entra dans plusieurs maisons; des fils du Ban-de-la-Roche avaient écrit à leurs parents après la bataille de Bergzabern (27 août 1793).

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées et déjà les larmes et les sanglots bruyants des créatures rudes et peu cultivées retentissaient de chaumière en chaumière, les femmes se précipitaient dans la rue, toutes couraient au presbytère, les unes criaient : « Notre Fritz! » et les autres répondaient : « Le pauvre cher Papa! »

Louise était au poêle de tricotage avec la petite Bienvenue; elle sortit sur le seuil. « Il est mort! » criaient les mères qui tenaient serrées dans leurs mains les lettres de l'armée. Au premier abord, Louise se demanda si tous les enfants de Waldbach avaient péri dans la bataille, mais elle discerna bientôt qu'il s'agissait d'un malheur général et non d'une douleur personnelle, et par une intuition dont elle ne pouvait pas se rendre compte, elle arrêta au passage la première des matrones qui s'avançaient vers le presbytère : « Notre Fritz? » demanda-t-elle, et la montagnarde repartit : « Il a été tué à la bataille, mon garçon était auprès de lui et l'a vu tomber! »

Louise leva les bras au ciel, comme si elle était frappée de la foudre, et saisissant par la main Bienvenue qui l'avait suivie comme de coutume, toutes deux coururent du côté de la forêt. Comme elles mettaient le pied sur la lisière, elles virent le pasteur qui venait à leur rencontre, pâle et serein, regardant tout droit devant lui, évidemment sans rien voir. Il tenait entre ses mains deux lettres ouvertes qu'il balançait de l'une à l'autre. En l'abordant, la petite fille se jeta à son cou, tandis que Louise le tirait par sa manche « pour le rappeler à la terre », pensait-elle. Ce fut à la fidèle amie de tous les siens que le père dépouillé tendit les papiers qu'il tenait : « Salomé a son fils, dit-il d'un ton calme, comme s'il annonçait une réunion toute naturelle, elle l'attendait, elle me l'avait dit, je les retrouverai ensemble ! »

Louise fondait en larmes. Frédéric-Jérémie était très cher à son cœur maternel, mais elle était surtout préoccupée du sang-froid du pasteur; il reprit toujours de la même voix :

« Il était près du drapeau, on a demandé un sous-officier de bonne volonté pour distribuer les cartouches dans un endroit très exposé. Il cria : « Présent ! » et le capitaine a dit : « Fourrier Oberlin, des volon-

« taires, en avant! » Il y avait trois garçons de Waldbach, un de Fouday et deux de Belmont et de Bellefosse à côté de lui, et qui n'ont pas voulu le quitter, continua le père dont les accents devinrent tout à coup confus... Grâce à Dieu, ils n'ont rien eu, c'est Marc Gaignières qui m'écrit, mais *mon* fils (la veille, il eût dit : Fritz, il semblait aujourd'hui que l'enfant mort fût son seul fils), mon fils a reçu une balle à travers le ventre!... Ses camarades l'ont porté au fourgon et de là on l'a conduit à Wissembourg chez mon pauvre Kreiss. Il m'écrit aussi et l'a soigné comme son fils, mais il est mort,... le lendemain,... dans son lit, en bénissant Dieu son Sauveur et en priant pour nous! »

La voix de M. Oberlin s'éteignait peu à peu, il ne pouvait plus articuler une parole lorsqu'il atteignit le presbytère, à la porte duquel étaient groupées toutes les femmes du village; les hommes étaient aux champs ou dans la forêt, on était allé en toute hâte avertir les plus rapprochés, et déjà quelques-uns accouraient à toutes jambes. Les mères qui avaient reçu des lettres de l'armée les tendirent au passage à M. Oberlin ou à Louise; il acceptait d'un geste courtois mais sans parler; lorsqu'il fut entré dans la

maison, Louise passa derrière lui comme un gardien fidèle et ferma la porte au nez de toutes les sympathies et de toutes les curiosités avec cet unique mot : « Demain ! »

Le lendemain toutes les lettres avaient été rendues à leurs propriétaires, et Louise, circulant de chaumière en chaumière, en même temps que les deux aînées parmi les filles du pasteur, racontèrent à voix basse aux bonnes gens rassemblés comment « notre Fritz » était tombé sur le champ de bataille, dans quelles circonstances, entouré de tel et tel des enfants du pays, et elles ajoutèrent toutes trois à leur récit les paroles spontanées du malheureux père : « J'aime mieux que ce soit le mien, mon Dieu, j'aime mieux que ce soit le mien !

— Cela, c'est trop beau, disait le vieux père Gaignières dont les larmes mouillaient le visage, je ne pourrais pas dire cela si c'était Marc.

— Ah ! soupira doucement la sœur du jeune soldat, conductrice du poêle à tricoter de Bellefosse, c'est que Marc n'est pas prêt à mourir, et que le cher Papa sait bien que notre Fritz aimait le Seigneur !

— C'est peut-être vrai, mais tout de même c'est beau. Et Catherine Gaignières ne dit pas non.

— Il ne semble pas que Fritz soit mort, seulement parti! » disaient entre elles les jeunes filles; mais le père s'appuyait uniquement sur la première pensée qui avait traversé son esprit : « Salomé a son fils! »

Un autre sentiment moins doux pénétrait aussi plus avant dans son cœur. Oberlin avait salué avec joie les prémices de la Révolution française; comme beaucoup d'âmes généreuses, il avait espéré du grand mouvement, qui ébranlait la société tout entière comme un tremblement de terre sous-marin, le redressement de toutes les injustices anciennes, l'abolition de tous les abus, le commencement d'une ère de liberté dans l'ordre et de bienfaisante équité. Les seigneurs qu'il aimait au Ban-de-la-Roche avaient d'eux-mêmes, sous l'empire des idées nouvelles, renoncé à des droits onéreux, à des charges écrasantes pour les pauvres montagnards qui dépendaient d'eux; ils avaient dégrevé les paroisses de plus de 50 000 livres de dîmes, tout en continuant à s'occuper avec sollicitude de leurs besoins et de leurs justes désirs. « Il en sera de même partout! » se disait le pasteur philanthrope, absorbé par la civilisation chrétienne de ses chères vallées, une fois que les barrières seront renversées entre les diverses classes

de la société. Avec le temps tous les fossés se combleront, et la terre tout entière servira le Seigneur ! »

Et maintenant ! La Révolution avait échappé aux mains généreuses et faibles qui croyaient la diriger, et, comme un monstre terrible toujours grandissant, elle avait déjà couvert la patrie de sang et de larmes, ébranlant avec les torts et les griefs du passé jusqu'au souvenir de ses grandeurs. Dans sa solitude du Ban-de-la-Roche le pasteur, effrayé, attristé, voyait s'évanouir l'un après l'autre ses beaux rêves et prévoyait déjà le jour où sa liberté d'action lui serait complètement enlevée, et où les meneurs du moment tenteraient un effort insensé pour chasser Dieu du sol français.

« Grâces te soient rendues de ce que tu m'as donné de croire à ta toute-puissance comme à ta miséricorde et à ton long support ! disait-il dans ses prières au Maître éternel qu'il servait depuis sa jeunesse. Tu m'as caché ici dans le secret, sous l'ombre de ta face, je te remercie d'avoir jeté mon Fritz aux frontières pour la défense de la patrie, maintenant je dis avec le prophète Ésaïe : « Le juste « meurt et personne n'y prend garde, et on ne

« voit pas qu'il a été enlevé devant le mal à venir! » Ma Salomé! mon Fritz! mes tout petits que j'ai tant pleurés, Dieu vous a recueillis dans son paradis avant que les jours mauvais vinssent auxquels nous disons : « Je n'y prends point de plaisir! »

Le pasteur avait débuté par célébrer les fêtes patriotiques sur le sommet de la Bœhrdele en 1791, au nom de la religion chrétienne, en priant et en chantant des cantiques. Ce temps était passé, et avec la proclamation officielle de la liberté républicaine, les persécutions générales avaient commencé pour le pasteur, comme les petites vengeances personnelles. Le culte religieux était interdit, mais Oberlin était à la fois trop habile et trop courageux pour renoncer à instruire les chers paroissiens dont depuis vingt-sept ans il était devenu l'ami et le père.

Louise Scheppler lui avait suggéré une idée en s'écriant : « Ah! cher Papa, que n'avez-vous un poêle de filature pour tous ces bavards, qui ne disent tant de sottises que parce qu'ils ont du temps à perdre ! »

« Je sais ce que je ferai », se dit Oberlin, et il alla de maison en maison d'un côté, tandis que Sébastien Scheidecker visitait les autres villages afin

de proposer la fondation d'une Société populaire. « Nous avons un lieu de réunion tout trouvé, dit le pasteur d'un air simple ; l'église appartient au district, nous nous y assemblerons pour nous entretenir de nos affaires et de l'amour que nous devons à la patrie, à l'humanité, en la personne de nos frères... »

Dans plusieurs maisons où la proposition du cher Papa avait été accueillie avec un cordial respect, les femmes dirent à leurs maris quand la porte fut fermée :

« Et s'il ne nous parle pas du Seigneur Jésus-Christ encore plus que de nos affaires et de l'humanité, jamais je ne serai plus surprise ! »

Il parlait de Dieu en effet, le bon Papa Oberlin, et l'assemblée présidée par ses plus fidèles disciples se pressait autour de la chaire qu'on appelait maintenant la tribune, mais la sainte liberté des enseignements du temps passé manquait à ces réunions où la prière en commun était difficile et le chant des cantiques pieux n'osait plus librement s'élever vers le ciel ; le pasteur consciencieux et fidèle souffrait des efforts constants auxquels il était obligé pour se maintenir au milieu de ses enfants du Ban-de-la-Roche.

La brave Louise était furieuse lorsque les administrateurs du district demandèrent à Oberlin sa profession de foi :

« Comme s'ils ne savaient pas ce que croit le cher Papa ! s'écriait-elle; depuis vingt-sept ans qu'il est ici, il a bien montré ce que c'était qu'un chrétien.

— C'est précisément du chrétien et de son Maître qu'ils ne veulent pas, ma bonne fille, disait le pasteur, mais tant qu'on ne voudra pas m'imposer de le renier, je resterai dans ma maison et auprès de mon peuple. »

Le pasteur continuait de prêcher, il continuait même de baptiser les enfants qui venaient de naître; c'en était trop pour les jacobins du Ban. M. Oberlin avait invité son collègue de Rothau, et tous deux venaient de verser l'eau sainte sur la tête du nouveau-né de Jonathan Banzet, neveu de la première *conductrice* du Ban-de-la-Roche; ils étaient assis devant le modeste repas de pommes de terre, de laitage et de fruits qu'on savait du goût d'Oberlin. Tous deux s'entretenaient tristement de leurs temples fermés et de la contagion qu'ils redoutaient pour la jeunesse.

« Je l'ai dit cent fois », s'écria Oberlin en jetant contre le mur le chapeau de paille qui lui couvrait la

tête; la robe, le rabat et la toque pastorale, désormais interdits et déposés sur l'autel de la patrie, avaient été coupés par les mains industrieuses de Louise pour faire des corsages aux femmes les plus pauvres de la paroisse. « Je l'ai dit cent fois, reprit le pasteur se levant pour ramasser son chapeau, j'aime mieux jeter nos jeunes gens aux frontières, dussent-ils trouver la mort comme mon Fritz, que de les voir gagnés par le mal dans les villes où ils sont entraînés et parqués! Des fils de chrétiens autour de l'autel de la Raison! »

Oberlin parlait assez haut, dans la pleine confiance de l'intimité fraternelle, et M. Bœckel, qui approuvait chacune de ses paroles, l'écoutait la bouche ouverte, un peu inquiet de sa hardiesse. « Frère Oberlin doit être bien vu des gens de Waldbach pour s'exprimer aussi franchement devant eux, pensait-il. Je crois que je n'oserais pas en dire autant à Rothau, et cependant ils sont braves, braves, mes chers enfants. Je le prierai de venir un peu visiter dans les maisons. Je ne suis pas maître dans mon club comme il l'est dans le sien! »

Oberlin avait ramassé son chapeau, et se trouvait en face de la porte qui s'ouvrait lentement. Le com-

missaire du district parut sur le seuil, son écharpe tricolore autour de la taille et visiblement embarrassé. Il était de Robheim, assez rapproché du Ban-de-la-Roche pour savoir de quel pieux respect était entouré Oberlin et comment il l'avait mérité de la part de ses paroissiens; d'ailleurs Jonathan Banzet, ses frères et ses amis s'étaient levés prompts comme l'éclair et formaient déjà une garde dévouée autour des deux pasteurs, paisiblement assis sur leur banc.

« Que demandes-tu, citoyen commissaire? dit Oberlin infiniment moins troublé que le fonctionnaire jacobin.

— Que tu me suives à l'instant, toi et ton confrère! » cria le sans-culotte par un effort de courage qui ne l'empêcha pas de reculer vers la porte, comme les braves montagnards faisaient mine de marcher sur lui, les yeux flamboyants et les poings fermés. Un geste du pasteur retint leur élan :

« Il me faut vingt-quatre heures pour mettre ordre aux affaires de ma famille, reprit Oberlin avec calme, après quoi nous te suivrons. La Parole a dit : « Soyez soumis aux puissances supérieures. »

Les femmes du village commençaient à s'entasser auprès de la porte, aussi résolues et plus ardentes

que leurs maris. « Il y a des précipices d'ici au Ban », murmuraient quelques-unes d'entre elles. Le commissaire pensait en lui-même : « On me va faire un mauvais parti », et il répondit de l'air le plus digne, comme un homme qui accorde une grande concession : « Je reviendrai donc vous chercher demain ! » Et il battit promptement en retraite jusqu'à l'auberge où l'attendait son cheval sous la garde d'un gendarme qui n'était guère plus rassuré que lui.

Lorsqu'il reparut le lendemain, M. Bœckel était retourné à Rothau pour dire adieu à sa femme et à ses enfants fort effrayés. « L'ange de l'Éternel campe autour de frère Oberlin, disait-il pour les rassurer, il ne m'arrivera aucun mal en sa compagnie », mais Mme Bœckel n'était pas tranquille : « Qui sait si frère Oberlin ne regarderait pas le martyre comme un bien ! » pensait-elle.

Le presbytère était bien agité à Waldbach, quel que fût le calme courageux du père et du maître; Louise était obligée parfois de courir s'enfermer dans sa chambrette ou même de tomber à genoux sur le pavé de sa cuisine pour étayer sa confiance en Dieu par le suprême secours de la prière. Comme la plupart des gens du Ban-de-la-Roche, elle avait d'abord

salué avec joie le régime nouveau qui se parait alors des beaux noms chrétiens partout affichés : liberté, égalité, fraternité, mais la réaction avait été proportionnée à la vivacité des espérances chaque fois plus évidemment trompées, et la brave fille croyait déjà voir son cher Papa marcher au même supplice qu'avait subi quelques mois auparavant le seigneur bien-aimé de la région, Frédéric de Dietrich. Les hommes et les femmes assiégeaient la maison, désireux d'embrasser encore une fois leur bon pasteur avant son départ. Les filles d'Oberlin, cachées derrière le rideau du petit salon, annonçaient à leur maternelle amie l'arrivée des nouveaux venus. Tout à coup la petite Bienvenue, dont l'esprit était particulièrement vif et prompt, s'écria : « Sais-tu, Louise, le maire et les conseillers ne sont pas là ; ils ne sont pas venus dire adieu au cher Papa ! »

Louise relevait la tête d'un air étonné : « Ah ! dit-elle, après un moment de réflexion, le père Lorve est un homme auquel on se peut fier et qui a souvent de bonnes idées pour le bien. Je l'ai entendu dire au cher Papa lui-même, et Jean-Georges Christmann était chez Jonathan Banzet au dîner de baptême, peut-être ont-ils eu peur du commissaire. »

Les membres du Comité de surveillance, comme on appelait alors le Conseil municipal de Waldbach, n'avaient pas peur du commissaire, mais Jean-Nicolas Lorve, le président, tout pénétré de l'importance de ses hautes fonctions, avait tout à coup conçu une de ces idées ingénieuses dont il avait la réputation : « Donnez un certificat de civisme au cher Papa, dit-il à ses collègues du Conseil, et quand il l'aura en poche, tout prêt à montrer au district, nous irons avec lui un bout de chemin, pour empêcher commissaires et gendarmes de le contrarier sur la route. Il ferait beau voir qu'à notre barbe le district nous enlevât le père du Ban-de-la-Roche! Jolie liberté que celle-là ! »

Décidément le président commençait à se fâcher tout en écrivant de son mieux le certificat de civisme que tous devaient signer : « Si tu sais si bien écrire, c'est au cher Papa que tu le dois », disaient les conseillers en contemplant les beaux caractères formés avec soin par Jean-Nicolas Lorve, les vieillards avaient été moins bien instruits naguère, mais ils ne faisaient pas partie du fameux Comité de surveillance. Le rendez-vous fut pris pour le lendemain matin. « Nous serons à la porte du presbytère avant que le commis-

saire arrive, dirent-ils entre eux, et nous n'avons pas besoin de le dire par Waldbach, sans quoi tout le pays y sera comme nous et on ne pourra pas faire taire les femmes ! »

La chose bien convenue, tous les membres rentrèrent chez eux ou retournèrent à leur ouvrage, chacun gardant le secret du rendez-vous tant qu'il ne se retrouva pas en tête-à-tête avec sa femme, mais le soir venu et les enfants couchés, les plus sévères des chefs de famille révélèrent à leurs compagnes que le cher Papa n'avait rien à craindre, étant bien pourvu d'un bon certificat de civisme, et devant être accompagné par les autorités jusqu'au district. « Et puis après, dirent quelques-unes des femmes, irez-vous jusqu'à Schlestadt ou à Strasbourg ? » Les conseillers restèrent un peu interdits, et les femmes fort inquiètes.

Aussi lorsque le commissaire arriva le lendemain matin à Waldbach, trouva-t-il en émoi tout le village, si paisible la veille. Les matrones formaient un bataillon de défense en avant du presbytère, et toute l'influence de Louise, d'ordinaire puissante parmi elles, ne pouvait suffire à les disperser. La bonne conductrice avait trop d'esprit et de sens pour ne pas

comprendre qu'une résistance violente ne pourrait être utile à la cause de son maître, pour lors enfermé dans son cabinet avec les membres du Comité de surveillance, qui avaient arboré des cocardes tricolores. Le maire s'était revêtu de son écharpe et tenait à la main le fameux certificat de civisme :

« Nous en aurions écrit davantage, si nous avions osé, Monsieur le pasteur, dit-il solennellement au lieu de qualifier Oberlin de « cher Papa » comme il en avait l'habitude, mais nous nous expliquerons plus au long devant le district. »

Le pasteur avait les larmes aux yeux :

« C'est bien assez, mes chers enfants, je dirais même que c'est trop, si je ne vous aimais comme vous m'aimez; j'en rends grâces à Dieu, car l'affection ne compte pas les sacrifices, mais il ne faut pas vous compromettre pour moi; je ne m'en consolerais pas, et je laisse ici mes enfants sous votre protection, à la garde de Dieu et de ma bonne Louise.

— Ils n'auront aucun mal, cher Papa, s'écrièrent en chœur tous les membres du Comité de surveillance, même Martin André, qui n'avait pas toujours satisfait le pasteur au point de vue du travail pour les pauvres veuves et les orphelins qu'Oberlin recom-

mandait toujours le dimanche à l'issue du service divin. Depuis la proclamation de la République et la transformation de l'église en un club populaire, le conseiller trouvait plus agréable de se reposer à l'auberge, au lieu de faucher dans les prés ou de piocher dans les petits champs pierreux des pauvres, et le pasteur le lui avait souvent reproché; aussi à la protestation générale ajouta-t-il un aparté pénitent : « J'irai dimanche dans l'orge de Marie Müller et je la mettrai à bas dans l'après-midi, cher Papa », dit-il tout bas.

Dans la rue on criait : « Voici le commissaire! » et Louise parut à la porte du cabinet, un peu moins sereine que de coutume : « Si vous ne parlez pas aux femmes, cher Papa, elles feront un mauvais parti à ce commissaire ! »

Oberlin parut sur le seuil de la maison; derrière lui tous les membres du Comité de surveillance comme des gardes du corps, et, repoussant doucement de la main le bataillon excité des femmes, il s'avança tout droit vers le commissaire que l'avant-garde empêchait de passer : « Me voilà, citoyen commissaire, dit-il, son chapeau sur la tête et un petit sac de voyage sous le bras; je suis prêt à vous suivre.

— On ne me semble pas prêt ici à vous laisser aller! » soupira le commissaire qui avait déjà eu maille à partir avec quelques sentinelles avancées qui n'avaient pas encore appris les règles de la politesse, encore moins celles de la charité. « On dit ce qu'on veut en République, avaient-elles affirmé au délégué du district, et nous vous disons que vous n'aimez pas notre cher Papa! »

Et maintenant le pasteur se livrait lui-même. Plus d'une se jetait à ses pieds, baisant ses mains et le bord de ses habits, pleurant et se lamentant si bruyamment qu'Oberlin fut obligé d'élever sa voix claire et sonore : « Ne pouvez-vous me remettre à la garde de notre Père céleste? s'écria-t-il, et ne savez-vous pas qu'Il nous aime? »

Le commissaire ouvrait de grands yeux, mais les femmes avaient tout à coup reconnu l'autorité tendre et pieuse à laquelle elles avaient coutume d'obéir. Leurs larmes coulèrent plus doucement, et elles s'écaraient à droite et à gauche pour ouvrir un chemin au pasteur et à ses gardes elles-mêmes. Le commissaire se plaça à côté d'Oberlin comme sous sa protection et tous ensemble prirent la direction du pont e la Chadrité sur la Bruche. C'était à la sortie du

pont que devait se trouver le pasteur Bœckel, que sa femme et ses enfants avaient accompagné à travers la montagne. Les deux fils et les quatre filles d'Oberlin étaient restés au presbytère de Waldbach sur l'ordre de leur père.

Passant par le Val-de-Villé, les deux pasteurs furent menés à Schlestadt; les fonctionnaires municipaux de Waldbach se préparaient à les accompagner jusqu'à destination, mais Oberlin ne le permit pas : « Retournez au logis, dit-il, et veillez sur tous mes enfants, ceux du presbytère et les autres! N'oubliez pas que j'ai en poche mon certificat de civisme et ma patente de fabricant d'outils. Ils ne savent pas quel bon ouvrier je suis! Je leur tournerai des manches de bêche, s'ils l'exigent. »

Le Comité de surveillance quitta en souriant son pasteur toujours le premier à ranimer et à égayer les courages.

En arrivant à Schlestadt les deux pasteurs se rencontrèrent sur la place de la ville avec plusieurs cortèges débouchant par diverses directions. Oberlin, toujours préoccupé des autres plus que de lui-même, poussa du coude M. Bœckel absorbé dans ses tristes réflexions : « Nous ne sommes pas les seuls, frère,

voyez-vous? » disait-il en regardant autour de lui la suite des prisonniers qui se déroulaient comme les anneaux d'une longue chaîne. Les captures de ce jour-là s'étaient opérées parmi les ecclésiastiques : les prêtres refusant le serment civique et les pasteurs qui l'avaient prêté avaient été confondus dans une commune vengeance contre la foi religieuse. A chaque pas qu'ils faisaient sur la place, ils reconnaissaient quelque ami pastoral. Oberlin, tolérant et conciliant, avait beaucoup de relations avec les prêtres catholiques de sa région et il serra la main à plusieurs d'entre eux avant que leurs honteux conducteurs les eussent entraînés en prison. Tous les cachots de Schlestadt étaient pleins ce soir-là d'admiration et de reconnaissance pour Oberlin.

Les deux pasteurs du Ban-de-la-Roche s'étonnaient déjà de n'avoir pas été réunis à leurs collègues lorsqu'ils furent poussés par le commissaire et par les gendarmes du côté d'une auberge, au *Lion d'Or*, dressé fièrement sur son enseigne. Laissés dans le coin de la salle à manger sous la garde d'une partie de leur escorte, ils virent successivement arriver pour souper les administrateurs du district, coiffés

de bonnets rouges, évidemment les habitués fidèles de la table d'hôte. Il était tard, les deux pasteurs marchaient depuis le matin; Oberlin attira son compagnon vers un bout de la table qui ne paraissait pas occupé et tous deux se préparèrent à manger, lorsque de nouveaux arrivants les repoussèrent peu à peu contre le mur. Un convive cherchait encore une place, pressant Oberlin de son coude et de ses pieds; celui-ci effaçait, de son mieux, sa taille longue et mince :

« Je ne saurais aller plus loin, citoyen, dit-il du ton de bienveillance qui lui était habituel, à moins que la muraille ne s'ouvrît derrière moi. »

L'homme était brutal, il avait faim, et il faisait profession d'être un mangeur de prêtres : « Pourquoi nous encombre-t-on ici de ces calotins-là? s'écria-t-il. Que ne les a-t-on jetés en prison avec les autres animaux de leur espèce qui attendent que la guillotine fasse leur compte. »

Il criait de toutes ses forces, accompagnant ses réclamations de tant de jurons et de blasphèmes que tous les convives levaient la tête et regardaient les deux pasteurs. Les administrateurs du district se mêlèrent bientôt à la querelle, par des appels violents

tantôt à Oberlin, tantôt à Bœckel, dont ils prenaient plaisir à insulter la foi religieuse.

« Que dis-tu de ton Christ, maintenant? criaient-ils de concert. Son règne est-il assez fini, passé, oublié? Marchez donc sur son nom et faites la noce à la face du soleil comme les autres, au lieu de vous cacher dans vos trous pour vos bombances! »

Oberlin était vif par caractère et toujours disposé à combattre, il ripostait aux insultes blasphématoires des jacobins avec une énergie qui ne laissait pas que de troubler fort M. Bœckel, aussi audacieux mais moins batailleur que lui. Il répétait tout bas les affirmations chrétiennes que Fritz Oberlin lançait à la tête de ses interlocuteurs comme un clairon sonne la charge à l'avant-garde, mais tout en protestant fidèlement dans son coin, il ne pouvait s'empêcher de penser en lui-même : « Frère Oberlin nous va faire mener en prison, sinon à la guillotine! »

Cependant la gaieté cynique qui avait présidé au début du repas semblait disparaître peu à peu. Au milieu des disputes blasphématoires, deux ou trois des administrateurs en bonnet rouge étaient sortis sans bruit de la salle, d'autres écoutaient des messagers venus du dehors et lorsque les plus furieux des

énergumènes semblaient prêts à se porter à des voies de fait sur leurs révérends antagonistes, Oberlin, toujours de sang-froid au plus fort de la querelle, crut s'apercevoir que leurs voisins les poussaient du coude pour les faire taire.

La nuit vint que les deux pasteurs passèrent sur leurs bancs dans un coin de la salle de l'auberge; ils avaient prié Dieu ensemble tout en entendant par les rues une agitation qui leur paraissait singulière même en temps de République.

« Peut-être est-ce le contraste avec le grand silence de la montagne qui nous fait croire à un tumulte extraordinaire, disait M. Bœckel, mais Oberlin écoutait toujours. — Il y a plus que cela », disait-il.

Le jour était levé depuis plusieurs heures et le bruit augmentait dans la rue, mais personne n'était entré dans la salle à manger, sauf une servante qui avait emporté sur un plateau les verres et les assiettes de la veille, rassemblés soigneusement en pile par les mains du pasteur Oberlin lui-même. Dès qu'il avait fait jour, après avoir lu un chapitre dans le petit Évangile qui ne le quittait jamais, l'instinct de l'ordre, profondément confirmé dans sa nature, n'avait pas permis au « cher Papa » de laisser subsister autour

de lui la confusion qui régnait partout dans l'auberge. Les fragments de pain émiettés étaient recueillis dans un plat vide, les assiettes empilées, les tables essuyées; lorsque la servante entra dans la salle, elle cherchait autour d'elle celui qui lui avait rendu ce bon service. « Ce n'est pas Jean, pour sûr, disait-elle à demi-voix, il est trop occupé à l'écurie! Mais le prisonnier se leva en souriant : — C'est Jean-Frédéric, dit-il, se désignant lui-même. Donne aux poules ce pain rompu! Le Seigneur ne veut pas que rien se perde. »

La jeune fille enlevait le plat : « Il y a trop de mendiants à la porte pour donner les restes aux poules, dit-elle. Depuis qu'on crie si fort par la ville on ne travaille plus, aussi meurt-on de faim dans bien des maisons! Il n'y a jamais eu tant de pauvres!

— Et moins de charité pour l'amour de Dieu! » repartit Oberlin qui semblait déjà, comme dans tous les lieux où il se trouvait, prendre naturellement autorité sur ceux qui l'approchaient.

La servante fit un signe d'assentiment, puis elle s'écria :

« Il faut espérer que cela ne va plus durer ainsi,

maintenant que ce Robespierre a passé là où il en a envoyé tant d'autres! »

Elle sortait les mains pleines en parlant ainsi, et les deux prisonniers, restés seuls, se regardaient.

« Dieu aurait-il enfin délivré la patrie? soupira M. Bœckel, les yeux et les mains levés vers le ciel.

— Je ne vois pas de raison d'en douter, reprit Oberlin. Ceci m'explique l'agitation de la soirée et de la nuit. Ce serait un grand... »

Au même moment la porte s'ouvrit et le commissaire du Ban reparut; il avait été retenu à Schlestadt par les affaires du district et il s'était empressé de courir lui-même à l'auberge où il avait déposé les deux pasteurs :

« Vous êtes libres, citoyens! annonça-t-il très haut, puis s'apercevant que les prisonniers étaient seuls dans la salle : Il y a eu une révolution à Paris, dit-il en se rapprochant d'Oberlin, Robespierre a eu la tête d'abord cassée et puis coupée. Il n'y a plus d'exécutions! Vous pouvez reprendre le chemin de la montagne! »

Les pasteurs ne se le firent pas dire deux fois, et, allongeant le pas à la manière des hommes habitués

à parcourir par monts et par vaux, ils atteignirent avant la fin du jour leurs presbytères respectifs. Mme Bœckel et ses enfants étaient fous de joie après leur journée et leur nuit d'angoisses.

En mettant le pied sur le seuil de sa maison aux environs de l'heure du souper, Oberlin entendit une voix suppliante qui s'élevait seule dans la petite salle, il ouvrit doucement la porte; ses enfants avec Louise, Sébastien Scheidecker et plusieurs femmes, parmi les meilleures de la paroisse, invoquaient la grâce de Dieu pour le pasteur absent. Au grand étonnement du père, c'était son fils Henri, à peine âgé de seize ans, qui semblait diriger les dévotions de la petite assemblée : « J'ai toujours pensé que celui-là était aussi destiné au saint ministère », se dit Oberlin en reconnaissant sa voix et il s'agenouilla à la porte, reprenant simplement la prière, là où l'avait interrompue le jeune homme. Personne ne bougea, la même joie remplissait tous les cœurs, pressés de rendre grâces au Tout-Puissant, mais en se relevant la petite Bienvenue s'accrochait au bras de son père :

« Nous avons prié sans cesse, papa! dit-elle; toute la journée et toute la nuit, j'ai dormi, mais

toutes les fois que je me réveillais j'entendais une voix qui montait jusque dans ma chambre!

— Plus haut et plus loin que ta chambre, fillette », dit son père en l'embrassant, tandis que tous ses autres enfants l'accablaient de caresses et de questions.

« Le Seigneur a daigné me conserver la vie pour la consacrer plus complètement à son service », pensait le pasteur lorsqu'il monta quelques jours plus tard dans la tribune du club de Fouday. Autour de lui se pressaient tous ceux qui dans la paroisse avaient pu ce jour-là sortir de leurs maisons, en même temps que quelques personnes venues des grandes villes ou des châteaux voisins pour se réfugier dans cette solitude, loin des violences et du péril qui désolaient la France tout entière. L'une d'elles, Mlle Octavie de Berckheim, raconta en rentrant, dans une lettre à l'une de ses amies, ce qu'elle venait de voir et d'entendre. Elle avait lié amitié avec Mlle Frédérique Oberlin, et comme celle-ci entrait dans sa chambre au moment où elle achevait d'écrire :

« Voulez-vous que je vous lise ce que je dis de la scène du matin? demanda-t-elle en souriant. J'aimerais que vous vissiez ce que je dis de votre *cher papa*! »

Il n'y avait qu'une chaise dans la petite chambre

qu'occupait Mlle de Berckheim. Frédérique Oberlin s'assit sur une malle et caressa la main de son amie pendant que celle-ci lisait :

« On était déjà assemblé à l'église où règne une belle simplicité et une distribution fort bien entendue. Les bancs qui s'y trouvent sont remplis par des femmes et des préposés ou clubistes. En haut, tout autour de la salle est une grande tribune où est l'orgue et les jeunes gens. La chaire se trouve à droite. Le service ou le club était commencé lorsque nous arrivâmes, on avait déjà chanté les cantiques ou les hymnes, ce que je regrettai bien. Nous nous partageâmes sur les bancs, c'était au moment de l'examen où les jeunes filles sur une ligne et les garçons sur l'autre étaient interrogés par un des préposés, en présence de la communauté, sur les droits de l'homme qu'ils savaient par cœur. L'examinateur passait des uns aux autres et cette alternative avait quelque chose de tout à fait intéressant; les jeunes filles répondaient avec l'expression de la douceur et de la modestie; les jeunes gens avaient dans la voix quelque chose de rauque et de martial qui faisait pressentir qu'ils sauraient maintenir leurs droits et être les défenseurs de la liberté, cela me rappelait les refrains des jeunes gens et des vieil-

lards de la Grèce. Alors le président, se levant, lut le procès-verbal de la dernière séance, où il était question du discours que l'un des membres avait tenu, je ne sais sur quelle matière, mais c'était tout bonnement le sermon d'Oberlin, et on l'interpella afin qu'il achevât celui qu'il n'avait pas fini la décade précédente. Oberlin, qui était dans un coin du banc des clubistes, quitta son grand manteau, monta à la prétendue tribune et amena fort naturellement une prière, telle cependant qu'elle se faisait ci-devant à l'ouverture du culte. Alors s'ensuivit un sermon très chrétien, adapté à tous les assistants. Je l'admirai en cela et comme il fallait que ce fût pour ces gens, et puis il fallait du courage pour parler de la sorte; j'eus donc le plus grand plaisir à entendre le bon Oberlin, je retrouvai dans le même homme le même saint enthousiasme, cette franche et originale expression qui s'ouvre un chemin dans tous les cœurs. Après le sermon il y eut encore la prière. Tout le monde s'agenouilla et les femmes avaient pour la plupart leur tête dans leurs mains. »

Frédérique Oberlin avait écouté jusqu'au bout la lecture de son amie, puis se levant avec une visible impatience :

« Octavie, s'écria-t-elle, on dirait que vous n'avez jamais lu les paroles de saint Paul : « Malheur à moi si je ne prêche l'Évangile! » Mon père ne peut faire autrement, et comment des chrétiens ne prieraient-ils pas? Il n'y a rien là à admirer!

— Vous êtes bien la fille de votre père, repartit Mlle de Berckheim en embrassant la jeune fille, et vous me permettrez bien de dire que le Ban-de-la-Roche est un heureux coin du monde!

— Oh! cela, tant que vous voudrez! »

On appelait Frédérique à la porte de la maison où logeaient Mme de Berckheim et ses filles. Louise était au poêle à tricoter entourée de tous les bambins du village, et M. Oberlin avait besoin qu'on servît un petit repas. Sa fille ne demanda pas à qui il était destiné, depuis bien des semaines déjà le presbytère ne s'était jamais trouvé sans un ou deux hôtes qui ne sortaient point de la chambre où les avait amenés le maître du lieu, et qu'on servait en silence sans jamais parler d'eux. Les émigrés comme les constitutionnels, les gentilshommes comme les révolutionnaires cherchaient également un abri sous le toit hospitalier, à l'ombre de la charité courageuse du pasteur.

Les pommes de terre étaient bouillies, le pot de lait versé, et le cher Papa à la porte de sa chambre avait lui-même reçu le petit plateau qu'apportait sa fille lorsque la petite Bienvenue cria d'en-bas, comme si elle annonçait une visite :

« Voilà les gendarmes qui descendent par la montagne. »

M. Oberlin se retourna vers Frédérique :

« Mets les pommes de terre sur le fourneau et le pot de lait près du feu, dit-il, je te les demanderai quand il sera temps. »

La jeune fille comprit sans autre explication; elle emporta son plateau, tandis que le pasteur descendait tranquillement au-devant du gendarme.

« J'ai ordre de faire une visite domiciliaire dans ta maison », déclara le militaire assez embarrassé, car il était de ceux qui avaient conduit les deux pasteurs à Schlestadt. M. Oberlin ouvrit largement la porte :

« Fais! » dit-il, et le gendarme entra.

De chambre en chambre, dans le cabinet, le salon, la cuisine où Frédérique arrangeait les pommes de terre dans l'étuve, Oberlin accompagna partout le gendarme. Arrivé à la porte, en face de l'escalier du premier, le pasteur l'ouvrit lui-même à demi :

« Veux-tu entrer, citoyen gendarme? dit-il avec un bon sourire, c'est ma chambre à coucher, il n'y a ici que moi de suspect!

— Ah! citoyen pasteur! et le gendarme reculait jusqu'au mur, je suis fâché, excuse-moi, c'est l'ordre!

— Je sais, mon ami! » et M. Oberlin reconduisait jusqu'à la porte d'entrée le fonctionnaire républicain :

« Un verre de lait, Frédérique! » dit-il, et le gendarme s'éloigna en s'excusant. Mlle Oberlin préparait déjà son plateau.

« A la bonne heure! dit le père en rentrant dans la cuisine, il meurt de faim là-haut dans mon alcôve! » Et il emporta le frugal repas du proscrit dont sa famille ne sut jamais le nom. Le pasteur dit seulement à son fils aîné :

« Sa tête est à prix, emmène-le par la montagne », et la nuit suivante le malheureux était en sûreté.

L'orage commençait cependant à se calmer et la paix à rentrer dans les esprits agités. Oberlin n'avait jamais permis à la tourmente d'ébranler sa confiance en Dieu, ni la ferme égalité de son âme, et il avait continué au sein du désordre d'appliquer les principes d'ordre et de délicate probité qui avaient gouverné

sa vie tout entière. Les assignats avaient subi une dépréciation énorme qui ruinait les pauvres familles du Ban-de-la-Roche, aussi bien que leurs voisins plus riches. « Le peuple français fera banqueroute, et les gens de nos vallées les premiers si on n'y met ordre », disait-il un jour à Louise Scheppler qui ne comprenait pas bien comment le pauvre pasteur du Ban-de-la-Roche pouvait s'intéresser en cette matière.

« Mais cela coûtera des millions, cher papa! s'écria-t-elle.

— Des millions! sans doute, pour la France entière, mais grâce à Dieu, je ne réponds devant lui que du Ban-de-la-Roche. Vous verrez à la prochaine assemblée! »

La décade était revenue. Louise la maudissait toujours, assurant que le Seigneur Dieu savait mieux que les hommes la mesure des forces de ses créatures et qu'elle était toujours à bout le soir du neuvième jour. « Aussi nous reposons-nous chez nous le dimanche! » remarquait le pasteur. Louise ne trouvait pas que ce fût la même chose et son maître trouvait qu'elle avait raison.

Après avoir parlé de Dieu, fait la prière et chanté

le cantique, le cher « Papa » ne descendait pas de la tribune.

« Mes chers amis, dit-il, nous ne pouvons pas laisser notre Ban-de-la-Roche se déshonorer par la dépréciation des assignats; à ma requête vous les avez jusqu'ici reçus à leur pleine valeur dans toute la vallée, mais comme il est aussi à désirer de débarrasser le pays de ce papier-monnaie, voici ce que je vous propose : chaque personne qui paiera en assignat de cinq livres ne le comptera que pour quatre livres dix-huit sols et l'inscrira au dos. L'argent et même le papier ne reste pas longtemps dans les mêmes mains : quand un assignat aura changé cinquante fois de possesseurs, il n'aura plus aucune valeur et on pourra le brûler. A Paris, les citoyens riches offrent des liasses d'assignats sur l'autel de la Patrie, nous sommes trop loin et trop pauvres pour en faire autant, mais en partageant ainsi le sacrifice nous servirons comme les autres à maintenir le crédit en France et dans nos chères vallées en premier lieu. Dites-moi si vous approuvez mon idée? »

Toutes les têtes étaient levées, tous les yeux fixés sur le pasteur. Il avait une trop grande habitude de juger sur les visages l'impression produite par ses

paroles pour ne pas s'apercevoir que la plupart des femmes ne comprenaient rien à son raisonnement et se demandaient seulement pourquoi cinq livres ne valaient plus que quatre livres dix-huit sols, tandis que beaucoup d'hommes avaient saisi la pensée ingénieuse de leur pasteur, et qu'un grand nombre l'approuvaient. Le regard de Sébastien Scheidecker étincelait de joie. « A nous deux, nous le ferons comprendre à tous », se disait Oberlin en rentrant au presbytère, pour endoctriner en premier lieu Louise et les enfants.

Quelques mois plus tard, Oberlin inscrivait de sa belle écriture, nette et hardie, sur un des assignats qu'on venait de lui rapporter :

« Ainsi Dieu soit loué; ma nation est encore déchargée d'une manière honnête d'une dette de 125 francs ! »

La fille d'Oberlin l'avait bien dit, en lui appliquant l'exclamation de saint Paul :

« Malheur à moi si je ne prêche l'Évangile ! »

Tous les moyens qu'il avait inventés pour continuer son œuvre au Ban-de-la-Roche pendant l'interdiction du culte public ne satisfaisaient ni sa conscience ni son cœur; il y avait déjà plus d'un mois

qu'il ne pouvait continuer ouvertement même les instructions qu'il avait coutume de donner à la jeunesse et il remuait ciel et terre pour être autorisé à les reprendre.

« Il serait dommage en effet que les jeunes gens perdissent un instituteur tel que toi », disait lui-même le jacobin agent national du district, et le pasteur venait de recevoir la permission tant désirée lorsque le premier apaisement de la violence révolutionnaire lui permit enfin de rouvrir son église aux fidèles accourus de tous les villages pour le revoir dans cette chaire qu'il n'avait jamais cessé d'occuper sous des noms et à des titres divers, mais dont il reprit hautement possession le 22 mars 1795, au nom de Dieu et de son Christ.

Il savait bien qu'une partie de son troupeau, restée fidèle à son affection pour lui comme à la foi chrétienne, était cependant imbue des idées du temps, et il ne voulait pas, dès le début du culte divin renouvelé, froisser leurs sentiments, qu'il partageait d'ailleurs dans une certaine mesure.

« Voyez-vous, leur dit-il, tout ce qui arrive de nos jours me fait penser au samedi où l'on nettoie afin que tout soit propre le dimanche. Les meubles sont

jetés dehors, tout est mis sens dessus dessous, on époussète, on brosse, on bat, le désordre est épouvantable; on se trouve dans un nuage de poussière qui empêche de respirer dans ce taudis. Il y a bien quelques meubles cassés, quelques pieds disloqués, mais on raccommodera tout cela sur nouveaux frais et on le consolidera. En attendant, le salon est récuré, les meubles y sont replacés les uns après les autres. L'ordre et la propreté naissent du désordre et sont le fruit du terrible bouleversement. Le dimanche arrive : tout est beau et reluisant; le maître, qui s'était absenté, revient, et je crois, moi, qu'il pense, s'il ne l'a pas dit, qu'il fait meilleur chez lui que le vendredi.

« Avez-vous nettoyé votre maison, mes chers amis, et êtes-vous prêts à recommencer de servir Dieu avec un zèle tout nouveau? On se dit chrétien et l'on oublie sans cesse que l'éternité est proche et que le Juge est à la porte.

« L'Éternité! Comprenez-vous bien ce que c'est que l'éternité? Mes amis, si l'on apportait tous les cent ans dans cette église un *seul* grain de sable, il faudrait bien des centaines d'années pour couvrir le plancher d'une *seule* couche. Ce moment arriverait cependant, mais alors même qu'il serait venu, les

bienheureux ne laisseraient pas de moissonner et de faner, car ils sont immortels; et s'ils continuaient à porter un grain de sable aux mêmes intervalles, après beaucoup de milliers de siècles l'église serait enfin remplie, mais les bienheureux continueraient d'être immortels, et l'éternité serait encore aussi immense que lorsqu'on apporta le premier grain. »

Le sermon était achevé, le prédicateur s'était rassis, mais il avait la tête dans ses mains, comme s'il méditait encore sur cette vision infinie qu'il venait d'évoquer devant son troupeau. La même émotion de sainte épouvante retenait tous les yeux baissés, toutes les respirations suspendues parmi les auditeurs, et ce fut par un effort commun des fidèles et du pasteur que les lèvres s'ouvrirent pour chanter le dernier cantique.

Comme Oberlin descendait de la chaire, bientôt rejoint par ses enfants et par Louise Scheppler, il se tourna vers eux avec un sourire triomphant :

« Maintenant que le culte divin est rétabli au Ban-de-la-Roche, dit-il, je puis chanter mon *Nunc dimittis*! »

Non, fidèle serviteur de Dieu, il est encore trop tôt et tu dois être de ces laboureurs favorisés qui

voient ici-bas le fruit de leur travail! Plus de trente ans encore, Oberlin devait suivre autour de lui le développement des germes qu'il avait semés, voir grandir à la fois les arbres et la prospérité du Ban-de-la-Roche, l'industrie habile et persévérante s'établir là où régnait naguère l'indigence ignorante, la civilisation succéder à la rudesse des mœurs et de l'intelligence, et des amis se grouper autour de lui pour perpétuer son œuvre. Derrière lui un Ban-de-la-Roche régénéré, policé, rendant témoignage de la puissance de l'Évangile prêché et enseigné par un véritable apôtre, et restant comme une oasis de charité et de culture communicative au sein de montagnes naguère inaccessibles et de leurs sauvages populations!

Toutes les distinctions humaines s'étaient accumulées sur cette tête blanchie qui en portait modestement le poids.

« Je n'ai rien fait, je ne suis qu'un serviteur inutile! » répétait-il souvent à sa fidèle Louise, mais il ne cessa qu'avec le dernier jour de sa vie de travailler et de prier pour la paroisse et pour les habitants de ce Ban-de-la-Roche qui avait absorbé son existence tout entière. Dominant jusqu'au dernier

moment la matière par l'esprit, comme il avait dompté les rochers, les torrents et la rudesse de la nature humaine, il était mourant à quatre-vingt-six ans lorsqu'on lui offrit un verre d'eau qu'il avait demandé. Sa gorge, déjà paralysée, se refusait à avaler :

« Marche ! » dit-il d'un ton d'autorité à son corps glacé par la mort : ce fut sa dernière parole. L'éternité s'ouvrait devant lui, rendant à sa tendresse fidèle la femme chérie et les quatre enfants qui l'avaient devancé; il expira au milieu des sanglots d'une population éplorée qui vénère son nom de génération en génération.

« Il se repose de ses travaux et ses œuvres le suivent. »

DANS LES ABIMES

ÉLIZABETH FRY

(1780-1845)

CHAPITRE I

JEUNE MÈRE

Dans une grande maison située au cœur même de la Cité de Londres, une jeune femme, grande et du plus beau et noble visage, caressait doucement une petite fille assise sur ses genoux; elle étendait parfois la main pour ramener une légère couverture sur le berceau placé à côté d'elle où reposait une seconde enfant qui venait à peine d'ouvrir les yeux à la lumière de la terre. Sur le charmant visage des deux petites créatures, planait encore ce voile de la céleste innocence que les mères s'empressent de contempler avant que la contagion du mal et du péché ait commené d'en détruire l'incomparable charme. Nulle mère plus qu'Élizabeth Fry ne devait redouter ces traces cruelles de la souillure originelle, nulle ne

devait jouir plus profondément des premiers moments de la naissance de ses enfants. Mère pour la seconde fois, depuis quelques semaines à peine, Mrs Fry n'était pas encore rentrée dans ce mouvement de la vie commune qu'une famille nombreuse occasionne naturellement, lors même que les habitudes de l'existence sont graves et en dehors du tourbillon mondain. La jeune femme, qui pressait si tendrement ses enfants sur son sein, avait dès l'âge de dix-huit ans choisi d'appartenir à la secte des Quakers ou Amis fondée par George Fox au milieu du XVIIe siècle. Par sa naissance, elle était descendue d'une famille rattachée dès l'origine à cette dénomination religieuse. Mais ses parents, les Gurney du Norfolk, n'étaient pas au nombre des Quakers d'habitudes et de natures rigides, et la jeune Élizabeth, malgré la ferveur personnelle de ses sentiments religieux, avait éprouvé quelque étonnement après son mariage avec Joseph Fry en se trouvant transportée au sein d'une famille de mœurs et de coutumes plus austères que celles auxquelles elle avait été habituée, en sorte qu'après avoir passé longtemps parmi les siens pour rigide et puritaine, elle se sentait involontairement regardée comme une mondaine par les alentours de son mari.

A côté de sa sœur, Rachel Gurney, la plus chère des sept filles dont Dieu avait rempli le carquois de John Gurney en compagnie de ses cinq fils, regardait Élizabeth avec une tendresse profonde. Elle était venue dans la Cité pour soigner la jeune mère éloignée de la famille nombreuse qui lui était si vivement attachée, et avait prolongé son séjour à Londres par suite de la faiblesse et de la mélancolie qui avaient retenu Mrs Fry sur un lit de souffrance; personne mieux que Rachel ne connaissait la constitution de sa sœur et combien il lui arrivait souvent d'être accablée par les difficultés de la vie la plus douce. Profondément pénétrée comme Élizabeth elle-même des vérités de la foi chrétienne, elle demandait sans cesse à Dieu de fortifier le courage de cette sœur chérie, trop sujette encore à se laisser troubler par le jugement des hommes et par les petites épreuves inévitables dans l'existence journalière même la plus abritée. Elle souriait involontairement en passant la main sur les joues rosées de l'enfant nouveau-né, en écoutant les lamentations d'Élizabeth sur les nécessités d'un grand déploiement de forces et d'activité pour le lendemain, jour de l'assemblée annuelle des Quakers à Londres, lorsque les maisons de ceux

des Amis qui étaient dotés d'une grande aisance devaient être partout ouvertes à l'affluence des étrangers venus des comtés les plus éloignés de l'Angleterre et de l'Écosse pour assister à l'assemblée. Joseph Fry représentait seul sa famille à Londres, car ses parents vivaient à la campagne, à Plashet, dans le comté d'Essex, et la maison de Mildred's Court dans la Cité était tenue d'exercer l'hospitalité traditionnelle envers les frères.

« Figure-toi qu'il me faudra peut-être recevoir quatre-vingts personnes, moi qui puis à peine me tenir encore debout! disait Élizabeth d'une voix lamentable, le service est ordonné pour soixante, mais ma brave Martha sait par expérience qu'il arrivera peut-être une vingtaine de convives inattendus, et elle a pourvu en conséquence aux provisions.

— Martha est une grande bénédiction pour une maîtresse de maison jeune et inexpérimentée, dit Rachel d'une voix douce et calme qui résonnait comme une musique délicieuse aux oreilles de sa sœur, c'est un beau don que t'a fait ta belle-mère qui s'est séparée d'elle pour te rendre service. »

Élizabeth levait sur Rachel des yeux bleus, lim-

pides et transparents comme ceux de ses deux petites filles.

« Tu dis vrai, Rachel, et je ne devrais pas me laisser aller à être ainsi troublée et agitée par les choses de la terre lorsque j'ai autour de moi le secours de tant de fidèles tendresses....

— Sans compter le secours suprême qui ne te manquera pas dans les petites nécessités de la vie présente non plus que dans les besoins de ton âme immortelle, » continua Rachel d'un accent de plus en plus caressant.

Cette fois, le regard d'Élizabeth s'était baissé et elle ne répondit pas. Un grand silence enveloppait ainsi les deux sœurs selon la coutume religieuse des Quakers; tout à coup Élizabeth se souleva de son fauteuil comme par un élan irrésistible et se laissant glisser à terre, elle s'agenouilla à côté de Rachel, qui suivit son exemple :

« Oh! Seigneur Dieu tout-puissant, murmurait la jeune mère, délivre-moi de la crainte de l'homme mortel et des soucis de la vie présente en fixant mon cœur en toi dans un amour toujours plus confiant et une espérance plus ferme pour moi-même et pour tous ceux que j'aime! »

Elle restait abîmée dans sa prière et sa contemplation lorsqu'une voix joyeuse se fit entendre dans le salon voisin du petit parloir qu'occupait d'ordinaire la jeune mère pendant la journée ; la porte s'ouvrit au moment où Rachel Gurney aidait sa sœur rougissante et troublée à se relever promptement : Joseph Fry entre d'un air radieux. Il n'était pas grand et son visage ne rivalisait pas de beauté avec celui des frères chéris qui avaient grandi à côté d'Élizabeth, mais une affection profonde rayonnait dans son regard. Comme il attirait auprès de sa femme l'unique sœur qui réjouit le foyer des vieux parents à Plashet :

« Voilà l'autre Élizabeth qui vient à ton secours pour la grande épreuve de demain ! dit-il gaîment, et je ne comprends pas comment elle a pu entrer dans la voiture tant elle devait être encombrée de tous les paniers et bourriches qu'elle t'apporte de la part de ma mère ! La cuisine et l'office sont inondés de volailles, de légumes et de fruits. N'est-ce pas qu'elle a bonne mine ? continua le jeune mari en cherchant les yeux de sa sœur.

— Je ne sais pas quelle couleur auront ses joues dans une demi-heure, dit doucement miss Fry, qui ne paraissait pas aussi rassurée que son frère, nous

l'avons prise par surprise et elle s'est mise à rougir....

— Ah ! voilà que tu veux m'inquiéter comme le fait Rachel ! dit Joseph Fry, et cela lorsque j'ai besoin de tout ce que je puis avoir de gaîté et de bonne humeur pour remonter cette pauvre enfant qui voit nos filles aux portes du tombeau si elles éternuent deux fois de suite le matin ! Mais il faut que je retourne à mes affaires, j'ai laissé mon fondé de pouvoirs aux prises avec deux agents qui nous proposent des spéculations inouïes ! »

Joseph Fry s'esquiva en riant. Suivant la coutume de l'époque, la maison de Mildred's Court qui abritait sa femme et ses enfants contenait aussi les bureaux de la banque qu'il dirigeait, car les femmes et les mères des hommes d'affaires au commencement du siècle auraient trouvé fort étrange et fort incommode la mode de notre temps qui exile les hommes dans la Cité pendant les longues heures de la journée, tandis que leur ménage habite au loin dans les quartiers plus élégants et moins encombrés.

Les trois femmes étaient absorbées par une conversation toute pratique sur les préparatifs nécessaires pour le grand repas du jour suivant. La jeune

mère avait recouvré son calme et la sérénité tendre de son regard, depuis qu'elle avait apporté ses soucis auprès du Dieu qui a promis à ses enfants de prendre soin pour eux du lendemain. Élizabeth Fry avait renoncé tardivement et lentement aux coutumes que désapprouvaient les quakers rigides dans la toilette de la famille Gurney. Elle avait conservé, dans un coin de sa mémoire, un affectueux souvenir pour un habit de cheval en drap écarlate qu'elle avait longtemps porté dans ses promenades avec son père, et ses sœurs n'avaient pas oublié non plus que le jour même où elle avait assisté à la réunion des amis que présidait un quaker américain du nom de William Savery, auquel elle faisait remonter ses premières impressions religieuses, elle portait des brodequins de soie violette lacés d'une cordelière pourpre qui faisaient ressortir l'élégance mignonne de ses pieds cambrés.

Maintenant elle était vêtue d'une longue robe de cachemire tourterelle ; un fichu de mousseline, blanc comme la neige, était croisé sur sa poitrine, et elle n'avait jamais paru plus charmante aux tendres regards de ses sœurs qu'avec son bonnet de linon sous lequel s'échappaient les mèches rebelles de ses

abondants cheveux blonds. Rachel avait de la peine à se la figurer autrement vêtue, mais la jeune femme souriait intérieurement en s'imaginant l'étonnement qu'éprouverait sa sœur le lendemain, lorsqu'elle verrait arriver toutes les rigides quakeresses qui viendraient prendre leur part de l'hospitalité de Mildred's Court. Elle n'avait rien voulu dire de l'effet produit sur elle, l'année précédente, par l'apparence de ses hôtes, dans la crainte de prévenir l'esprit de sa sœur, très sensible comme le sien aux petits ridicules extérieurs, contre les personnes excellentes qu'elle apprenait tous les jours à mieux aimer et à apprécier à leur juste valeur. Mais sa belle-sœur n'avait pas les mêmes scrupules et bien qu'elle eût été élevée dans une société infiniment plus austère que celle des Gurney, les vieilles sœurs, arrivant de la campagne avec l'habit des Amis tel qu'il avait été imaginé par George Fox et ses dévotes amies pour s'écarter le plus possible des modes frivoles du jour, apportaient à la jeune quakeresse de Plashet de fréquentes tentations de moqueries et de fous rires qu'elle réprimait en vain de son mieux.

« Tu verras demain, Rachel, dit-elle en souriant d'avance, les costumes préservés depuis cinquante ans

dans des coffres bien clos et qui font leur apparition à l'assemblée annuelle pour s'étaler ensuite à Mildred's Court! Les capuchons de soie noire qui s'appliquent à la tête et cachent presque tous les cheveux sous le petit chapeau bas en castor, les robes de camelot jaune à larges plis et à taille si longue qu'à peine les bonnes personnes peuvent-elles s'asseoir sur un fauteuil un peu bas, et le bonnet de percale épais qui ne laisserait rien paraître des cheveux d'or d'Élizabeth! Ah! ce sont parfois de vraies caricatures et je n'ai pu m'y habituer qu'en retrouvant dans une vieille armoire de ma grand'mère les mêmes habits qu'elle portait elle-même dans sa jeunesse et qui devaient par conséquent avoir reçu la sanction du bienheureux George Fox lui-même, car mon grand-père et ma grand'mère étaient de ses premiers adhérents. »

Rachel ne répondait pas. Ce que voyant, Élizabeth de Plashet baissa la tête en rougissant : « Moi qui me suis parfois scandalisée de la mondanité des Gurney! pensait-elle, quel exemple je donne là à Rachel! »

Même intérieurement, elle n'osait pas ajouter : « et à ma sœur! » La jeune mère avait conquis non seulement l'affectueux dévouement, mais le respect et

l'admiration involontaires de toute la famille de son mari.

L'assemblée annuelle était finie, si solennelle et si abondamment bénie par l'Esprit divin, que tous invoquaient silencieusement dans l'intervalle des discours, que la jeune maîtresse de Mildred's Court avait oublié ses appréhensions du ménage comme la fatigue de sa faiblesse. Son mari et ses sœurs la félicitaient de ses succès comme hôtesse au moment même où, le dernier des invités parti, Élizabeth ferma doucement les yeux et s'évanouit dans les bras de Rachel, qui était aussi pâle qu'elle en la déposant dans le lit qu'elle ne devait pas quitter pendant plusieurs semaines. Joseph Fry se reprochait amèrement de n'avoir pas assez tenu compte de la délicate santé de sa femme. « J'oublie toujours que l'âme est plus forte que le corps chez elle ! pensait-il, et que l'une et l'autre ressentent une foule d'impressions dont je ne me doute seulement pas ! »

Élizabeth Fry avait déjà six enfants lorsqu'à la suite de la mort de ses beaux-parents elle prit possession de la maison de Plashet, où ils avaient si longtemps vécu : elle se retrouvait ainsi dans cette existence de campagne qui lui était d'autant plus chère et plus

douce que ses enfants partageaient avec elle ce goût de la nature dans sa grandeur comme dans ses moindres détails que le temps et les épreuves n'altèrent jamais. Sa santé avait été si fréquemment ébranlée pendant son séjour dans la Cité et elle était en conséquence restée sujette à tant de fatigues nerveuses que sa famille prit un grand plaisir à la savoir fixée dans un pays charmant, hors de la fumée et des brouillards de Londres. Elle venait de quitter en toute hâte sa douce retraite pour se rendre à Earlham, la demeure de son père, John Gurney, tout juste à temps pour le revoir encore et recevoir sa dernière bénédiction, lorsque pour la première fois, à la réunion des Amis qui suivit à Norwich les funérailles de ce père chéri, elle éprouva ce mouvement intérieur de l'Esprit de Dieu sans lequel les quakers n'ouvrent jamais la bouche dans leurs assemblées religieuses, et se jetant à genoux, devant les frères réunis, la jeune femme, timide et craintive, s'écria à haute voix : « Grandes et merveilleuses sont tes œuvres, ô Dieu tout-puissant! Admirables sont tes voies, ô Roi des Saints! Qu'il te plaise d'accepter nos actions de grâces! »

Un silence solennel suivit cet élan d'adoration et

de soumission filiale d'un cœur douloureusement blessé. Désormais le sort en était jeté et l'assemblée des Amis reconnut bientôt Élizabeth Fry comme appelée par la grâce divine au saint ministère de la Parole de Dieu. Elle venait d'avoir un septième enfant.

Depuis longtemps déjà et dès sa première jeunesse à Earlham, elle avait pris grand plaisir à s'occuper des pauvres qui environnaient la maison de son père; à Plashet, elle se mit à l'œuvre pour ouvrir une école. Usant de cette influence personnelle et charmante qui l'accompagna durant sa vie entière à travers toutes les entreprises diverses de son inépuisable charité, elle parvint à se faire ouvrir la demeure de deux vieilles gens, un frère et une sœur, naguère dans l'aisance, aigris par la pauvreté et l'isolement. Subjugués par ses prières, ils permirent à l'école de s'établir dans leur maison et bientôt soixante-dix enfants reçurent l'instruction primaire d'après l'enseignement récemment introduit en Angleterre par Joseph Lancaster. Une grande partie des journées d'Élizabeth Fry se passait souvent dans cette école improvisée, à laquelle l'accompagnaient habituellement les aînés de ses enfants.

C'était en effet la joie profonde de cette jeune mère, que son existence future devait appeler à prodiguer au monde souffrant son admirable tendresse, de jouir constamment de la présence de ses enfants dans la douce liberté de la campagne. L'un des plus petits dans les bras, suivie de son troupeau armé de paniers et de plantoirs, elle parcourait les bois voisins de Plashet, recueillant des plantes et des oignons dont elle embellissait les retraites favorites de son jardin, où elle avait déjà acclimaté les fleurs du Norfolk que lui envoyèrent plusieurs de ses sœurs fixées par leur mariage dans le comté originaire de la famille. Souvent quelque chute, quelque mouvement maladroit d'un plantoir ou d'un petit couteau excitaient des larmes ou des cris dans la petite troupe; tous accouraient alors auprès de la mère : « Personne ne guérit les chagrins comme maman ! disait toujours la petite Catherine, sérieuse et douce dès le berceau comme cette mère chérie; ses mains sont comme du velours quand elle vous touche! Jamais baby ne pleure lorsque maman le lave, tandis que papa le fait toujours crier rien qu'en le prenant dans son berceau! »

La petite fille aimait passionnément sa mère et elle était triste lorsqu'elle voyait celle-ci préoccupée

et affligée. L'une des sœurs chéries de M. Joseph Fry, Hanneh Buxton, venait de perdre un enfant du même âge que la petite Bessie, et le chagrin de cette sœur bien-aimée retentit dans le cœur d'Élizabeth comme un pressentiment funeste. Elle était et elle resta jusqu'à la fin de sa vie facilement inquiète sur le compte de ceux qu'elle aimait, et elle se reprochait souvent le manque de confiance en Dieu qui lui faisait envisager avec tant d'amertume le moindre danger pour ses enfants. La petite Suzanne Buxton était, comme sa mère, charmante et d'un caractère très attachant. Les deux sœurs avaient souvent pris plaisir à comparer les dispositions instinctives vers la piété qui semblaient animer les petites cousines. Lorsque l'une des petites filles fut entrée de bonne heure dans la gloire éternelle, Élizabeth Fry lutta péniblement et vainement contre la prévision que la seconde la rejoindrait bientôt. Avec la réticence naturelle qui la distinguait, elle ne parla pas même à son mari de cette douloureuse inquiétude, mais elle versait souvent des larmes devant Dieu comme si le malheur qu'elle redoutait l'avait déjà atteinte, et il lui semblait en même temps reconnaître chez l'enfant chérie un développement

nouveau de tendresse et de piété enfantine. Un matin, Bessie était assise sur les genoux de sa mère pendant que celle-ci faisait peigner ses longs cheveux blonds, que la petite fille se plaisait à caresser et à lisser de ses petites mains délicates. Tout à coup, fixant sur sa mère des yeux qui semblaient refléter tout l'éclat paisible du regard de cette mère bien-aimée, elle dit : « Maman, j'aime tout le monde mieux que moi-même et je t'aime mieux que tout le monde, mais j'aime bien mieux le Dieu tout-puissant que je ne t'aime »; puis, regardant sa mère d'un air interrogateur avec un sérieux angélique : « Tu aimes le Dieu tout-puissant plus que tu ne m'aimes, n'est-ce pas, maman? » et comme Élizabeth Fry répondait avec le même sérieux : « Je l'espère! » l'enfant reprit : « Je l'espère aussi; ce serait bien mal de ta part s'il en était tout autrement. »

A la joie sainte de la mère qui bénissait Dieu d'avoir semé de telles pensées dans le cœur de l'enfant se joignait un retour de l'angoisse bien connue. « Elle n'est pas faite pour la terre, elle prendra bientôt son vol vers l'éternité bienheureuse. » Hélas! il était trop vrai. Avant la fin de la journée, la petite Bessie s'évanouissait tout à coup sur les genoux de sa mère

et le mal inconnu semblait marcher à pas de géant.

« Une seule grâce, Seigneur Dieu tout-puissant! conjurait la mère, qu'elle ne souffre pas! Prends la à toi dans toute sa force et dans toute sa fleur! »

Jamais prière désintéressée ne fut plus complètement exaucée. La petite malade sembla retrouver toute sa gaîté pour raconter à sa mère, qui ne la quittait pas, des histoires drôles d'enfants plus petits, qu'elle trouvait son bonheur à soigner et à amuser; puis ramenée par un sentiment intérieur à des pensées plus graves, elle se mit à répéter ses cantiques de prédilection, chantant doucement quelque verset favori d'une petite voix faible. Une légère rougeur animait son teint et elle étendait ses bras vers sa mère comme pour l'engager à prendre part à la joie céleste qui l'animait déjà. Peu à peu sa voix devint moins distincte. Elle parlait toujours mais ses accents étaient confus; les regards qu'elle attachait alternativement sur le ciel et sur sa mère expliquaient assez qu'elle ne perdait de vue ni son affection pour cette mère chérie ni l'attente du bonheur céleste qui se préparait déjà pour elle sans qu'elle en eût nettement conscience. Bientôt elle ne parla plus et sa respiration devint plus lente; la mère serrait dans ses bras ce petit corps

frêle, aspirant chaque souffle haletant avec l'enfant bien-aimée. Enfin se penchant vers celle à laquelle elle avait donné la vie et qui semblait attendre sa permission pour rendre à Dieu son âme rachetée, elle murmura d'une voix ferme et douce : « Va, mon enfant, va vers ton Sauveur! Nous ne te retenons pas! » Et elle tourna ses regards vers son mari à genoux auprès d'elle, partageant ses angoisses et son sacrifice. La petite Bessie leva sur sa mère des yeux déjà voilés de l'ombre de la mort et, poussant un dernier soupir de soulagement et de délivrance, elle prit son vol vers les demeures éternelles. « Elle est à l'abri », soupira sa mère qui éclata bientôt en un véritable chant d'actions de grâces envers le Père céleste qui avait épargné les angoisses de la mort à l'enfant chérie qui lui avait été consacrée dès sa naissance.

Les aînés de ses enfants, appelés au lit de mort de leur petite sœur, n'oublièrent jamais l'angélique visage de leur mère penchée sur la petite créature chérie qui venait de lui être enlevée.

Elle était épuisée cependant par la douleur et par la faiblesse, car elle ne tarda pas à donner le jour à son neuvième enfant.

CHAPITRE II

A NEWGATE

Chaque soir, lorsqu'elle rentrait dans sa chambre, Élizabeth Fry avait coutume d'écrire quelques lignes dans son journal pour bénir Dieu des grâces qu'il lui avait accordées pendant la journée ou pour regretter sa faiblesse et ses chutes. Elle était depuis plusieurs jours à Londres où il lui arrivait souvent de faire quelque séjour lorsqu'elle écrivit dans son journal : « Nous avons passé trois heures aujourd'hui à « la prison de Newgate, Anna Buxton et moi. C'est la « troisième fois que nous visitons ce triste séjour. « Avant de sortir de la salle, ma compagne a pro- « noncé quelques paroles de prière qui lui sont « venues aux lèvres et à mon grand étonnement, je « n'ai pu me défendre d'en faire autant : il nous a

« semblé à l'une et à l'autre que nous entendions des « sanglots autour de nous, mais nous étions nous-« mêmes trop émues et troublées pour nous en « assurer de bien près; tout ce que nous savons c'est « que ces pauvres femmes gardaient le plus profond « silence en contraste avec leurs cris accoutumés et « que toutes étaient encore à genoux lorsque nous « sortîmes. »

Ce fut ainsi que, pour la première fois, Dieu ouvrit lui-même à Élizabeth Fry la carrière par laquelle il l'appelait à glorifier son saint nom, sans qu'elle se doutât ce jour-là que l'œuvre de sa vie entière avait pris naissance.

Quelques quakers avaient devancé Mrs Fry dans ses visites à la prison de Newgate, sans y porter, comme elle le fit presque aussitôt, le désir et l'instinct puissant de la réforme à introduire dans un état de choses scandaleusement contraire à la morale et à la charité chrétiennes. Ceux des Amis qui avaient les premiers pénétré dans cet abîme de misère et de péché étaient allés à Newgate pour visiter des condamnés à mort et dans l'unique but de réveiller des âmes immortelles aux portes de l'éternité. Nulle femme n'avait précédé Élizabeth Fry dans l'enfer du quartier féminin, où trois cent cinquante femmes avec

leurs enfants étaient entassés dans deux salles et deux cellules, séparés par un mur à hauteur d'homme de la prison d'État qui formait la plus considérable partie du quadrilatère autour duquel étaient élevés les bâtiments. Point de séparation, point de démarcation entre les prévenues et les condamnées, les voleuses et les criminelles. A peine vêtues, à peine nourries, couchées sur quelques poignées de paille jetées dans un coin, les prisonnières ne détournaient pas la tête de leur fourneau ou de leur baquet de savonnage lorsque le gardien et son fils, seuls responsables de leur sécurité et de leur bien-être, paraissaient dans l'une des salles, mais elles s'élançaient comme des bêtes fauves sur le moindre des visiteurs passant dans l'un des corridors lorsqu'elles croyaient pouvoir leur arracher quelque aumône dont elles s'empressaient de faire usage à la cantine pour acheter des liqueurs ou des provisions, en vue d'un banquet tumultueux qui ne tardait pas à dégénérer dans la plus horrible orgie. En sortant de Newgate, Élizabeth et Anna Buxton, leurs robes relevées comme si elles éprouvaient instinctivement le besoin d'échapper à la contagion des horreurs dont elles venaient d'être témoins, gardaient toutes deux le

silence. Elles n'avaient pas ouvert la bouche depuis qu'elles s'étaient adressées au Seigneur miséricordieux et compatissant qui pouvait seul toucher et sauver ces pauvres âmes mortes dans leurs fautes et leurs péchés; les deux quakeresses glissaient d'un pas léger, sur le pavé souillé aux environs de Newgate, avec cette apparence de pureté et de modestie qui caractérise habituellement les femmes de leur secte. Enfin Anna, levant sur sa compagne des yeux encore troublés mais rayonnants d'une compassion infinie :

« Il faut revenir, Élizabeth! dit-elle.

— Oui! » repartit simplement Mrs Fry; mais déjà dans son cœur de mère s'éveillait le besoin et la volonté des transformations à opérer dans cet infâme repaire : « Seigneur Dieu! ne laisse pas ainsi périr ces pauvres enfants! » pensait-elle.

Toute la maison d'Élizabeth Fry fut bientôt à l'œuvre pour coudre les vêtements nécessaires aux premiers besoins des pauvres petites créatures retenues avec leurs mères dans l'horrible prison où ils souffraient comme elles sans l'avoir mérité. C'était le plaisir et l'honneur de Catherine et de Rachel, les deux filles aînées de la maison, de préparer et de diriger le travail des plus jeunes filles pour le soula-

gement des malheureux enfants que la compassion tendre de leur mère chérie leur avait dépeints si vivement. Rachel était particulièrement adroite de ses mains et moins que sa sœur Catherine elle aimait à prendre part aux soins du ménage dont la fille aînée commençait déjà à épargner la fatigue à sa mère. Les petites robes, les pantalons et les blouses qui s'entassaient sur la table et dans les armoires du parloir des jeunes filles à Plashet étaient presque toujours de couleur verte. L'instinct de l'ordre et de la règle avait inspiré sur-le-champ à Mrs Fry la pensée qu'une espèce d'uniforme rendrait plus facile la surveillance des prisonnières par leurs gardiens et même par les sentinelles toujours armées qui paradaient sans relâche sur le mur extérieur de la prison, et lorsque Catherine, dont l'esprit était essentiellement pratique, demanda tout à coup pourquoi on n'avait pas plutôt acheté de la serge noire, moins salissante et plus solide, une légère rougeur monta aux joues de Mrs Fry : « Anna Buxton en avait dit autant, répondit-elle, mais j'avais horreur de voir ces pauvres petits vêtus d'avance de deuil, et pour leurs mères.... le vert est la couleur de l'espérance et c'est ce qu'il y a de plus rare dans une prison ! »

Catherine et Rachel ne répondirent pas, mais leurs yeux se remplirent de larmes, et lorsque les deux sœurs se retrouvèrent ensemble dans leur chambre, la seconde dit à l'aînée avec un élan d'admiration passionnée pour leur mère : « Maman ne doit-elle pas leur apparaître comme l'ange de la résurrection à la porte du tombeau ? »

Ce n'était pas tout d'habiller les pauvres petits prisonniers et les plus déguenillées des malheureuses mères, Élizabeth Fry avait d'autres pensées dans son cœur. Comment ces pauvres petites âmes seront-elles arrachées à la contagion du mal, si personne ne leur prêche Jésus-Christ ? pensait-elle sans cesse ; mais les difficultés de l'entreprise qu'elle préméditait lui paraissaient d'autant plus grandes qu'elle avait consulté son mari et que Joseph Fry n'avait pas accueilli avec plaisir l'idée de voir sa femme épuiser ses forces et ses ressources au service des misérables créatures dont elle lui avait fait le tableau avec une vérité poignante comme son émotion personnelle. Il avait depuis peu subi d'assez fortes pertes pécuniaires et il pensait qu'Élizabeth avait une tâche assez lourde dans son intérieur et dans son ménage avec ses neuf enfants à élever et sa santé délicate à ménager sans

rien ajouter à ce fardeau, en dehors de ce qu'elle faisait déjà à l'école de Plashet et parmi les pauvres du voisinage : « Tu useras ton corps et ton âme, avait-il dit, et tu rapporteras aux enfants toutes sortes d'horribles maladies. » Mais Élizabeth n'avait qu'une réponse à tous ces arguments et c'était toujours la même : « Si Dieu m'y appelle, comment resterais-je sourde à sa voix ? » disait-elle ; et, à ce raisonnement, Joseph Fry ne savait que dire car dans son âme et conscience, il ne pouvait s'empêcher de sentir qu'Élizabeth était plus propre que personne à ramener au bien des créatures égarées. « Personne ne lui a jamais résisté, se disait-il. Et moi, comment lui refuserais-je la permission de faire le bien auquel elle aspire ? »

Il n'y avait qu'une chose que Mrs Fry n'eût pas racontée à son mari après sa première visite à Newgate : c'était le conseil du gouverneur de la prison à sa compagne comme à elle.

« Laissez vos montres dans mon cabinet, avait-il dit, je ne serais pas sûr qu'une de ces misérables créatures ne les arrachât pas de votre cou. »

Ni l'une ni l'autre des deux quakeresses ne portait d'autre bijou que sa montre, mais elles avaient suivi l'avis prudent du gouverneur sans échanger même un

regard entre elles, et bien qu'elles n'eussent pas rencontré la moindre violence de la part des femmes à leur première entrevue, Mrs Fry et ses amies avaient pris l'habitude de laisser leurs montres au logis lorsqu'elles visitaient Newgate. Catherine aperçut un jour la montre de sa mère accrochée à côté de la cheminée au moment où celle-ci montait en voiture pour porter des vêtements aux petits enfants nus dans la prison, et elle courut après elle, la montre à la main : « Mère, criait-elle, tu as oublié ta montre ! » mais Mrs Fry avec une extrême douceur et le calme le plus imperturbable, répondit très bas, car M. Fry l'attendait pour la conduire à Londres : « Je n'ai pas oublié ma montre, je n'en ai pas besoin aujourd'hui. »

Catherine rentra dans la jolie et paisible demeure de Plashet toute troublée. « Maman n'avait pas oublié sa montre ! dit-elle à ses sœurs Rachel et Hannah ! elle qui ne s'en sépare jamais ! » Et la petite Hannah, dont l'esprit était prompt à comprendre, repartit aussitôt : « Elle pense que quelqu'un pourrait bien la lui voler la prison ! »

CHAPITRE III

L'ÉCOLE À NEWGATE

Les embarras d'argent qui devaient peu à peu troubler l'existence de Mrs Fry et des siens avaient décidé son mari à passer l'hiver dans la Cité, et la vieille demeure de Mildred's Court retentissait de nouveau des voix joyeuses des enfants, moins nombreux que de coutume cependant, car les quatre aînés étaient restés en Norfolk confiés aux soins de leur tante Richenda, Mrs Cunningham. Plusieurs des sœurs d'Élizabeth Fry s'étaient rattachées à l'Église anglicane et M. Francis Cunningham était pasteur dans un village du littoral.

« Dieu m'a ouvert le chemin pour m'occuper avec moins de fatigue de cette école de Newgate qui me poursuit nuit et jour, s'était dit Mrs Fry lorsque son

mari avait décidé de s'établir à Londres pour la mauvaise saison; je n'aurais jamais pu obtenir de Joseph qu'il me laissât aller et venir entre Plashet et Londres, à travers la neige et la glace. Le Maître sait bien aplanir les voies lorsqu'il nous fait voir sa volonté.

Élizabeth pouvait bien penser ainsi et s'appuyer sur la sage direction de son Céleste Appui, car son mari paraissait gagné à sa cause sans qu'elle eût fait de nouvelles tentatives. La première fois qu'elle parla franchement de l'école, Joseph Fry dit : « Je ne puis plus rien dire, j'ai été moi-même à Newgate et je n'oserais pas lever le doigt pour t'empêcher de faire l'œuvre du Dieu de miséricorde dans un pareil repaire. » Élizabeth n'était pas démonstrative, même avec son mari, mais elle leva sur lui des yeux si reconnaissants que M. Fry ne put s'empêcher de penser : « Quelle satisfaction personnelle aurais-je pu lui procurer qui lui causât une pareille joie? »

A la satisfaction de s'occuper des préparatifs de l'école était jointe en ce moment une préoccupation particulièrement douloureuse : Dans ses visites à Newgate, Élizabeth Fry avait appris à connaître une femme jeune et intéressante accusée du meurtre de son enfant; le crime de la malheureuse excitait natu-

rellement chez la mère d'une nombreuse famille un sentiment tout spécial d'horreur et de répulsion, mais lors même qu'elle tenait entre ses bras quelqu'un de ses petits enfants qu'elle soignait avec une tendresse si intelligente et si douce, Mrs Fry ne pouvait s'empêcher de penser sans cesse à la pauvre Ann Peters, enfermée dans la cellule des condamnées à mort, car sa sentence était prononcée : elle devait subir la peine capitale constamment appliquée alors par la législation anglaise à des fautes infiniment moins graves que le crime d'Ann Peters. Deux fois la charitable visiteuse fut admise dans la cellule de la condamnée qui se repentait sincèrement, tout en cherchant encore à s'excuser! « Si vous saviez, madame, ce que j'ai souffert! ce que j'ai eu honte! ce que j'ai redouté de la part de mon père! J'espérais toujours qu'il ignorerait ce que j'avais fait! je ne pensais pas à mon pauvre petit, je ne voyais que les regards terribles de mon père, les larmes de ma mère; je n'avais qu'une idée : faire disparaître toute trace de ma faute! » Élizabeth Fry passa deux heures avec la malheureuse femme, la veille du jour fatal, et elle rentra à Mildred's Court le cœur plein de reconnaissance pour les bons sentiments que la grâce divine faisait naître

dans ce cœur brisé, mais son visage portait les traces d'une si grande émotion que ceux de ses petits enfants, qui avaient coutume d'accourir auprès d'elle dès qu'ils entendaient retentir le pas des chevaux sur le pavé de la cour, reculèrent, épouvantés dans leurs petites âmes craintives : « Maman a eu du chagrin ! » disaient les petits garçons à leurs sœurs plus jeunes qui pensaient seulement qu'elle devait avoir bien mal à la tête. Les syncopes succédèrent aux syncopes pendant quelques heures, et la bonne des enfants, très ancienne et attachée, finit par envahir le quartier des bureaux pour prévenir M. Joseph Fry que sa femme ne faisait que pleurer dès qu'elle reprenait sa connaissance.

C'était pour Élisabeth Fry le sujet d'une humiliation et d'un regret continuels que cette susceptibilité nerveuse qui la mettait à la merci de toutes les émotions douloureuses, fussent-elles naturelles et inévitables. Il lui arrivait même parfois de se demander si Dieu ne lui envoyait pas cette épreuve pour lui faire comprendre qu'elle n'était pas propre à l'œuvre à laquelle il l'avait destinée et que la sensibilité morale et physique qu'elle ne pouvait dominer lui devait fermer ces portes des prisons qu'elle avait cru

voir s'ouvrir toutes grandes devant elle. La visite de son mari auprès de son lit était le meilleur remède à ces imaginations maladives; Joseph Fry avait moins de mouvement d'esprit que sa femme et il était moins sujet à se laisser impressionner par les circonstances passagères de l'existence. Sa nature simple et droite, une fois imbue d'une conviction, ne se laissait pas facilement ébranler, et lorsqu'il trouva Élisabeth en proie à des mouvements de conscience et d'imagination qu'il n'était même pas en son pouvoir de concevoir, il ne sut que lui répéter ce qu'elle avait elle-même dit tant de fois : « Si Dieu t'a appelée à travailler pour lui à cette œuvre, comme tu en es convaincue dans ton état normal, ne sais-tu pas qu'il ne t'abandonnera pas à ta propre force qui n'est que faiblesse et à ta propre sagesse qui n'est que folie? Ne t'a-t-il pas déjà fait de grandes grâces bien des fois et n'a-t-il pas accompli sa puissance dans ton infirmité ? »

Élizabeth sortait à peine d'une nouvelle syncope lorsque les paroles tendrement sensées de son mari vinrent frapper ses oreilles et il lui sembla entendre la voix d'un ange qui lui reprochait son manque de foi. Ouvrant ses yeux troublés comme pour chercher à reconnaître le messager céleste, elle aperçut à côté

d'elle la figure bien connue et le bon regard affectueux de son mari : « Ah! c'est Joseph! pensa-t-elle? Dieu a mis sa parole sur des lèvres qui me sont chères, car ce n'est pas ainsi qu'il m'instruirait de lui-même », et elle se souleva sur son lit pour passer ses bras autour du cou de M. Fry. Revenu à sa tendresse et à ses consolations naturelles, il l'embrassa et ferma les rideaux de la fenêtre en l'engageant à sommeiller en attendant l'heure du dîner. « Si tu ne peux pas t'empêcher de penser à cette pauvre créature, prie Dieu pour elle », dit-il en quittant la chambre, tandis que Mrs Fry ne pouvait se lasser d'admirer la sagesse simple et pratique dont son mari était animé ce jour-là. « Il sent comme moi, mais il est plus sensé et plus confiant, se disait-elle. Dieu saura bien parler lui-même à cette pauvre âme pour laquelle j'avais l'inconcevable prétention de remplacer sa Providence. »

Elle s'assoupit en priant pour la condamnée. Lorsqu'elle se réveilla vers la fin du jour, un frisson parcourait encore tout son être en se rappelant que la pauvre Ann Peters n'avait plus qu'une nuit à passer sur la terre et qu'elle ouvrirait le lendemain les yeux dans l'éternité. « Jésus sera là, se répétait-

elle en croisant les mains pour prier, et il la recevra dans son règne, car elle se repent et elle croit. « Jamais le visage serein de la femme et de la mère n'avait paru aux yeux des siens plus doux que ce soir-là lorsqu'elle s'assit à la table du souper, toute pâle encore des secousses de la journée, et la prière de famille, avant la séparation de la nuit, tomba comme une rosée bienfaisante sur tous les cœurs, que le maître de la maison avait remis à la garde suprême du Père céleste.

Dans sa tendresse attentive et simple, le premier soin de M. Fry fut de tourner dès le lendemain matin les pensées de sa femme vers les pauvres enfants qu'elle désirait depuis si longtemps voir instruits et dirigés dans le droit chemin. Mais où pourrait-elle trouver une maîtresse capable de les instruire qui consentît en même temps à accepter le devoir de visiter journellement la prison, sinon d'y habiter à demeure? « Dieu te l'enverra », répétait M. Fry, et sa femme serrait cette parole dans son cœur comme un bouclier contre sa propre incrédulité lorsqu'elle entra ce jour-là à Newgate où l'attendaient les nouvelles du courage et de la confiance de la pauvre condamnée qui avait, le matin même, subi sa

sentence ; instinctivement le gouverneur et les gardiens de la prison ne s'étendirent pas longuement sur ce sujet, les traits fatigués de Mrs Fry disaient assez qu'elle n'était pas de force à supporter des émotions renouvelées.

Comme elle entrait dans la salle des femmes, où tous les visages les plus alourdis par la misère et le vice s'illuminaient à son approche, une fille d'origine irlandaise, Mary Connor, se glissa tout près d'elle sans bruit, en levant sur la visiteuse des regards suppliants, qui semblaient annoncer une importante requête. Au même instant la salle commençait à se vider des hommes et femmes, de mauvaise mine pour la plupart, qui étaient venus visiter les prisonnières. Depuis les premières entrevues de Mrs Fry et de ses amies avec les détenues de Newgate, certains progrès s'étaient opérés dans l'état de celles-ci : l'espace consacré aux femmes s'était considérablement accru en sorte qu'elles se trouvaient moins resserrées dans leurs quartiers ; des nattes étendues sur le pavé avaient remplacé la paille, et une double barrière séparée par un certain espace avait été élevée entre l'entrée des salles et le préau destiné aux visiteurs. Cette amélioration, destinée à empê-

cher des communications qui avaient souvent de grands inconvénients pour la sécurité de la prison, avait créé une difficulté pour les visiteurs qui apportaient souvent des présents de vivres ou de vêtements qu'il n'était plus possible de faire passer de la main à la main. Mrs Fry n'avait pas été informée de ces modifications, et elle ne s'était jamais trouvée dans la prison à l'heure où les visiteurs y étaient admis, en sorte qu'elle fut très étonnée lorsqu'une sorte de large cuillère emmanchée au bout d'un long bâton vint heurter son épaule au moment où le geôlier se préparait à lui ouvrir la grille de la double barrière. Sur la cuillère qui l'avait ainsi frôlée, elle vit déposé un morceau de viande crue, deux paquets de tabac et une bouteille dont l'odeur signalait la présence du gin. « Qu'est-ce que cela ? » ne put-elle s'empêcher de demander à la femme demi-nue qui tendait les mains pour recevoir le présent que lui apportait un homme déguenillé, au chapeau graisseux posé sur l'oreille, qui repoussait du coude tous ses voisins pour se faire jour jusqu'à la complice qu'il était venu chercher dans la prison. « Ah ! c'est ce qu'il me faut pour la semaine, à moi et au petit ! » répondit d'un ton insolent la misérable créature qui tenait à la main un

petit garçon couvert d'ulcères et dont les traits hébétés indiquaient qu'il avait depuis longtemps fait connaissance avec le contenu de semblables bouteilles.

« Vous ne donnez pas de gin à ce baby ! ne put s'empêcher de dire la visiteuse.

— Je lui donne ce que je veux, » repartit la détenue qui se retirait triomphante en criant de toutes ses forces : « Merci, Jack, à la semaine prochaine, je te rendrai ta bouteille, celle de la semaine dernière a été cassée dans une bataille avec Nan Slocum ! »

Le geôlier avait repoussé la mégère, et Mary Connor se trouvait enfin au but de ses désirs, tout près d'Élizabeth Fry qui était venue seule à Newgate ce jour-là. « Pourrais-je vous parler, madame ? » demanda-t-elle d'un ton humble. Mrs Fry jeta un regard rapide autour d'elle, elle n'avait jamais cherché à encourager les conversations particulières, ni aucune sorte de confession sur le passé : dans sa conviction instinctive qui devait être peu à peu confirmée par l'expérience, il n'y avait point d'avantage pour les criminelles à s'étendre sur leurs déplorables antécédents. Au lieu de revenir sur leur vie passée pour s'en excuser ou pour la regretter, il était important de

leur faire comprendre qu'elles pouvaient commencer une vie nouvelle avec des forces nouvelles accordées par la grâce de Dieu et que le passé derrière elles devait rester dans le lointain sinon dans l'oubli. Mais Mary Connor avait évidemment quelque chose d'important à communiquer, et Mrs Fry lui fit signe de s'approcher de la barrière maintenant libre des derniers visiteurs. La pauvre fille était si émue, qu'elle pouvait à peine balbutier. « Madame, dit-elle d'une voix entrecoupée et si basse que Mrs Fry, dont l'ouïe était pourtant particulièrement fine, fut obligée de se pencher vers elle pour saisir ses paroles, savez-vous que dans mon village j'apprenais à lire aux petits enfants ? »

L'attention de la visiteuse fortement excitée par ce début, la détenue continua : « J'étais heureuse, je vivais avec ma mère qui était bonne et pieuse, mais elle est morte et j'ai écouté les mauvais conseils : je n'avais pas de montre, j'en ai volé une et j'ai été arrêtée pour mourir dans cet enfer, car je n'y vivrai pas longtemps, je le sens bien. »

Les pommettes rouges, le teint transparent de la pauvre enfant semblaient en effet indiquer que sa santé était gravement altérée : « Je me surprends

quelquefois à regretter non seulement le temps de mon innocence, mais le métier si doux qui suffisait à mon existence; j'ai essayé de donner quelques leçons aux pauvres petits enfants qui croupissent ici dans l'ignorance, mais les mères sont de vrais démons. Elles ont frappé ceux que j'avais ramassés autour de moi et je n'ai pas été épargnée par leurs coups. Si vous pouviez les faire instruire et les arracher au mal dont ils périssent, je me chargerais bien de donner les leçons, si vous pouviez me faire protéger par le geôlier. »

Les yeux de Mrs Fry s'étaient remplis de larmes. Dieu lui avait-il envoyé cette pauvre pénitente pour exaucer le plus cher de ses désirs, la plus fervente de ses prières? Elle avait jeté un regard autour d'elle, elle voyait que dans leur oisiveté malsaine et corruptrice les femmes perdues qui remplissaient les salles commençaient à s'inquiéter des communications de Mary Connor dont elles se défiaient presque toutes depuis qu'elle avait essayé d'instruire leurs enfants. D'un geste, elle fit donc signe à la détenue d'avoir patience et, prenant place sur une chaise à demi dépaillée et boiteuse, elle ouvrit le petit Évangile qu'elle tira de sa poche et, sans autre

préambule, elle lut de sa voix douce et ferme la parabole du maître de la vigne dans le vingtième chapitre de l'Évangile selon saint Matthieu, en ajoutant simplement quelques paroles sur la miséricorde infinie qui accueille les ouvriers de la onzième heure et ne met dehors aucun de ceux qui cherchent le pardon et le salut.

Les femmes écoutaient en silence. La voix de Mrs Fry commençait à trembler dans l'émotion que lui causait cette première tentative sérieuse pour annoncer le nom du Sauveur aux misérables créatures qui l'avaient repoussé et contristé leur vie durant.

Une femme, la même qui avait récemment reçu les présents de son complice et la bouteille de gin, s'écria de son accent d'ivrognesse : « Qu'est-ce que cela, Jésus Christ? Connais pas. » Mrs Fry relevait la tête pour répondre, blessée jusqu'au fond de l'âme par le ton méprisant de la malheureuse, lorsqu'une voix s'éleva de l'autre bout de la salle : « Jésus-Christ est le Fils unique du grand Dieu du ciel et de la terre qui est venu mourir sur la croix pour sauver les pécheresses comme vous et moi! »

Les yeux de la charitable visiteuse comme ceux

de la grossière interlocutrice se tournèrent vers celle qui avait parlé, jeune encore, affaiblie par un mal hideux, même dans ce repaire de monstres, et qui appuyait sur sa main amaigrie une tête enveloppée de linges ensanglantés.

« Ah! tu veux prêcher, toi? cria l'ivrognesse, ce Fils de Dieu dont tu parles t'a cependant laissé manger par le loup!

— Oui, repartit la pauvre malade, il a abandonné mon corps à la souffrance pour sauver mon âme qui l'a si longtemps abandonné et trahi. »

En parlant ainsi, elle éclatait en sanglots qui agitaient douloureusement son pauvre visage dévoré par le cancer.

Mrs Fry était tombée à genoux à côté de sa chaise, presque toutes les femmes avaient imité son exemple; à côté d'elle, Mary Connor; au bout de la salle, la malade qui venait de rendre témoignage au Dieu qu'elle avait connu naguère. Seule l'ivrognesse resta un moment debout d'un air de défi, personne ne la regardait; lorsque la prière fut terminée et que Mrs Fry se releva, l'insulteuse était accroupie à terre la tête cachée dans ses mains.

Plusieurs femmes entouraient Élizabeth Fry qui

ne pensait plus maintenant à retrousser sa robe :

« Hélas ! disait l'une, le temps du salut est passé pour moi, il y a plus de dix ans que je n'ai prononcé le nom de Dieu, sinon dans un jurement !

— Et moi, je n'ai même pas été à l'église pour me marier ou faire baptiser mes enfants, disait une autre ; nous ne sommes plus à la onzième heure, c'est au moins la douzième ! »

Une femme âgée marmottait entre ses dents par un souvenir lointain de la parabole des dix vierges qui s'était tout d'un coup réveillé dans un coin de sa mémoire comme un témoignage accusateur : « Et la porte fut fermée ! »

Mrs Fry l'avait entendue, une indicible émotion s'empara de son âme : « Non ! non ! » s'écria-t-elle en se redressant de toute la hauteur de sa taille élancée au milieu des misérables qui semblaient en ce moment entrevoir l'excès de leur abaissement. « Non ! la porte n'est pas encore fermée, puisque le Seigneur Dieu tout-puissant m'a envoyée ici pour vous parler de son amour et de sa miséricorde ! Il vous appelle à travailler dans sa vigne, la onzième heure dure encore ! hâtez-vous d'entrer pendant qu'il en est temps ! écoutez celles qui connaissent le Sauveur lors même qu'elles l'ont abandonné et oublié : Ne

laissez plus vos pauvres petits enfants croupir dans l'ignorance et l'abandon. Je vous demande de me promettre que vous les laisserez instruire par Mary Connor, si je les habille tous de vêtements propres et chauds comme j'ai commencé de faire pour quelques-uns; ne repoussez pas la parole de vie qui est offerte à ces pauvres petits êtres qui souffrent par votre faute sans qu'aucun crime les ait amenés ici dans cette prison! Vous leur avez donné la vie terrestre au prix de vos cruelles souffrances, ne leur refusez pas la vie éternelle et le salut de leurs âmes par Jésus-Christ! »

Elle s'arrêta, l'émotion l'étouffait, son beau et grave visage était baigné de larmes, bien des femmes pleuraient autour d'elle. Des mains noircies par le travail se tendaient vers elle.

« Nous voulons bien, disaient toutes les mères.

— Il ne faut pas commencer pour abandonner ensuite l'entreprise et laisser retomber vos enfants dans l'ignorance, reprit Mrs Fry; à ma première visite, vous me direz si vous êtes toutes décidées à choisir Mary Connor pour maîtresse de l'école; si vous êtes résolues à lui laisser instruire vos enfants, j'apporterai avec moi les livres dont ils auront besoin

et nous invoquerons l'aide de Dieu sur ce premier travail dans sa vigne. »

Les femmes disaient toutes ensemble : « Oui ! »

Mrs Fry s'arrêta en sortant de la prison chez le gouverneur plein de déférence et d'admiration pour elle. « Je vais ouvrir une école dans le quartier des emmes », dit-elle. Le gouverneur la regardait avec un étonnement mêlé de compassion.

« Une école à Newgate, fit-il, et où trouverez-vous la maîtresse et les élèves ?

— Ici ! dit résolument la charitable visiteuse, les matériaux de l'œuvre de Dieu sont partout, à Newgate comme ailleurs et je n'en demande pas d'autres.

— Et vous croyez que ces furies vous laisseront faire ?

— Elles me l'ont promis, » dit Mrs Fry qui sentait son courage un peu ébranlé mais qui n'aurait voulu pour rien au monde laisser paraître devant le gouverneur quelque chose du trouble que lui inspiraient ses paroles. Les shériffs de Londres, venus ce jour-là pour affaires dans le cabinet du gouverneur, regardaient avec stupeur cette femme belle et jeune, de la plus imposante tournure, évidemment élevée dans une société choisie et cultivée qui parlait avec tant

de calme d'une école à fonder dans Newgate au milieu des plus misérables créatures de leur sexe. « Elles vous laissent parler, madame ? » demanda l'un d'eux d'un air surpris. Il lui était arrivé dans l'exercice de ses fonctions de pénétrer dans le quartier des femmes à Newgate, et il s'était enfui au bout de quelques instants avec plus de précipitation que de dignité, abasourdi et pétrifié par les cris et les vociférations des détenues et des mendiantes.

« Elles me laissent parler, lire, prier et elles pleurent, » répondit Mrs Fry, sans ajouter le nom du shériff qu'elle ne connaissait pas et suivant la coutume des quakers qui ne faisaient jamais usage des mots monsieur ou madame. Les shériffs et le gouverneur s'inclinèrent tous ensemble devant la jeune femme : « Poursuivez votre travail, madame », dit le plus âgé de tous et si vous ne réussissez pas auprès de ces pauvres créatures comme il y a lieu de le craindre, le Dieu que vous servez vous rendra au double dans le sein de vos enfants ce que vous essayez en faveur de ces pauvres abandonnées. »

Mrs Fry rentra chez elle, si émue et si heureuse qu'elle ne put s'empêcher d'envoyer chercher son amie et sa première compagne Anna Buxton, pour

l'aider à rendre grâce au Père des miséricordes qui les comblait de ses bénédictions.

L'entreprise était si difficile et semblait entourée de tant d'obstacles que Joseph Fry avait particulièrement recommandé à sa femme de ne pas parler de ses visites à Newgate. « On se moquerait de toi et on traiterait tes projets de rêveries ! » avait-il dit. Élizabeth était toujours disposée à se taire et elle avait naturellement une grande horreur de la moquerie et du jugement malveillant des hommes. Elle avait donc jusqu'alors poursuivi en silence son entreprise et n'en avait parlé qu'à Dieu. Cependant lorsque l'école fut décidée, elle ne pouvait plus suffire seule à la tâche : des visites journalières à la prison seraient évidemment nécessaires pendant les premiers temps et il fallait chercher ailleurs quelques bonnes volontés efficaces. Ce fut d'abord parmi les quakeresses qu'Élizabeth Fry se mit à recruter des compagnes. Anna Buxton lui avait été fidèle dès la première heure ; l'une et l'autre amenèrent bientôt à Newgate quelques nouvelles assistantes. Sur toutes, la première impression fut la même, bien qu'elles ne fussent pas naturellement aussi timides et susceptibles qu'Élizabeth Fry.

Mary Sanderson arriva un matin à Newgate avec Anna Buxton, déjà endurcie au spectacle du quartier des femmes. Lorsque la nouvelle venue se vit en face des furies échevelées, à demi nues qui se poussaient et se heurtaient l'une l'autre auprès de la barrière, mendiant et vociférant de toutes leurs forces et lançant devant elles leurs longues cuillères de bois pour recueillir les offrandes en argent ou en nature, la jeune femme à l'air résolu et grave se sentit sur le point de défaillir; elle pressa contre son sein le bras d'Anna Buxton qu'elle avait passé sous le sien en entrant : « Ce sont des bêtes fauves et non des femmes! » murmura-t-elle tout bas, et les couleurs quittèrent ses joues lorsqu'elle aperçut le geôlier qui se préparait à refermer derrière elles les barrières qu'il avait ouvertes pour laisser passer les visiteuses. « Je remets ma vie entre tes mains car tu m'as rachetée! ô Éternel Dieu de vérité! » murmura-t-elle en s'avançant à la suite d'Anna Buxton qui parlait à plusieurs femmes dont elle avait déjà fait la connaissance dans ses visites antérieures avec Élizabeth Fry; son étonnement fut aussi grand que son premier effroi lorsqu'elle vit sa compagne qui prenait dans sa poche un Nouveau Testament pour lire la

parabole de l'enfant prodigue, incomparable texte de toutes les exhortations aux prisonnières. Après la lecture, les femmes, maintenant calmées, semblaient attendre la prière; mais comme les dernières paroles de supplication et de reconnaissance expiraient sur les lèvres d'Anna Buxton, la pauvre novice aperçut avec effroi une furie échappée de l'une des cellules parcourant à grands pas toute la salle comme une jument indomptée et, les bras tendus, arrachant sur son passage les bonnets et quelque fois les cheveux de ses compagnes. Elle était arrivée devant les deux visiteuses, l'une calme et confiante, l'autre pétrifiée par la terreur. Ni l'une ni l'autre n'avait bougé, mais la mégère en arrivant à côté d'elles fit tout à coup un saut en arrière et se précipita dans son repaire sans poursuivre sa course insensée, et se contentant de brandir au-dessus de sa tête les trophées de sa violence. En sortant de Newgate, Anna Buxton se tourna vers sa compagne : « J'aimerais que tu te joignisses à moi pour demander à notre Dieu l'âme de cette pauvre folle, Mary! » dit-elle. Son amie fit un signe d'assentiment. Elle était encore trop effrayée pour parler, mais les deux visiteuses ne manquèrent pas à leur engagement et la bonté du Dieu fidèle

leur accorda cette joie de voir Madge Lupton transformée, vêtue et dans son bon sens, délivrée de ses démons, glorifiant par sa vie honnête et pénitente la miséricorde divine qui l'avait appelée des ténèbres à sa merveilleuse lumière.

L'école de Newgate était ouverte dans une cellule hors d'usage, si petite malheureusement que les enfants et les filles au-dessous de vingt-cinq ans suffisaient à la remplir à l'excès, en sorte qu'il fallut renoncer à laisser assister aux leçons les femmes en grand nombre qui venaient se grouper autour de la porte pour recueillir quelques bribes du simple enseignement que Mary Connor donnait aux enfants sous la direction des dames qui venaient chaque jour l'une après l'autre l'encourager de leur présence et de leurs conseils. Les schériffs et le gouverneur de la prison commençaient à croire au succès possible de l'entreprise d'Élizabeth Fry. Tous les enfants étaient décemment vêtus et la civilisation se glissait peu à peu dans leurs rangs, à la suite de la Parole de Dieu.

CHAPITRE III

ORDRE ET TRAVAIL

La transformation qui s'était opérée autour de la petite école et dans la malheureuse existence des enfants retenus à Newgate, ne s'étendait malheureusement pas à tout le quartier des femmes prisonnières, et c'était après ses fréquentes visites à la classe journalière qu'Élizabeth Pryor, l'une des plus fidèles et utiles compagnes de Mrs Fry pendant toute sa carrière, écrivait à l'une de ses amies : « Ce que nous voyons tous les jours en suivant la petite école de Newgate à travers le quartier des femmes est tellement affreux que nous n'osons admettre aucune jeune fille dans nos rangs; il serait impossible de les rendre témoins des batailles, des querelles, des horreurs de la mendicité, de l'ivrognerie que nous ne pouvons en aucune façon réprimer. »

Mrs Fry n'était pas convaincue que le mal fût sans remède et elle répétait sans cesse à ses compagnes : « Notre Dieu est un Dieu d'ordre ; si l'ordre régnait au lieu du désordre dans cette terrible prison, nous aurions déjà un grand pas de fait et la parole de Dieu s'ouvrirait bientôt un chemin ». — Mais personne ne s'inquiète de mettre l'ordre ! disaient les plus courageuses des visiteuses elles-mêmes. Élizabeth ne répondait pas, mais elle réfléchissait nuit et jour aux moyens de faire accepter par les prisonnières des règlements qui pussent mettre fin aux plus graves des maux dont elle était chaque jour témoin.

Le gouverneur de la prison et les shériffs de la Cité de Londres étaient disposés à admettre toutes les propositions de la courageuse visiteuse, mais ils ne s'empressaient en aucune façon de la soutenir de leur autorité, absolument nulle d'ailleurs dans l'intérieur de Newgate. On ne leur demandait que de garder sûrement les criminels qui étaient confiés à leur vigilance ; que les corps souffrissent, que les âmes se perdissent pendant le temps plus ou moins long de la captivité, ils n'y avaient jamais pensé et peu leur importait. Mrs Fry et ses compagnes avaient le champ libre, mais sans aucun appui sérieux.

En dehors des onze femmes de la Société des Amis recrutées par Élizabeth Fry pour la visite des prisons, la femme d'un pasteur de l'église anglicane s'était jointe à la petite troupe et cette poignée de pionniers se réunit un matin dans le parloir de Mrs Fry, à Mildreds Court, pour rédiger les règlements qu'elles se promettaient de proposer à l'acceptation des prisonnières.

La prière de Mrs Fry avait élevé tous les cœurs vers le Dieu des lumières et de toute sagesse lorsque Anna Buxton, secrétaire de la petite association à ses débuts, se mit à lire de l'accent le plus modeste le projet des réformes à introduire dans la prison de femmes de Newgate.

— Le but de notre association, disait-elle, est de pourvoir à l'habillement, à l'instruction et à l'occupation des femmes, de leur apprendre à connaître les saintes Écritures, et de les former dans la mesure du possible aux habitudes d'ordre, de sobriété, d'activité qui les rendront dociles et paisibles pendant leur détention pour en faire ensuite des membres respectables de la société lorsqu'elles sortiront de prison.

En écoutant ce programme si fort éloigné de

l'état de choses existant, Élizabeth Pryor, malgré tout son courage ne put s'empêcher de pousser un soupir, quelques autres dames moins optimistes haussèrent les épaules.

Élizabeth Fry ne parut pas s'apercevoir de cette dernière manifestation et s'adressant seulement au soupir de son amie : « Tu as raison, Élizabeth Pryor, dit-elle, il y a un abîme à franchir entre ce qui est et ce que nous *espérons*; mais pourquoi le Dieu qui a dit que la foi pouvait transporter les montagnes ne nous ferait-il pas la grâce de jeter une de ces montagnes dans l'abîme, afin de le combler sous nos pas?

Ce fut constamment, dans l'œuvre de la réformation des prisons de femmes en Angleterres, le rôle particulier et distinctif de Mrs Fry de relever les cœurs et les pensées de ses compagnes à la hauteur des grandes convictions religieuses qui leur étaient communes et de remettre à leur place et dans leur rang secondaire les questions de détails, moraux ou matériels.

On en vint donc alors à la discussion de ces mêmes détails et plus d'une des collègues de Mrs Fry remarqua que sa voix s'élevait moins souvent que celle de ses plus fidèles compagnes et que lors même

qu'elle parlait elle n'était jamais attachée à son sens propre, à moins que les intérêts supérieurs des âmes y fussent particulièrement attachés. « Elle ne préside pas à proprement parler, elle dirige, » disait Élizabeth Pryor qui n'avait pas vécu dans l'intimité particulière de Mrs Fry avant que les affaires des prisonnières les eussent réunies dans un intérêt commun qui ne tarda pas à créer entre elles une affection profonde et sincère.

Le projet, arrêté dans toute ses parties, fut soumis à l'approbation des shériffs de Londres toujours incrédules sur le succès définitif des charitables efforts tentés en faveur des détenues et ils demandèrent à consulter les prisonnières en présence de leurs constantes visiteuses. « Nous ne vous refusons pas notre appui, répétaient-ils avec déférence, mais nous ne voudrions pas vous voir trompées et déçues. » Mrs Fry souriait avec une sérénité grave. « Vous comptez sur votre influence personnelle, je le comprends, dit le shériff, elle a déjà accompli de grandes merveilles, je n'aurais jamais cru à la possibilité d'une école à Newgate, mais en faire des femmes respectables au sortir de la prison..... »

Un éclat céleste illumina tout à coup les nobles

traits de Mrs Fry. « Le Dieu éternel est notre appui », dit-elle à demi-voix, et le shériff n'en demanda pas davantage.

Toutes les autorités constituées de l'imparfait régime pénitentiaire de la Cité de Londres se trouvaient réunies à Newgate un dimanche dans l'après-midi pour proposer aux détenues le règlement rédigé par Mrs Fry et ses amies. Le gouverneur prit la parole et s'adressant à la foule des détenues, il leur fit lecture des exigences nouvelles qui leur seraient imposées par leur acceptation. Les dames visiteuses n'avaient pas attendu jusque-là pour sonder le terrain auprès de leurs malheureuses protégées et elles se croyaient assurées de la bonne volonté de la plupart des femmes qui savaient par expérience toutes les douleurs et les misères de l'existence à laquelle voulaient les arracher leurs amies chrétiennes.

Déjà, à la suite du comité tenu chez Mrs Fry, Mary Sanderson était allée visiter une des plus importantes maisons de la Cité qui fournissaient au Gouvernement les vêtements des prisonniers et des déportés; elle avait demandé à voir le chef de la maison Dickson : « Je viens te prier de renoncer, en faveur de la charité de Christ, à l'une des branches importantes

de ton commerce, avait dit simplement la quakeresse; l'Association en faveur de la réforme dans les prisons de femmes a eu l'idée de s'assurer la fourniture même des prisons et des déportés à Botany Bay, car rien n'est plus important pour la moralisation de ces pauvres femmes que de leur fournir constamment de l'ouvrage grossier qu'elles soient en état d'accomplir. Les shériffs de la Cité et les directeurs de l'administration des colonies sont disposés à nous abandonner cette branche de travail si tu consens à y renoncer pour ton propre compte et profit. »

Richard Dickson était encore jeune, devenu depuis peu, à la mort de son père, chef de l'importante maison de commerce fondée par celui-ci; mais la simple confiance de la quakeresse le toucha jusqu'au fond du cœur : « Ne prenez aucun souci du travail nécessaire aux prisonnières que vous voulez employer dans vos ateliers, répondit-il sans hésiter, je me charge d'y pourvoir; les directrices que vous mettrez à la tête des détenues n'auront qu'à s'adresser toujours à moi.

— Je te rends grâces, dit doucement la jeune femme dont les yeux se remplirent de larmes, je suis chargée de cette partie de l'œuvre et je me fie à toi. »

Les shériffs avaient déjà envoyé leurs charpentiers dans la prison; la buanderie qui était hors d'usage depuis que les femmes avaient pris l'habitude de savonner leur linge dans les salles communes fut nettoyée, réparée et agrandie à l'aide d'une cellule inoccupée; les femmes se demandaient entre elles ce qu'on prétendait faire de cette vaste salle. « Une nouvelle école où nous pourrons toutes assister aux leçons », disaient les unes; mais bien des détenues perdirent tout à coup leur envie de suivre la classe lorsqu'elles entrevirent la possibilité d'y assister.

« Non. Il faut un endroit à Mme Élizabeth pour nous parler à son aise, au lieu d'être assise sur une chaise qui n'a que trois jambes et qui est toujours sur le point de faire la culbute », disaient les autres. « Je ne me dérangerai pas pour aller dans la nouvelle salle! » répétaient déjà plusieurs des assistantes ordinaires, lorsque Mme Élizabeth, comme l'appelaient habituellement les détenues, entra dans la salle commune, seule et l'air plus tendre et plus doux encore qu'à l'ordinaire. Elle commença comme de coutume par s'informer de la santé et des affaires de celles des détenues auxquelles elle s'intéressait particulièrement, elle entra un moment dans la petite école où Mary

Connor plus pâle et plus fatiguée que jamais, continuait à donner ses leçons à travers des accès de toux qui devaient l'emporter quelques mois plus tard, au moment même où les autorités de la prison frappées de son zèle et de son dévouement obtenaient sa grâce de la clémence de la Couronne. Puis Mrs Fry revint s'asseoir sur la chaise boiteuse qui lui était consacrée et dont personne n'eut osé prendre possession en son absence. « Mes chères amies, dit-elle en promenant autour d'elle ses regards pénétrants et doux, sans ouvrir l'Évangile qu'elle tenait entre ses mains, je pense bien souvent à vous, vous le savez et je me demande sans cesse ce que nous pourrions faire, vous et nous, pour vous tirer de la triste situation où vous êtes plongées, par votre faute, je le sais bien, mais cela est du passé et il faut nous occuper ensemble de votre avenir. Ne croyez-vous pas que si vous faisiez dès à présent l'essai d'une vie honnête et active, remplie par le travail et des occupations constantes, pendant que vous êtes ici, à l'abri, par le fait même de votre captivité, des entraînements et des tentations auxquelles vous avez trop souvent succombé, vous pourriez goûter la joie de marcher dans le droit chemin, et d'échapper aux liens du péché que Satan

a jetés autour de vous par vos malheurs et vos chutes dans l'existence douloureuse qui se trouve derrière vous? Vous avez obéi au diable et vous avez souffert, vous avez commis des crimes affreux qui ont attiré sur vous le châtiment de la justice humaine, en vous laissant exposées à la condamnation éternelle, tandis que si vous rentrez par la bonté de Dieu et avec son appui dans les voies de la vertu et du devoir, vous retrouverez avec la paix intérieure, l'estime de tous ceux qui sauront par quels efforts vous avez regagné l'honnêteté et la bonne renommée que vous aviez perdues. Vous savez et vous voyez chaque jour quel attachement nous avons conçu pour vous, puisque nous quittons nos maisons et nos familles pour venir vous visiter, passer auprès de vous de longues heures et lors même que nous sommes rentrées dans nos maisons, nous nous préoccupons de vos intérêts et de vos souffrances. Nous voudrions à tout prix vous venir en aide; nous n'épargnerons rien dans ce but, mais aidez-nous vous-mêmes de votre bonne volonté et de vos honnêtes efforts! »

En achevant de parler au milieu du silence le plus profond et le plus ému, Mrs Fry ouvrit son livre et lut la parole des talents en l'expliquant simplement,

si bien qu'aucune des femmes présentes, quelque pauvre et quelqu'ignorante qu'elle pût être ne manqua de se dire en elle-même : « Moi aussi, j'ai quelque talent dont il me faudra rendre compte un jour!

Elle sortit après la prière en disant autour d'elle : « La première fois que je viendrai, nous aurons à causer ensemble de ce que nous pouvons faire de concert pour votre plus grand bonheur. »

Comme on parla tard ce soir-là dans la prison! Les voix confuses devinrent plusieurs fois si animées que le geôlier et son fils parurent à la porte des salles pour s'enquérir de ce qui se passait, mais nulle querelle n'était engagée et les prisonnières ne paraissaient pas excitées par les mauvais sentiments qui les animaient trop souvent, en sorte que les rapports des gardiens à Mary Sanderson lorsqu'elle apparut le lendemain dans la salle de l'école furent très satisfaisants. « Elles ne pouvaient pas se taire hier au soir, madame, dit le père, et elles disaient souvent : « Ce que Mme Élizabeth a dit est pour notre bonheur; il y en avait plus de vingt autour de la pauvre créature qui est mangée par le *Loup*, » et elle répétait : « Ah! si vous saviez ce que c'est que de faire le bien au lieu du mal comme nous avons toutes fait chaque jour de

notre vie depuis tant d'années. » « Il y en avait bien quelques-unes qui se moquaient de la pauvre femme, » disait le fils, mais le père reprenait : « Je n'ai jamais rien vu de pareil à ce qui se passe ici depuis que Mrs Fry et miss Buxton y ont pour la première fois apporté leurs beaux visages. »

Les shériffs étaient donc plus émus et plus inquiets que les dames visiteuses à la pensée de l'accueil qui allait être fait au projet de l'Association. Il proposait en abrégé la nomination d'une matrone désignée par le comité pour la direction intérieure de la prison et la formation de certains groupes composés de douze femmes au maximum, sous la conduite d'une monitrice choisie par elles. Un travail facile devait être fourni aux femmes et surveillé par les monitrices qui veilleraient à la propreté comme à l'ordre des salles et à la bonne exécution de l'ouvrage. Les mauvais livres, les cartes à jouer devaient être interdites comme la mendicité, les jurements et les querelles. A neuf heures chaque matin et de même le soir à six heures un chapitre de l'Écriture sainte devait être lu aux femmes assemblées par la matrone ou par l'une des dames visiteuses. Le prix de l'ouvrage accompli par chaque femme devait être versé entre

les mains de la matrone qui en tiendrait un compte exact au profit de chacune d'elles.

Des murmures de satisfaction et d'étonnement couraient dans les rangs des détenues à mesure que le shériff avançait dans sa lecture, particulièrement lorsqu'il fut question du choix des monitrices par les détenues elles-mêmes et du bénéfice qui pourrait résulter pour elles d'un travail assidu.

Celles qui n'avaient jamais eu l'habitude de l'occupation, et elles étaient nombreuses parmi les prisonnières, n'osèrent rien dire et, la lecture achevée, lorsque le shériff ajouta : « Que celles qui sont décidées à accepter et à exécuter fidèlement ce règlement lèvent la main », les paresseuses levèrent le bras plus haut que leurs compagnes les plus actives dans la vie passée.

La joie et la stupéfaction étaient visibles sur le visage des administrateurs; ils avaient en main la liste des monitrices présentées au choix de leurs camarades par le conseil des dames visiteuses : l'un après l'autre les noms furent lus, acceptés avec plus ou moins d'empressement mais acceptés tous. Puis Mrs Fry tira de sa poche le petit Évangile bien connu et lut simplement la parabole du figuier stérile.

Toutes les femmes attendaient en silence selon la coutume des assemblées des Amis, mais l'Esprit Saint n'inspira à aucune des dames visiteuses le besoin ou le désir de faire la prière à haute voix et, comme à l'ordinaire, dans la conviction que plus d'un cœur était rempli de prières muettes, les prisonnières rentrèrent dans leurs salles, en bon ordre et sans bruit.

Les shériffs entouraient les dames de l'Association dans le cabinet du gouverneur : « c'est un miracle ! » disaient les plus jeunes et les plus ardents, « une œuvre admirable ! » reprenaient les autres. « Dieu a tout fait ! » répétaient les visiteuses. « Par vos mains, mesdames ! » ajouta le gouverneur.

« Quels matériaux et qu'en avez-vous fait ! » disaient les magistrats en se séparant. « Il faudra voir ce que deviendra ce règlement, » insinuaient deux ou trois incrédules.

— Celui qui a commencé l'œuvre l'accomplira jusqu'à la fin ! » dit Mrs Fry en se retournant subitement vers le petit groupe des douteurs. Une flamme avait passé dans ses yeux d'ordinaire si doux, et ceux auxquels elle s'adressait reculèrent promptement au dernier rang de leurs collègues. « Qui aurait cru qu'elle nous avait entendus ? » pensaient-ils.

CHAPITRE IV

LES DÉPORTÉES

C'était une affaire importante maintenant de trouver la matrone qu'il fallait placer à la tête de la prison; quel dévouement, quelle fermeté douce, quelle patience charitable ne fallait-il pas posséder pour remplir un pareil poste! Mrs Fry avait réuni autour d'elle un certain nombre de ses fidèles compagnes. « Il faut demander la matrone à Dieu, » dit-elle simplement et jamais l'Esprit Saint ne manifesta plus clairement sa présence dans l'une des réunions intimes de la petite Association que ce jour-là. Aucune de celles qui avaient pris part à cette matinée de prières au début du travail nouveau n'oublia jamais la ferveur, la simplicité, la foi ardente des requêtes adressées au Dieu qui tient les cœurs dans sa main

et les incline comme un ruisseau d'eau, qui signalèrent cette recherche spirituelle de la servante du Seigneur nécessaire à son œuvre dans les prisons.

Deux jours plus tard, Mrs Fry appelait de nouveau à Mildreds'Court celles de ses amies qui avaient coutume de partager sans bruit avec elle la direction supérieure des affaires.

« Voyez, dit-elle à l'une et à l'autre de celles qui entraient, si Dieu n'a pas merveilleusement répondu à nos prières; Lydia Masham a écrit ce matin à l'Association, demandant à nous servir comme matrone à Newgate pour le début au moins et tant que ses forces pourront suffire à la tâche; je ne sais comment elle a été informée à Plashet de la résolution qui a été prise ici avant hier ?

— Ni comment elle a pu prendre son parti de renoncer à sa chère indépendance pour nous offrir des services incomparables, mais qui seront bien durs à rendre pour une personne qui n'est plus jeune et qui n'a même pas toujours une bonne santé ? » ajouta Anna Buxton qui connaissait depuis longtemps Lydia Masham qui faisait partie de la secte des Amis et qui venait souvent à Plashet lorsque la famille de Joseph Fry s'y trouvait réunie. Tous les

enfants étaient accoutumés à accueillir avec joie l'arrivée de la petite quakeresse pâle et maigre, au costume pauvre et de modeste apparence, qui savait si bien les amuser lorsqu'ils étaient en bonne santé et les soigner lorsqu'ils étaient malades. Il n'y avait pas un seul des dix enfants qui ne fut prêt à rendre bon témoignage de la patience inépuisable et de la douce fermeté de la future matrone de Newgate. Il n'y eut pas un moment d'hésitation sur l'acceptation. « C'est Dieu lui-même qui nous l'a envoyée et lui a mis ce désir au cœur ! » pensaient toutes les dames visiteuses.

Le télégraphe électrique n'existait pas alors et le service de la poste n'était pas rapide. Mrs Fry était pressée de faire savoir à sa vieille amie dans l'asile fondé par les quakers non loin de Plashet que sa proposition était acceptée avec reconnaissance ; elle dépêcha donc avec sa lettre un garçon d'écurie à cheval. Lydia Masham était assise auprès de la fenêtre dans sa petite chambre au-dessus du porche qui dominait la route de Londres, ses mains infatigables agitaient régulièrement les aiguilles à tricoter mais son regard paisible était attaché sur la route.

Une légère rougeur monta à ses joues pâles lors-

qu'elle aperçut le cavalier qu'elle reconnut bientôt pour un jeune garçon de Plashet employé dans la maison de Joseph Fry qui l'avait arraché à la misère et à l'inconduite en le prenant à son service : « C'est Nat Bailey, pensa-t-elle, il m'apporte la réponse de l'Association. Élizabeth Fry savait bien que j'attendais.... »

Dans la secte calme et mesurée des Amis, personne plus que Lydia Masham ne savait posséder son âme par la patience. Elle resta à sa fenêtre sans bouger, sans s'agiter, jusqu'à ce qu'une des petites servantes de la maison d'Asile vint lui apporter la lettre. Les mains de la future matrone de Newgate tremblaient légèrement en brisant le cachet mais son cœur s'était élevé vers Dieu afin de recevoir de lui la décision conforme à sa volonté souveraine. Élizabeth Fry pressée par le temps n'avait tracé que quelques lignes : « Oui: avec la joie et la reconnaissance profondes de toutes ! » avait-elle écrit. Une petite larme perla au bord des cils clairsemés de Lydia Masham et elle joignit les mains pour remercier Dieu qui lui ouvrait ainsi sur le tard la carrière de dévouement à laquelle elle avait aspiré toute sa vie.

Il n'y avait pas de temps à perdre et il était important de ne pas laisser évaporer les bons désirs

qu'avaient témoignés les détenues. Le lendemain donc, Lydia Masham avec sa petite valise légère et facile à transporter comme le sac d'ordonnance d'un soldat était déposée par la diligence d'Essex à la porte de Mrs Fry qui voulut elle-même l'installer à Newgate.

Les femmes l'attendaient impatiemment, promptes à juger sur sa mine de sa domination future. Elles aperçurent avec plaisir le bonnet de linon serré à la tête qui annoncait la quakeresse et la première impression ne fut pas défavorable. La matrone, si timide à l'ordinaire que cette disposition de caractère avait seule un moment inquiété Mrs Fry, jetait autour d'elle des regards assurés et doux, sans paraître troublée du mouvement tumultueux et des vociférations qui se manifestaient dans la salle. Beaucoup de progrès s'étaient déjà opérés à Newgate, mais il fallait avoir connu l'état passé pour s'en rendre bien compte.

« Elle a l'air bon comme Mme Élizabeth si elle n'est pas belle comme elle! » disaient les femmes entre elles. Et ce fut sans hésitation qu'elles obéirent à l'injonction surprenante qui sortit des lèvres de la nouvelle arrivée cinq minutes après qu'elle fut entrée

dans la salle de la prison : « Mes chères amies, prions Dieu. »

Nulle n'était peut-être plus étonnée que Mrs Fry; mais elle était trop pénétrée des croyances de sa secte pour ne pas penser aussitôt : « L'Esprit Saint est descendu sur elle : c'est au nom de Dieu lui-même qu'elle va invoquer la bénédiction de Dieu sur son entrée dans l'abîme qu'elle est appelée à combler pour tant de pauvres âmes égarées.

Tous les cœurs étaient émus et bien des yeux étaient humides lorsque les femmes se relevèrent; si quelques endurcies marmottaient entre elles : « Voilà bien de la Bible et des prières pour une journée! » Elles n'osaient pas le dire tout haut devant Mrs Fry. Le regard singulièrement pénétrant de la matrone ne tarda pas à lire leur mécontentement sur leur fronts, mais son calme courage ne fut pas un moment troublé : « Seigneur mon Dieu, pensait-elle, donne-moi précisément ces rebelles! »

Les schériffs en apprenant qu'une matrone était déjà installée à Newgate promirent de se charger de rémunérer ses services. Les membres de l'Association jugèrent cependant que la corporation avait été un peu trop économe en fixant le montant des honoraires

et elles décidèrent de l'augmenter d'une somme de 500 francs par an, payables sur les fonds de la société, jusque-là uniquement alimentés par la charité privée. Une gardienne de salle fut également désignée parmi les condamnées et chargée de maintenir l'ordre parmi les visiteurs du dehors qui ne devaient plus être admis qu'à de certains jours et à des heures fixées.

« Ne parlons pas de ce que nous entreprenons ici, avaient dit entre elles les dames visiteuses, si nous échouons au premier effort, nous aurions plus de peines à en tenter un autre si le bruit de l'entreprise s'était répandu dans le public. Elles avaient demandé le silence aux shériffs qui avaient naturellement interprété cette requête comme une confession tacite des doutes que pouvait inspirer l'œuvre nouvelle, mais un mois s'était à peine écoulé que le premier des magistrats de la Cité recevait d'Anna Buxton, au nom de l'Association, l'invitation de visiter Newgate afin de juger par eux-mêmes de la réforme qui s'y était accomplie.

Ils étaient un peu curieux, les braves shériffs, en tête desquels marchaient le lord maire et plusieurs des aldermen de la Cité, toutes leurs voitures étaient

déjà rangées devant la porte de la prison lorsqu'arrivèrent modestement les dames visiteuses.

Le gouverneur de Newgate avait reçu les magistrats dans son cabinet sans paraître entendre les insinuations de quelques-uns d'entre eux qui eussent été bien aises de prendre les devants sur les membres de l'Association et de pénétrer avant leur arrivée dans le quartier des femmes.

« Il faut attendre nos hôtesses, dit-il au lord maire, Mrs Fry et ses amies sont ici les maîtresses du lieu. »

A cette déclaration, plusieurs des aldermen s'étaient redressés un peu choqués qu'une autorité quelconque et surtout l'autorité d'un comité de femmes pût prétendre à primer la leur propre dans une prison dépendant des corporations de Londres. Le gouverneur ne se troubla pas. « Lorsque vous pourrez juger de ce qu'elles ont fait, vous rappelant de quels matériaux elles disposaient, dit-il, vous ne serez pas disposés à leur disputer le pas. »

La porte s'ouvrit au même instant et l'un des gardiens de la prison introduisit Mrs Fry accompagnée du Comité tout entier.

« Vous n'avez pas de temps à perdre, Messieurs, dit

aussitôt Élizabeth Fry, si M. le gouverneur veut bien nous le permettre, nous passerons sur-le-champ dans le quartier des femmes.

— Un mot, madame, dit le lord maire s'adressant avec une visible déférence à Mrs Fry, nous vous demandons en grâce d'agir en toutes choses comme si nous n'étions pas présents et de suivre la marche que vous avez adoptée dans vos visites à ces malheureuses femmes. »

Mrs Fry inclina la tête sans rien dire, et elle précéda les magistrats dans la grande salle où toutes les femmes avaient été rassemblées par la matrone avec l'aide des monitrices.

Quel spectacle s'offrit aux yeux inaccoutumés des shériffs et des aldermen! la plupart d'entre eux avaient, dans l'exercice de leurs charges municipales, visité quelquefois la prison et en particulier le quartier des femmes, dont ils avaient rapporté l'impression d'une demeure de furies, malades, criminelles ou folles! A la place des mégères qui se battaient, criaient ou mendiaient à gorge déployée, ils se trouvaient en face des longues rangées de travailleuses, leurs tricots ou leur couture dans les mains : les yeux baissés sur leur ouvrage, sans bruit, sans querelles,

toutes proprement vêtues d'habits aux couleurs foncées tandis que dans la salle de l'école dont la porte était entr'ouverte, on entendait la voix sereine de Mary Connor, malheureusement entrecoupée par de fréquents accès de toux, qui faisait réciter les leçons des enfants, entremêlant d'explications les devoirs indiqués pour le lendemain.

A la tête de chaque groupe de femmes était assise la monitrice, se levant d'instant en instant en réponse à quelque appel d'une des travailleuses pour examiner et diriger l'ouvrage et fournir aux besoins de la tâche journalière, du fil, une aiguille ou des rubans, à mesure que les ouvrières achevaient le travail commencé.

A l'entrée des magistrats et des dames visiteuses, toutes les femmes se levèrent sur un signe de la matrone qui occupait au bout de la salle une chaise un peu surélevée qui lui permettait de surveiller d'un coup d'œil toutes les femmes confiées à sa direction.

Les détenues ayant repris leur place, Mrs Fry tira de sa poche l'Évangile et elle lut la parabole de l'Enfant prodigue d'une voix si pénétrante et si douce que les magistrats se sentaient involontairement émus. Le lord maire s'approcha de la matrone.

« Il n'y a pas plus d'un mois que vous êtes arrivée ici, n'est-ce pas, madame? » demanda-t-il à la matrone qui n'était pas habituée à cette qualification et qui le regardait d'un air étonné.

« Je m'appelle Lydia Masham », dit-elle, et elle ajouta : « Je suis entrée ici le sixième jour du troisième mois, selon le langage ordinaire des Amis.

— Et vous avez si vite introduit l'ordre au sein de cet affreux désordre? insista le lord maire.

— Je n'étais pas seule à l'œuvre, repartit la matrone. Les monitrices ont pris leur tâche à cœur et m'ont fidèlement secondée : et jusqu'au jour qui a précédé celui-ci, l'une des dames de l'Association est venue chaque jour, dès la prière du matin, apportant avec elle son repas pour la journée et passant avec moi toutes les heures de la matinée et de l'après-midi jusqu'au soir pour me venir en aide en cas de difficulté ou de rébellion, mais le secours le plus efficace a été celui du Dieu Tout-Puissant qui a mis lui-même son esprit dans tous ces pauvres cœurs, si bien que pas une d'entre les détenues ne m'a donné sujet de regret ou de souci.

— Pas même celle qui se tient là-bas, la tête enveloppée d'un linge? demanda le magistrat dont les

regard vifs et animés se promenaient de banc en banc cherchant à lire les pensées secrètes qui se cachaient sous ces visages en apparence si tranquilles, tout ravagés qu'ils fussent pour la plupart par les traces profondes du vice ou de la débauche. — Celle que vous voyez là est l'une de mes plus utiles assistantes, repartit la matrone dont un peu d'indignation faisait vibrer la voix. Son pauvre visage est dévoré par les ravages d'un cancer que ses compagnes appellent le *Loup*, voilà pourquoi elle le cache aux yeux des hommes. »

Le lord maire était assez troublé de son côté pour cesser le cours de ses investigations personnelles et il se rapprocha du groupe des aldermen et des shériffs tous remplis d'admiration et d'étonnement, et s'empressa de proclamer l'utilité et le succès de la méthode suivie par l'Association qu'ils adoptèrent à l'unanimité comme le règlement administratif de la prison à Newgate.

« Nous ne saurions assez vous rendre grâces, mesdames, dit alors le lord maire, lorsqu'il se trouva bien assuré des sentiments de son conseil municipal; vous nous avez donné une leçon de courage, de charité et de sagesse que nous n'oublierons jamais et

dont nous profiterons dans la plus large mesure avec votre autorisation; nous vous donnons le droit de punir par une courte peine de cachot les infractions à la discipline si heureusement instituée, et nous sommes prêts à nous charger d'une part notable dans les dépenses dont vous êtes trop longtemps restées seules responsables. »

Tous les magistrats manifestèrent par leurs applaudissements l'assentiment généralement accordé aux déclarations du lord maire, et la matrone fit signe aux prisonnières de se retirer, ce qu'elles firent dans le même ordre et avec le même silence qu'elles avaient observé jusqu'alors.

« Ne vous avons-nous pas dit vrai en affirmant que Dieu pouvait combler les abîmes en renversant au travers les montagnes? » demanda Mrs Fry à celui des shériffs qui avait d'abord paru le plus incrédule du succès de l'entreprise.

— Lorsqu'Il rencontre la foi chez ses instruments! » répartit le magistrat qui appartenait à une secte fort opposée à celle des quakers, mais Mrs Fry reprit : « Il inspire la foi comme la volonté et l'exécution selon son bon plaisir, » comme toutes les dames de l'Association se retiraient pour épancher

leurs cœurs joyeux devant Dieu par une prière de la matrone rentrée pour un instant dans son appartement avec ses admirables coadjutrices.

« Savez-vous, leur dit Lydia Masham, lorsqu'elles eurent achevé la prière, qu'il me revient du quartier des prévenues qu'elles commencent à devenir jalouses du bonheur des jugées qu'elles avaient jusqu'ici, me dit-on, traitées avec le plus grand dédain, si bien que vous pouvez vous attendre à recevoir de leur côté une requête demandant la faveur d'être assujetties aux mêmes règles et munies du même travail que vous avez organisé parmi les condamnées. J'étendrai volontiers à cette section mon active surveillance si vous le trouvez bon, mais il conviendrait, je crois, de m'adjoindre une sous-directrice qui passerait la journée dans leur quartier et me rendrait d'heure en heure un compte exact de ce qui s'y passe. Il y a parmi les détenues une ou deux personnes que je pourrais dresser à ce service s'il entre dans vos vues d'accorder aux prévenues la grâce qu'elles vont vous demander d'un jour à l'autre. »

Plusieurs des dames de l'Association hochaient déjà la tête. « Nous ne ferons jamais rien de bon des prévenues, disaient-elles, l'incertitude de leur sort

les empêche de fixer leur attention sur un travail régulier; d'ailleurs beaucoup d'entre elles sont dérangées par les interrogatoires préliminaires et par les entrevues avec les avocats...

— C'est chose évidente et vos observations sont pleines de justice, repartit Mrs Fry, qui avait l'horreur des récriminations inutiles, mais vous semble-t-il possible de refuser à ces pauvres femmes une demande qu'elles croient avec raison devoir être bien accueillie, lorsqu'elles n'ont pas d'autre motif pour nous l'adresser que les bons effets dont elles peuvent elles-mêmes juger auprès de leurs camarades de misère ? »

Les objections tombaient devant cette simple question. « Si nous réussissons moins bien dans le second cas que dans le premier, il s'y fera cependant un peu de bien, » dit Lydia Masham, et ce fut en effet ce qui se produisit. « Quelles paresseuses que ces prévenues! » disaient parfois les monitrices, mais la matrone secouait doucement la tête. « Elles ont le cœur et l'esprit troublé! répétait-elle toujours, mais elles écoutent avec respect la lecture de l'Ecriture sainte et si elles ne travaillent pas autant que notre premier quartier, elles en retirent pourtant quelque profit et quelque avantage. »

C'était cependant une grande entreprise de trouver les sommes nécessaires à l'entretien des ateliers de Newgate et à la fourniture des vêtements convenables pour tant de prisonnières. Les ressources particulières des dames de l'Association n'y suffisaient pas en dépit des larges contributions fournies par les membres de leurs familles réciproques, mais l'œuvre commençait à être connue; à la suite de la visite du lord maire et des aldermen à Newgate, le conseil de la Cité vota une forte allocation pour le développement des entreprises charitables commencées à la prison et Mrs Fry vivait dans l'espoir d'obtenir de nouvelles ressources pour le travail nouveau qui se présentait à elle; la question de la déportation avec toutes ses complications devait nécessairement s'imposer à l'attention du comité, car dans l'état actuel de la situation, les condamnées à la déportation dans la Nouvelle Galles du Sud appelaient encore davantage l'indignation chrétienne et offraient peut-être plus de matière aux efforts charitables que l'état primitif de la prison de femmes à Newgate pendant les années précédentes.

CHAPITRE V

PITIÉ !

Mrs Fry avait trouvé quelques repos à Plashet pendant les mois d'été qui avaient dispersé la plupart de ses fidèles compagnes. Mais l'œuvre accomplie à Newgate n'avait pas périclité, grâce aux constants efforts de Lydia Masham et des coadjutrices qu'elle avait su former et grouper autour d'elle. Mrs Fry ne se lassait pas de répéter à ses filles Catherine et Rachel revenues enfin auprès d'elle : « Qui nous aurait dit, quand nous ramenions Lydia Masham de la réunion à laquelle elle venait assister de si loin et par un si courageux effort, que le Père Tout-Puissant préparait là en silence et dans l'humilité l'aide incomparable qu'il avait lui-même formée pour un travail décidé de longue date dans sa miséricordieuse sagesse ? »

Les filles de Mrs Fry aimaient et vénéraient Lydia Masham, mais elles ne pouvaient admettre que l'œuvre des prisons eût été accomplie surtout par elle. « Je voudrais bien savoir comment cette pauvre bonne âme aurait eu le courage d'entrer toute seule au milieu de toutes ces furies si maman n'avait déjà commencé à les apprivoiser et à leur inspirer quelques bons désirs? » disaient entre elles les jeunes filles, mais elles n'auraient pas osé répéter cela devant leur mère.

C'était alors la grande préoccupation de Mrs Fry d'obtenir l'aménagement d'une prison exclusivement destinée aux femmes sous la direction de surveillantes de leur sexe et elle poursuivait cette grande entreprise avec des difficultés qu'elle n'avait pas éprouvées jusqu'alors. Pour la première fois et grâce à des imprudences de langage qui ne lui étaient pas familières, elle trouvait de l'opposition chez le gouvernement; en particulier chez le premier ministre lord Sidmouth. Celui-ci n'était d'ailleurs pas favorable aux vastes réformes entreprises à cette époque dans la législation anglaise au point de vue de l'usage abusif de la peine de mort.

Les mœurs anciennes et rudes de la population de

l'Angleterre avaient fait place à des habitudes plus douces et à une véritable transformation nationale, la justice et l'équité présidaient maintenant à la plupart des transactions sociales qu'avait profondément pénétré la charité chrétienne, mais les progrès de la législation n'avaient pas tenu tête à ceux de la société, elle restait au contraire dure et presque sanguinaire dans son application des peines légales. A la vérité la coutume avait modifié certaines pénalités, mais un simple vol dans un magasin, un faux en écriture, ou l'escroquerie sans violence restaient passibles de la peine de mort, et si cette rigoureuse sentence n'était pas toujours appliquée, grâce à certains artifices légaux et lorsque la victime du délit se refusait à poursuivre, la loi condamnait toujours à mort les faux monnayeurs et leurs complices; c'était donc l'effort constant de Mrs Fry depuis qu'elle s'était trouvée par ses visites à Newgate en fréquents rapports avec une foule de condamnés, d'obtenir du Parlement la revision du régime pénal ardemment poursuivie d'ailleurs depuis bien des années par les plus éminents jurisconsultes, agissant en cela de concert avec sir Samuel Romilly qui présentait chaque année à cet effet une motion à la Chambre des communes.

Quelle cruelle et poignante émotion en effet subissait la charitable visiteuse lorsqu'elle se trouvait en présence d'une jeune condamnée à mort pour fabrication de fausse monnaie! « Je sens la vie si forte en moi! disait à Mrs Fry Charlotte Newman qu'elle venait d'exhorter à la repentance dans toute l'angoisse de son âme, je ne puis pas me figurer que demain à cette heure-ci je serai morte! »

En cette occasion les filles de Mrs Fry attendaient toujours avec anxiété son retour de la prison, craignant que les émotions auxquelles leur mère était naturellement exposée n'eussent sur sa délicate santé les plus funestes effets.

Elle avait pourtant acquis des forces nouvelles et l'extrême sensibilité de son âme qui la livrait en proie à des souffrances nerveuses sans cesse renaissantes s'était calmée dans une grande mesure. Mais la lettre de la malheureuse Charlotte Newman écrite avant de monter au gibet renouvela dans son cœur un trouble profond par le calme même que semblait ressentir la pauvre condamnée; elle paraissait se croire victime d'une profonde injustice de la loi qui l'accablait et dont elle ne croyait pas avoir mérité la rigueur. C'était précisément ce sentiment de propre

justice et cette conviction de son innocence comparative que Mrs Fry avait travaillé à ébranler dans l'âme de la condamnée.

« Vous avez mérité la mort de cent manières, lui répétait-elle. Je l'ai méritée comme vous, un peu moins que vous, peut-être, s'il y a des degrés dans la condamnation, mais c'est par la grâce de Dieu que nous subsistons encore. Les hommes ont eu connaissance d'un acte criminel de votre part. Ils vous en punissent; faites appel à la miséricorde de Dieu et à la mort expiatoire de notre Seigneur Jésus-Christ, mais ne vous croyez pas innocente, vous ne l'êtes pas et vous n'obtiendrez le pardon de Dieu qu'en le demandant. »

En lisant la lettre de la malheureuse Charlotte, il semblait à Mrs Fry qu'elle avait échoué dans ses efforts pour l'amener à la pénitence et son cœur était déchiré d'angoisses lorsqu'elle reçut la visite de son frère Joseph John Gurney, ardemment engagé depuis quelque temps dans la cause qui excitait chez elle de si vifs sentiments de tendre et pitoyable charité.

Doué de facultés intellectuelles puissantes et rempli de la plus fervente piété, Joseph John Gurney

présentait comme sa sœur le rare mélange d'une beauté personnelle forte et douce avec une gravité pénétrante qui donnait beaucoup d'influence à sa parole et à sa présence. Par une regrettable indiscrétion les journaux avaient répété la lettre de Charlotte Newman à sa sœur et il avait deviné quel trouble cette conviction de ses propres mérites de la part de la condamnée jetterait dans le cœur de celle qui avait fait depuis quelques jours tant d'efforts pour amener la pauvre créature à de meilleurs sentiments. Il trouva en effet sa chère Élisabeth baignée par des flots de larmes nerveuses qui ne lui étaient plus habituelles. Assis à côté d'elle et tenant sa main entre les siennes, il la contemplait avec tristesse lorsqu'il dit tout à coup avec une tendresse patiente :

« As-tu offert à cette pauvre coupable le secours de la croix de Christ avec fidélité? » Mrs Fry releva la tête au milieu de ses larmes.

« Bien certainement, je l'ai fait ! répondit-elle.

— Lui as-tu fait voir qu'elle avait mérité la condamnation de Dieu si celle des hommes pouvait paraître douteuse?

— Assurément.

— Eh bien, alors tu as fait tout qui était en ton pouvoir et tu peux, tu dois remettre entre les mains de la miséricorde du Père cette pauvre âme qui peut avoir reçu plus de vérité qu'elle n'a voulu laisser paraître devant les hommes au dernier acte sanglant de la tragédie dans laquelle elle jouait le principal rôle. »

Mrs Fry releva les yeux, essuya ses larmes et reprenant son calme accoutumé : « Tu dis vrai, Joseph John, dit-elle, et je me suis encore une fois reprise à vouloir faire le métier de la Providence avec ma présomption accoutumée. Que mon Seigneur et Sauveur me pardonne : Mais elle ajouta aussitôt : Je le conjure de sauver ma pauvre Harriett Skelton ! »

Plus intéressante encore que Charlotte Newman, Harriett Skelton, toute jeune et charmante, avait été arrêtée presque sans savoir qu'elle fût coupable, au moment où elle payait ses dépenses journalières avec un billet de banque qui lui avait été remis la veille par l'homme qu'elle aimait, sans qu'elle fut informée de l'origine coupable de cet acte de libéralité. Il lui avait dit seulement : « Fais bien attention à ne pas laisser traîner cet argent-là. »

Comme elle répondait : « Je ne laisse jamais traîner

ce que tu me donnes! » il s'était esquivé en marmottant : « Oh! c'est que ce serait encore pis pour ce billet-là que pour un autre! » Deux jours plus tard, tous les complices, inconscients ou autres, étaient sous les verrous.

Mrs Fry et ses amies l'avaient bientôt distinguée et s'intéressaient particulièrement à elle.

La bande de faux monnayeurs dont Harriett Skelton se trouvait à son insu être complice était trop nombreuse pour qu'il fût possible d'appliquer à tous l'extrême rigueur de la loi, et il fut toujours impossible à Mrs Fry de découvrir par quelle raison Harriett Skelton avait été désignée pour subir la peine capitale. Elle était déjà renfermée dans la cellule des condamnées à mort : au bout du long corridor qui séparait le quartier des prévenues et celui des jugées, et ses compagnes s'étonnaient encore entre elles de la rigueur inattendue et, à leurs yeux prévenus, absolument injuste qui venait frapper la pauvre Harriett.

« Soyez en sûres, dit enfin la malheureuse victime des tortures du *Loup*, elle est mieux préparée à mourir que les autres coupables du même crime et c'est pour cela que Dieu a permis qu'elle fût désignée par les juges, autrement il serait impossible de rien

comprendre à cette justice des hommes qui est constamment aveugle! »

L'explication de la cancéreuse parut plausible à la plupart de ses compagnes et, parmi celles qui avaient appris à prier depuis que Mrs Fry visitait la prison, plus d'une prière fervente s'éleva des salles de Newgate vers Dieu en faveur de celle qui pleurait et qui priait, elle aussi, dans la cellule des condamnées à mort.

Harriett Skelton n'y était pas seule : Mrs Fry trouvait moyen de la visiter presque chaque jour et elle était remplacée par quelqu'une de ses amies lorsqu'elle était retenue au dehors par les efforts qu'elle tentait de toutes parts en faveur de l'infortunée, auprès de ceux qui pouvaient obtenir sa grâce. Elle alla trouver le duc de Gloucester qu'elle avait naguères connu à Norwich dans le temps de l'habit de cheval écarlate et des concerts militaires auxquels ils assistaient de compagnie. Le fils de Georges III était bon et il avait conservé un agréable souvenir de la belle miss Gurney; il donna un vigoureux assaut auprès de lord Sidmouth et accompagna Mrs Fry dans sa visite suppliante chez les gouverneurs de la banque d'Angleterre, mais tous les efforts restèrent inutiles. Et Mrs Fry se vit réduite à porter la nouvelle de son

échec à la jeune condamnée. Elle la trouva en la compagnie d'un respectable vieillard, M. Baker, qui s'était, depuis quelque temps, donné la mission de consoler et d'encourager les condamnés à mort si fréquents alors dans le quartier des femmes comme dans celui des hommes à Newgate ; il était à genoux au moment où la lourde clef de la cellule tourna dans la serrure; comme le dernier verrou venait d'être tiré et que la porte tournait sur ses gonds, l'aumônier bénévole releva la tête et fit signe à la visiteuse de prendre place à ses côtés. La jeune condamnée n'avait rien entendu, absorbée par sa douleur et par sa prière. Elizabeth Fry s'agenouilla et elle priait en silence dans son cœur, pendant que M. Baker recommandait l'âme d'Harriett Skelton au Sauveur pitoyable qui était mort, lui-même, sur une croix infâme. Mais comme il achevait de répandre son cœur devant Dieu, la quakeresse reçut dans son âme ce précieux don du Saint-Esprit qu'elle était accoutumée à espérer, et de ses lèvres s'élancèrent vers le trône de grâce des supplications si ardentes, si tendres, si charitables que la condamnée souleva ses yeux éteints par les larmes pour voir d'où lui venait ce secours puissant d'une prière angélique. « Ah ! » soupira-

t-elle dans son cœur lorsqu'elle reconnut la femme prosternée à ses côtés. Elle attendit longtemps avant de se relever, car à la suite de sa prière Mrs Fry avait été tout à coup pénétrée d'un tel sentiment de la présence et de la bonté de Dieu qui allait recevoir dans son sein la pauvre condamnée qu'elle ne pouvait plus s'arracher à la contemplation des réalités invisibles et éternelles.

Lorsqu'elle se releva enfin, la nuit était venue et le geôlier attendait avec une lanterne à la porte. Un seul coup d'œil jeté sur la figure de la visiteuse rappelée brusquement sur la terre suffit à tout faire comprendre par Harriett Sketlton.

« Ne vous attristez plus! dit-elle très bas en se rapprochant de Mrs Fry, jamais je n'aurais pu être si bien préparée à mourir, vous m'avez ouvert les portes de la vie éternelle. »

Les larmes montèrent aux yeux de Mrs Fry qui se penchant vers la jeune femme, très petite et mince comme un enfant, la baisa doucement au front.

Hariett Skelton rougit jusqu'aux oreilles de reconnaissance et d'étonnement, et elle s'inclina faiblement comme pour toucher de ses lèvres le bas de la robe de la quakeresse qui étendait les mains au-des-

sus de sa tête pour la bénir : puis elle sortit avec un dernier regard si tendre et si ferme dans sa paisible assurance que la condamnée se sentit fortifiée et portée dans les bras éternels de la divine compassion. Le vieillard accompagna un moment Mrs Fry dans le corridor : « Dieu vous bénisse, fit-il à demi-voix en la quittant, car vous avez fait vraiment ici l'œuvre d'un ange. » Lorsque Mrs Fry rentra à Mildreds'Court, ses filles guettaient son arrivée auprès de la porte et elles se préparaient à l'entourer de leur tendre sollicitude; mais elles aperçurent un tel rayonnement sur le front de leur mère qu'elles gardèrent toutes deux le silence, s'empressant à la servir avec un respect et une affection nouvelle. » Il faut tenir notre mère bien fort, se disait Rachel dont l'imagination ardente était très développée; sans quoi un jour elle nous échappera pour prendre son vol.

La cellule des condamnées à mort était vide à Newgate et Mrs Fry, qui venait d'être présentée à la reine Charlotte, plaidait maintenant auprès d'elle la cause des déportées comme elle avait quelques jours auparavant plaidé celle de la pauvre Harriet Skelton.

La reine avait convoqué la quakeresse à Mansion

House, l'hôtel de ville de la Cité, pour une grande assemblée des enfants fréquentant les écoles municipales et les regards des assistants étaient tous attachés sur le groupe formé par la princesse couverte de riches pierreries selon l'usage du temps dans les occasions d'apparat, en face de la simple robe grise et de la haute stature de Mrs Fry qui semblait s'élever comme un ange puissant au-dessus de la reine petite et frêle. Un murmure d'admiration courait dans les rangs de l'assemblée et la foule rassemblée au dehors répéta le même applaudissement lorsque Mrs Fry sortit de la salle d'audience.

« On me dit que vous ne vous arrêterez pas en Angleterre, Madame, et que vous comptez étendre votre protection jusqu'aux navires qui emportent les déportées dans la Nouvelle Galles du Sud, » avait dit la reine à la quakeresse; et Mrs Fry avait répondu :

« Mes amies et moi nous comptons en effet accompagner les partantes jusqu'à Deptford, et je te conjure, Majesté, de nous venir en aide pour subvenir aux besoins de leur cruelle traversée ! »

La reine fit un petit mouvement d'étonnement en s'entendant tutoyer par la quakeresse, tandis que les évêques qui se trouvaient à portée de la voix de

Mrs Fry souriaient de voir avec quelle bonne grâce adroite elle avait réussi à combiner ensemble les usages traditionnels de sa secte avec le respect dû à la situation élevée de son interlocutrice. Le soir même la reine Charlotte fit remettre un don de cent livres sterling à Mrs Fry pour l'aménagement du navire emmenant les déportées.

La pratique ordinaire de Newgate lorsque l'un des convois pour la Nouvelle Galles du Sud se trouvait en partance, avait toujours été de célébrer cette séparation des condamnées exilées d'avec celles qui restaient en Angleterre par un grand festin qui dégénérait vite en orgie et dont les frais étaient couverts par les aumônes recueillies depuis plusieurs jours dans les deux quartiers de la prison. On avait aussi l'habitude de les transporter, de Newgate à la Tamise, dans des charettes ouvertes qui se trouvaient aussitôt escortées par une foule désordonnée et bruyante dont les cris retentissaient autour des barques qui conduisaient les prisonnières jusqu'au navire.

C'était une grande préoccupation pour Mrs Fry et ses amies que de parvenir à ce que le bien qu'elles espéraient avoir accompli dans les âmes des malheureuses déportées dans la prison pendant leur déten-

tion ne fût pas à tout jamais détruit par l'oisiveté et la fâcheuse promiscuité du long voyage.

Mrs Fry était enfermée avec son inséparable compagne Anna Buxton dans une des salles de Newgate en ce moment abandonnée par les femmes toutes occupées dans les cours à préparer les bagages de celles qui allaient partir, au nombre de cent vingt-huit, sans compter les enfants.

« Comment occuper tant de mains et tant d'intelligences depuis si longtemps tournées vers le mal pendant les interminables semaines de ce voyage? » soupirait Mrs Fry; et Anna Buxton s'écria avec la promptitude d'imagination qui la caractérisait : « Donnons-leur des couvrepieds à faire en assemblant ensemble des morceaux d'étoffe, c'est si long! « L'idée était lumineuse, Mrs Fry le vit aussitôt. « Où trouveras-tu assez d'échantillons d'indienne pour occuper toutes ces travailleuses! » reprit-elle cependant, et Anna, qui était ce jour-là véritablement inspirée, répondit en attirant vers elle une plume et une feuille de papier : « En écrivant à tous les fabricants d'indienne à Manchester pour leur demander leurs échantillons, nous dirons à quel but nous les destinons! »

Le soir même vingt lettres étaient écrites, bientôt

suivies par vingt autres et la semaine ne s'était pas écoulée que miss Buxton, petite et mince comme elle l'était, disparaissait absolument au milieu des paquets de toute provenance qui s'étaient entassés dans les magasins de son frère. Les dames visiteuses s'étaient réunies depuis plusieurs jours afin de partager l'énorme quantité de morceaux d'étoffe qu'il fallait confier à chaque monitrice de groupe pour le travail des douze prisonnières confiées particulièrement à ses soins.

En arrivant à Deptford dans les voitures de place fournies par Mrs Fry pour le transport des déportées, les dames visiteuses, leur présidente en tête, abordèrent le navire destiné au long voyage, la *Maria*, et elles éprouvèrent dès l'abord un sentiment pénible à la vue de l'étroit espace réservé aux prisonnières. « Ces malheureux enfants entassés à fond de cale mourront de chaleur et d'ennui! » pensaient-elles; mais il n'y avait aucune réclamation à faire, aucun changement sérieux à introduire dans l'aménagement, il fallait à tout prix tirer parti de ce qu'on trouvait posséder. Mrs Fry s'en alla à la recherche du capitaine du navire.

« Comment comptes-tu organiser le transport de ces malheureuses femmes? » demanda-t-elle.

Le capitaine n'avait jamais vu Mrs Fry.

A peine avait-il entendu parler d'elle et il regardait avec un étonnement accompagné de colère cette grande et belle personne à l'air imposant qui venait inopinément se mêler de l'aménagement de son navire, bien qu'il eut déjà cinq ou six fois transporté des déportées à Botany Bay, sans que personne, homme ou femme, fonctionnaire ou charitable visiteur, eût seulement songé à s'enquérir du sort des prisonnières à bord de la *Maria*. Il se fit répéter la question de Mrs Fry! « Vous dites, madame....? »

Élizabeth Fry souriait involontairement!

« Je te demande comment tu comptes organiser l'existence de ces femmes et de ces enfants pendant les longs mois qu'elles vont passer à bord de ton navire. Elles arrivent en droite ligne de la prison de Newgate, où nous faisons depuis plusieurs mois de grands efforts, mes amies et moi, pour les ramener à une vie honnête et régulière en sauvant leurs âmes pour l'éternité. Si elles perdent pendant le voyage tout ce qu'elles ont gagné en fait de décence et d'activité et cela faute de surveillance de ta part, leur sang sera sur ta tête, capitaine! »

Le capitaine de la *Maria* était un homme sérieux

bien qu'un peu brusque comme beaucoup de marins. Il comprit aussitôt que la quakeresse était plus et mieux instruite que lui de ce qui concernait les prisons de femmes, et il lui dit avec une cordiale déférence : « Comment les installeriez-vous à bord, vous-même, madame, si vous aviez le commandement du navire ? »

Élizabeth Fry sentit son cœur se gonfler de reconnaissance et de joie et elle s'empressa d'expliquer au brave marin son système de groupement sous la direction des monitrices. Depuis qu'elle avait su les noms des déportées, elle avait médité sur la formation des groupes divers, suivant l'âge et les dispositions des prisonnières, afin de déroger le moins possible aux habitudes de travail, d'ordre et de discipline qu'elles avaient acquises dans la prison. Les femmes avaient elles-mêmes accepté les règles qu'elle leur proposait et l'organisation des monitrices choisies pour chaque groupe de douze déportées partagé aux repas en deux subdivisions de six, permettait une sorte de surveillance continue qui n'avait jamais existé dans les voyages précédents de la *Maria*, le capitaine l'avouait sans réserve.

Il fallait également pourvoir à l'occupation et à l'in-

struction des enfants. Parmi les déportées se trouvait une personne dotée d'une assez bonne éducation qui proposa de faire la classe au petit peuple des malheureux enfants si le capitaine pouvait trouver un coin propre à la réunion de la petite classe. Le capitaine de la *Maria* avait pris son parti des ennuis et des embarras de l'entreprise; un étroit espace fut dégagé à l'arrière du navire et là, la maîtresse d'école fut pourvue des matériaux et des livres nécessaires pour suivre en faveur des pauvres petits prisonniers la méthode d'enseignement intellectuel et de travail manuel qui avait été pratiquée à leur usage par Mary Connor tandis qu'ils étaient à Newgate. Mrs Fry vint un jour trouver le capitaine fort occupé à surveiller l'aménagement de son navire dans de pareilles conditions. Elle était la seule personne dont il admit les idées ou les propositions et lorsque Mary Sanderson avait tenté de suggérer quelques arrangements de sa façon, elle avait été repoussée avec tant de perte et une telle volée de jurons qu'elle avait appliqué ses deux mains sur ses oreilles en s'enfuyant tout effrayée. Mrs Fry tenait entre ses doigts une petite bourse : « Samuel Reynolds, dit-elle, je veux te confier cet argent, il y a là dix livres que tu remettras à la maîtresse de la

petite classe en arrivant à Botany Bay si tu es assuré de science certaine qu'elle a bien et fidèlement accompli la tâche dont elle s'est chargée à l'égard de ces pauvres enfants.

— Comment voulez-vous que j'en sache rien de science certaine, c'est-à-dire en y regardant par moi-même? demanda le capitaine qui était très pressé ce jour-là.

— Je suppose que tu passes chaque jour l'inspection des différentes parties de ton navire, répartit Mrs Fry sans se troubler, et tu es homme à t'apercevoir si les enfants travaillent ou s'ils perdent leur temps. »

L'Association pour la réforme des prisons de femmes s'était presque tout entière établie à Deptford et ne quitta pas l'hôtel où elle avait pris ses quartiers jusqu'au départ du navire la *Maria*.

Seule, cependant, Mrs Fry était en rapports personnels et journaliers avec le capitaine Reynolds. La plupart de ses amies, Mary Sanderson en tête, s'esquivaient à la hâte lorsqu'elles le voyaient approcher à terre et se réfugiaient dans leur petite embarcation lorsqu'il apparaissait dans la partie du vaisseau qu'elles étaient alors en train d'arranger. Plusieurs des dames visiteuses étaient souvent occupées à orga-

niser et à classer les petits morceaux d'indienne carrés, losanges ou rectangles dont on devait composer les courtes-pointes afin de donner aux monitrices une idée du genre de travail qu'elles devaient faire exécuter par leurs subordonnées. Les couvre-pieds une fois achevés devaient être vendus en arrivant à Botany Bay au profit des déportées et le produit de ce travail assez recherché dans la Nouvelle Galles du Sud devait servir à procurer aux malheureuses prisonnières l'abri et la nourriture des premiers jours, car aucune précaution n'avait encore été prise dans les colonies de déportation pour recevoir les femmes qu'on débarquait simplement sur la côte, sans ressources et sans protection, ce qui les exposait naturellement aux plus funestes rechutes dans le vice.

Le dernier jour était arrivé, la *Maria* était prête à prendre la mer. Mrs Fry venait d'aborder le navire et les matelots s'empressaient autour d'elle, comme s'ils étaient eux-mêmes reconnaissants de ses efforts incessants en faveur des tristes passagères dont ils se trouvaient encombrés. Elle était à bout de ses ressources; la bourse de la reine Charlotte était vide, les provisions de tout genre dont il avait fallu

fournir le bâtiment, les habits qu'il avait été nécessaire d'acheter pour les plus dépourvues parmi les prisonnières avaient coûté cher. « Il nous faudra toutes faire un appel à nos frères, à nos maris et à nos cousins, en revenant », avait dit Anna Buxton dont le frère Fowel Buxton avait épousé l'une des sœurs de Mrs Fry; mais pour le moment tout ce qui pouvait contribuer à l'aisance comparative et à la bonne santé des déportées et de leurs enfants, pendant le voyage, était embarqué sous la garde du capitaine qui avait promis d'en surveiller la distribution entre les mains des monitrices. Mrs Fry regardait avec une émotion profonde toutes ces femmes qu'elle connaissait individuellement, dont elle avait en particulier défendu l'âme contre les tentations de Satan et les rechutes d'une vie tout entière passée dans le mal. Les femmes rangées sur le pont se disaient les unes aux autres : « Regardons la bien, nous ne la reverrons peut-être plus ». Le capitaine avait ouvert la porte de sa cabine et il se tenait derrière Mrs Fry entourée de ses compagnes. En passant à côté de Mary Sanderson, le brave marin avait dit en souriant : « Vous n'avez plus besoin d'avoir peur de moi, mademoiselle, je pars demain et vous n'aurez plus la crainte

de m'entendre jurer. » La jeune quakeresse joignit les mains : « Si tu voulais bien me promettre de ne plus jurer que je puisse t'entendre ou non ! » dit-elle d'un air si suppliant que le capitaine se mit à rire tout en disant : « Vous ne vous êtes donc pas aperçue que j'y avais fait bien attention depuis ce terrible jour où vous vous êtes sauvée en mettant vos mains sur vos oreilles? vous aviez toujours envie d'en faire autant du plus loin que vous m'aperceviez!

— Que Dieu te fasse la grâce de ne plus prendre jamais son nom en vain », s'écria Mary Sanderson touchée de la bonne volonté du marin.

En ce moment, Mrs Fry commençait à lire le psaume CVII confiant de tout son cœur ses pauvres protégées à Celui qui amène lui-même le vaisseau au port assuré. Puis feuilletant sa Bible elle lut la scène sur le lac de Génésareth pendant le sommeil du Seigneur lorsque ses disciples s'écriaient : « Seigneur sauve-nous ! nous périssons ! » puis s'agenouillant sur le pont au milieu de ses compagnes, elle appela le secours de Dieu sur le travail qui avait été commencé parmi les prisonnières : « Paul sème, Apollos arrose, mais c'est toi seul, Esprit Saint, qui donnes l'accroissement ! Ne laisse périr aucune de ces brebis dont

plusieurs, nous l'espérons, ont sincèrement le désir de se donner à toi! »

Elle se taisait : tout autour de la *Maria*, dans la foule des navires qui encombraient la Tamise à Deptford, les matelots grimpés sur les vagues et sur les mâts ou pressés à bord des bâtiments voisins, retenaient leur souffle pour mieux entendre; l'équipage de la *Maria* était tout entier sur le pont, groupé le plus près possible de ces déportées pour lesquelles les matelots avaient d'ordinaire tant d'horreur et de mépris, ils les sentaient alors protégées par la tendre sollicitude des fidèles amies venues jusqu'à ce navire qui devait les emporter au loin pour témoigner de leur persévérant intérêt.

Il fallait partir, tous les yeux étaient remplis de larmes, Mrs Fry baisa le front des monitrices pendant que toutes les femmes se pressaient autour d'elle pour obtenir un regard; elle se retourna pour leur faire encore un signe de la main, puis accompagnée jusqu'au bord de la planche par le capitaine la tête découverte, elle descendit dans sa petite barque en disant très haut : « Dieu vous bénisse toutes ! » l'embarcation glissa sur le fleuve disparaissant derrière une nouvelle rangée de navires. Toutes les

déportées s'étaient précipitées sur le point d'où elles pouvaient l'apercevoir encore ; elle n'était plus là, la barque avait disparu.

Mrs Fry ne tarda pas longtemps après l'arrivée de la *Maria* à Botany Bay à recevoir de la colonie pénale des nouvelles qui lui prouvèrent péremptoirement qu'en ce qui regardait les déportées, le travail opéré à Newgate parmi les prisonnières et les progrès qu'elles semblaient avoir faits resteraient et devaient rester absolument vains tant que les femmes en mettant pied à terre à Botany Bay se trouveraient dans l'état d'abandon absolu où les laissait la lacune de la loi et l'incurie du gouvernement pénitentiaire à cette époque; elle devait poursuivre cette réforme avec l'ardente persévérance qu'elle portait à toutes ses entreprises et qu'elle inspirait à ses coadjutrices, jusqu'à ce qu'elle eût obtenu que les hommes déportés fussent employés, dans les premiers temps de leur débarquement et avant que leur sort fût fixé ailleurs, à construire des abris qui pussent recevoir les femmes à leur arrivée dans la Nouvelle Galles du Sud, afin de permettre à ces malheureuses de trouver moyen de gagner leur vie et celle de leurs enfants dans les conditions nouvelles où elles se

trouvaient placées, sous la protection d'une matrone désignée par le gouverneur de la colonie. Lorsque cette entreprise nouvelle fut enfin menée à bien, Mrs Fry avait poursuivi ses charitables efforts au près et au loin, dans la Grande-Bretagne et sur le continent.

CHAPITRE VII

DANS LES PRISONS DE LA GRANDE-BRETAGNE

Les enfants de Mrs Fry grandissaient, elle n'avait plus de babies dans les bras et elle avait choisi de bonnes pensions pour l'éducation de ses fils. Son frère, John Joseph Gurney, chaque année plus activement employé au service de Dieu pour la cause de l'humanité, allait partir pour l'Écosse où il comptait visiter les prisons encore dépourvues de tous les avantages que Mrs Fry et ses amies avaient procurés à ces quartiers de femmes à Newgate maintenant transformés par leur influence. Le triste personnel sans cesse renouvelé d'une prison nécessitait toujours les mêmes efforts individuels, mais l'ordre, la discipline, le travail avaient pris la place de la débauche et du désordre permanent : le cœur de la grande

réformatrice se sentit pressé de porter à d'autres créatures humaines les biens que, par la grâce de Dieu, elle avait eu le bonheur et l'honneur d'apporter d'abord dans la ville de sa résidence naturelle ; Londres n'avait plus un aussi grand besoin d'elle, son frère l'entraîna en Écosse.

Avait-elle oublié les spectacles qui avaient d'abord frappé ses regards dans ses premières visites à Newgate, ou les prisons qu'elle visitait maintenant étaient-elles en effet plus effroyables encore que tout ce qu'elle avait vu naguère ? La présence des fous qui se trouvaient mêlés aux prisonniers ajoutait à l'horreur qu'inspirait la misère de ces premiers à Dunbar, à Haddington, à Berwick. Au contraire de la tendance de nos jours qui porte à croire que tous les criminels sont des insensés, irresponsables dans une grande mesure des actes qu'ils commettent, on en était encore alors sur bien des points à la conviction du moyen âge ou pour mieux dire à la pratique du moyen âge ; les fous étaient traités comme les criminels.

Dans la prison du comté d'Haddington encombrée de détenus à la suite d'une émeute qui avait eu lieu peu de temps auparavant dans la ville, Mrs Fry avait

été épouvantée de l'état dans lequel elle avait trouvé ces malheureux entassés dans deux petites salles de douze pieds de longueur sur huit de large, sans vêtements, sans lits autres qu'une poignée de paille infecte, sans secours médicaux ou religieux, enfermés dans leurs repaires sans jamais sentir l'air du dehors; mais sa douleur ne connut pas de bornes lorsqu'elle trouva, dans une cellule isolée qu'il n'avait pas quittée depuis dix-huit mois, un pauvre fou, jeune encore, dont personne ne connaissait l'origine et qui avait été arrêté dans un parc voisin dont il avait détérioré les bancs de plaisance. Jamais le souvenir de cet infortuné ne s'effaça de sa mémoire lors même qu'elle en vit d'autres; à Haddington même elle trouva les malheureux prisonniers, en dépit de la rigueur de leur captivité, en contact avec les passants dans la rue et livrés sans pudeur à cette pratique d'une mendicité effrontée qu'elle avait eu tant de peine à détruire à Newgate.

Que d'autres elle devait voir en effet subissant les tortures de l'emprisonnement d'un autre âge!

Les uns enchaînés à leurs lits comme à Forfar, (au moins ceux-là avaient-ils des lits) : attachés par des chaînes à la muraille comme à Bervick ou fixés

tout près du pavé par un large anneau comme à Newgate; elle suivait partout avec des regards particulièrement compatissants les fous mélangés aux coupables et elle éprouvait une telle horreur pour les souffrances que la dureté des hommes ajoutait à ce mal, la plus grande de toutes les misères humaines, qu'elle ne tarda pas à joindre aux efforts ordinaires qu'elle poursuivait en faveur des prisonnières des appels pressants aux autorités compétentes pour le soulagement des malheureux insensés.

La santé de Mrs Fry était à cette époque profondément altérée et bien qu'elle eût conquis sur la susceptibilité nerveuse dont elle avait toujours souffert un très grand et puissant empire, elle ne pouvait subir toutes les secousses morales qu'elle traversait constamment à la suite de ses malheureux protégés sans en éprouver au bout de quelque temps le funeste contre-coup.

Elle eut également la douleur de voir le premier anneau se rompre dans cette chaîne des sept sœurs qui avait jusque-là résisté aux coups de la mort. La plus jeune de toutes, Priscilla Gurney, la seule appartenant comme Mrs Fry à la secte des Amis, mourut à Cromer chez sa sœur Mrs Buxton récem-

ment cruellement frappée elle-même par la perte de quatre de ses enfants dans l'espace de trois semaines! La soumission et la foi sereine qui soutenait les sœurs désolées n'avait pas atténué la souffrance de cette séparation et Mrs Fry revint à Mildreds'Court épuisée et souffrante. La tâche qu'elle poursuivait au nom de Dieu pour le service de l'humanité devenait chaque jour plus étendue et plus pesante.

Elle avait cependant cette joie de se voir efficacement soutenue et secondée par les siens : ses deux filles ainées étaient devenues pour elle de précieuses secrétaires; et elle goûtait sans mélange la joie la plus pure que Dieu ait accordée aux mères : celle de voir ses enfants marcher dans les voies du dévouement chrétien dont elle leur avait donné l'exemple.

M. Joseph Fry et ses deux filles l'accompagnèrent au printemps dans le voyage qu'elle entreprit à travers l'Angleterre dans le but de fonder dans toutes les villes qu'elle visitait des sociétés de patronage destinées à soulager la misère des détenues dans les prisons et de continuer à exercer sur elles une charitable influence au terme de leur peine.

Un comité de correspondance s'était formé à Londres pour répondre aux innombrables requêtes

des associations nouvelles qui surgissaient ainsi chaque jour sur les traces de Mrs Fry pendant ses voyages missionnaires; parmi les nombreuses recrues qu'elle amenait à partager en quelque mesure l'intérêt passionné qu'elle éprouvait pour les prisonnières, beaucoup d'associations subsistent encore aujourd'hui, conservant presque toute l'empreinte de la main puissante et délicate qui les forma, sans aucun caractère sectaire et sans autre but que la réforme des vies et le salut éternel des âmes.

C'était une joie profonde, bien que souvent silencieuse et contenue, que le sentiment de fraternité dans une œuvre commune qui animait Mrs Fry lorsqu'elle s'asseyait à son bureau pour répondre elle-même à quelqu'une des communications qui lui arrivaient non seulement de toutes les régions de la Grande-Bretagne, mais encore de plusieurs parties du continent, lorsque des âmes chrétiennes personnellement émues au récit de ses efforts présévérants et des misères auxquelles elle avait porté remède se trouvaient pressées de mettre ainsi la main à l'œuvre, et d'exercer, dans la mesure de leurs forces, une salutaire influence sur les malheureuses qui se trouvaient à leur portée. En Italie, en Russie,

en Allemagne, l'œuvre des prisons comptait des associées ! « Il fut un temps, lorsque j'ai commencé à visiter Newgate, où je me disais tout bas afin de prendre courage pour entrer dans une salle : Je ne suis pas seule, car le Père est avec moi ! racontait-elle un jour à sa fille Rachel dont la nature ardente sympathisait particulièrement avec celle de sa mère ; et maintenant la promesse de Dieu s'est accomplie : la petite famille s'est accrue jusqu'à mille personnes !

« Il faudra une fois, si Dieu me prête vie, que je m'en aille chercher sur le continent toutes ces sœurs éparses que Dieu lui-même réveille dans les divers coins du monde, sur le trône ou à l'atelier, et je leur répéterai avant de quitter ce monde la bénédiction suprême de Notre commun Sauveur : « J'étais en prison et vous m'avez visité ! »

Lorsqu'elle lui ouvrait ainsi son cœur, Rachel Fry sentait qu'elle ne pourrait jamais se séparer de sa mère et qu'il serait doux de lui consacrer sa vie tout entière sans aucun partage. Elle fut cependant la première à quitter non seulement le précieux nid maternel mais encore cette société des Amis au milieu de laquelle elle avait été élevée, en épousant Francis Cressvell. Le premier novembre suivant, sa

mère donnait le jour à son onzième et dernier enfant, tandis que la jeune femme recevait dans ses bras son fils premier né.

Ce fut à peu près à la même époque qu'elle vit se développer à la Chambre des communes et dans la nation tout entière un courant nouveau d'opinion et d'efforts en faveur de ces adoucissements à la loi pénale qu'elle poursuivait depuis si longtemps. Son beau-frère, M. Buxton, enrôlé avec ardeur dans la même cause, avait porté à la Chambre des communes une motion contre l'abus de la peine de mort qui fut rejetée à une très faible majorité, soutenue qu'elle avait été par un éloquent discours où il s'écriait : « Nul ne peut nier que les lois ne doivent concorder avec les sentiments du peuple qu'elles gouvernent. Peut-être en fut-il ainsi autrefois dans notre patrie, mais cette sympathie a dès longtemps disparu. Le siècle dernier a vu peu à peu augmenter l'écart entre la loi avec ses exigences et les sentiments nouveaux de la nation. Le peuple a fait des pas immenses dans la voie de la civilisation morale et de l'adoucissement graduel des mœurs, tandis que la rigueur des lois s'est accrue jusqu'à atteindre un degré de férocité qui n'appartenait pas même à l'époque la plus

reculée de notre histoire. La divergence est devenue telle qu'il n'existe pas, je crois, de loi plus rigoureuse que la loi anglaise ni de nation si humaine et si miséricordieuse que la nation anglaise. En sorte que l'exécution de cette loi inflexible est confiée à ce peuple charitable et compatissant.

CHAPITRE VIII

SEMEZ LE LONG DE TOUTES LES EAUX

A chaque départ annuel du navire emmenant les déportées à travers l'océan jusqu'à la Nouvelle-Galles du Sud, Mrs Fry et ses amies se retrouvèrent constamment à Deptford ou à Woolwich pour veiller à l'embarquement des prisonnières qui se trouvaient parfois rassemblées des diverses prisons de comté de la Grande-Bretagne, soumises à des rigueurs que les dames visiteuses n'avaient j'amais vues à Newgate dans les plus mauvais temps.

Mrs Fry et son amie Mrs Prior attendaient l'arrivée d'un convoi de Worcester à Deptford, et elles étaient toutes deux dans une petité barque, gagnant la mer vers Margate, lorsqu'au milieu d'une belle journée, par un ciel calme, s'éleva tout à coup

une bourrasque de vent et de tonnerre fréquente dans cette région et qui fut bientôt mélangée de torrents de pluie; les deux voyageuses, déjà aveuglées par les tourbillons, apercevaient à l'horizon un petit bateau à vapeur venant de Margate qui remontait rapidement la rivière à la poursuite de deux autres steamers de courses, la *Victoire* et la *Favorite*, venant aussi de Margate, et qu'on commençait à apercevoir au tournant de la rivière; le vent d'Est soufflait toujours, augmentant de force, le jeune marin qui montait le steamer *l'Aigle* se félicitait à la pensée que son navire était le plus rapide contre vents et marée, lorsqu'il distingua tout à coup la petite embarcation qui luttait avec beaucoup de peine contre le flot descendant et le terrible coup de vent. Dans la barque, leurs manteaux étroitement serrés autour d'elles, deux femmes vêtues à la mode de la secte des Amis subissaient tranquillement les rafales du vent et de la pluie.

« J'étais alors un marin passionné et de grande ardeur, écrivait plus tard l'officier, mais j'avais toujours éprouvé une secrète admiration pour le calme et la sérénité des Quakers, j'en avais même eu quelques-uns comme passagers et j'avais toujours été

frappé de leur intelligente curiosité; je me trouvais cependant dans un grand embarras. Si je m'arrêtais, je perdais le prix de la course à laquelle la plupart de mes amis portaient autant d'intérêt que moi; pourtant laisser deux dames dans une pareille situation! Je dis un mot à l'oreille du mécanicien, je donnai l'ordre au second de virer doucement de bord et je fis jeter une corde aux rameurs de la petite embarcation, en sorte qu'avant que les passagers eussent pu s'apercevoir que le jeu de la machine avait été un moment ralenti, la barque avait été attachée à l'arrière et l'*Aigle* volait derechef en remontant la Tamise. Je vois encore ces deux femmes, elles sont restées fixées dans ma mémoire par un souvenir indélébile. La seconde des voyageuses que j'avais aidées montait sur le pont. Elle retint ma main entre les siennes et me remerciant avec un charme et une dignité incomparables :

« Tu as été bon pour nous, capitaine. Nous ne t'avions pas fait signe, car nous avions agité nos mouchoirs au passage des autres steamers, mais ils n'y avaient pas pris garde, et nous ne pensions donc plus pouvoir réussir auprès de toi. » Elles n'avaient pas souffert de l'orage et j'aperçus bientôt

Mrs Fry, qui ne perdait jamais une occasion de pouvoir faire quelque bien, qui offrait des petits traités à plusieurs des matelots en causant avec eux. Je n'avais pas, alors, grand goût pour les sectes, j'ai appris depuis ce temps à mieux les connaître; mais qui aurait pu résister à la beauté grave, au regard céleste de cette femme? En la voyant on l'aimait; à l'écouter, il semblait qu'un ange gardien vous engageât à obéir à sa voix, afin d'éviter les tentations et les dangers de la vie présente. C'était un privilège incomparable de posséder cette physionomie qui trahissait à chaque instant les émotions du cœur d'une femme bénie entre toutes les femmes. »

Les femmes qu'on attendait de Lancaster venaient d'arriver à bord au moment où Mrs Fry et sa compagne rejoignirent le navire; jamais spectacle plus douloureux n'avait frappé ces regards si fort accoutumés à les contempler. Les prisonnières venues de Lancaster avaient non seulement les menottes, mais elles étaient toutes chargées de fers pesants qui avaient amené une enflure considérable dans les jambes et elles avaient été transportées à bord, enchaînées les unes aux autres sans pou-

voir descendre de la diligence séparément, plusieurs portaient leurs enfants dans leurs bras en dépit de leurs chaînes, d'autres avaient les yeux pleins de larmes d'envie, car, à leur départ de Lancaster, on les avait brusquement séparées des enfants qu'elles nourrissaient et dont elles ignoraient encore la destination. L'une de ces malheureuses mères venait seule de Cardigan et le cercle de fer qui entourait sa cheville y avait amené une si forte inflammation que le chirurgien du navire, *les Frères*, insista pour faire enlever le fer avant de mettre à la mer. La souffrance de l'opération de délivrance fut telle que la malheureuse s'évanouit au premier coup de ciseau. Durant tout le temps de son emprisonnement à Cardigan, elle avait porté une chaîne de fer autour de sa taille, reliée à l'anneau qui entourait sa jambe et le soir lorsqu'elle gagnait le tas de paille qui lui servait de lit, deux ferrures comprimaient encore le mouvement de ses mains.

Lorsque Mrs Prior eut assisté avec Mrs Fry à la chute des chaînes, elle dit à celle-ci : « Maintenant je te laisse Anna Buxton pour assister à l'embarquement et à l'installation de ces pauvres femmes, et je m'en retourne à Londres afin d'être à Whitehall à

temps pour obtenir que les pauvres petits nourrissons soient rendus à leurs mères avant que le navire ne vienne à prendre la mer. S'il n'y a pas d'autre ressource, nous irons nous-mêmes les chercher à Lancaster et nous les rapporterons à ces pauvres femmes! — Va! dit Mrs Fry, et quand tu reviendras, je quitterai Deptford, lors même que les *Frères* ne seraient pas encore partis, j'ai laissé à Mildreds'Court mon petit Joseph, qui commence, je crois, à avoir la rougeole et je serais bien aise de retourner auprès de lui. — Je ferai donc double diligence, dit Mrs Prior qui avait elle-même une maison remplie de petits enfants, et lorsqu'elle reparut, le lendemain au soir, les bras chargés des nourrissons, elle trouva Mrs Fry occupée à préparer le groupement des déportées à bord et le classement des monitrices. Une demi-heure plus tard, elle avait pris congé de ses pauvres protégées dont aucune ne venait ce jour-là de Newgate et elle avait repris le chemin de Mildreds'Court, laissant les derniers arrangements aux soins de ses fidèles compagnes.

Sous les pas de Mrs Fry et par imitation de son admirable exemple les œuvres de miséricorde se multipliaient sans cesse. Miss Neave avait passé

une journée auprès d'elle, visitant une des prisons de Londres à Whitecross. Comme elles sortaient ensemble, Mrs Fry dit à sa compagne par une impulsion soudaine : « Ah! si nous avions seulement un asile, où nous puissions recevoir les pauvres filles qui en sont à leur premier délit, comme notre tâche serait moins pénible! J'ai vu tant de pauvres enfants finir leur carrière dans une cellule de condamnée à mort, qui ne seraient pas retombées, si une main charitable leur avait été tendue au début! »

Elle fixait sur miss Neave ce regard à la fois pénétrant et tendre qui n'appartenait qu'à elle. Miss Neave était riche, sans charges d'aucune nature; elle n'était déjà plus jeune et n'avait aucune intention de se marier; elle tendit à Mrs Fry ses deux mains jointes : « Si vous voulez m'admettre à prendre une petite part dans votre grand travail, j'ouvrirai un petit asile, pour ces jeunes filles dont vous parlez, dans une petite maison que je possède à Tot's Hill. »

Ce fut le premier anneau de la longue série des asiles pour les libérées de différents âges et de diverses origines qui commencèrent à s'élever non loin des prisons, dans toutes les villes, sous l'impulsion et sous la direction des comités de patronage pour

les détenues. Des écoles de discipline furent également ouvertes pour les petites filles, répondant, en quelque mesure, aux maisons de correction françaises, mais en général très peu nombreuses et munies d'une réglementation à la fois maternelle et forte qui évitait, aux pauvres enfants ainsi recueillies, le contact avec d'autres coupables, plus avancées dans le mal, qui eussent achevé de les contaminer.

Nulle souffrance, petite ou grande, ne pouvait tomber sous les yeux de Mrs Fry sans qu'elle se sentît pressée d'apporter le remède. Dans un séjour assez prolongé qu'elle put faire à Brighton pour remettre encore une fois sa santé ébranlée, elle fonda, sur l'avis du docteur Chalmers, une société de secours mutuels, au même moment où elle se préoccupait d'organiser une bibliothèque au service des douaniers chargés d'empêcher la contrebande sur la côte. Pendant les longues insomnies qui l'obligeaient à ouvrir sa fenêtre de grand matin, elle avait remarqué la solitaire promenade des douaniers sur la falaise et, sachant qu'il ne leur était pas permis d'entrer en communication avec les habitants des maisons voisines, non plus qu'avec les passants, elle avait imaginé ce moyen de distraire leurs pensées

et de développer leur intelligence. Les bibles ne manquaient désormais dans aucune des stations du littoral.

Elle venait de visiter les prisons d'Irlande en compagnie de sa belle-sœur Élizabeth Fry et elle était à peine revenue en Angleterre à temps pour retourner en toute hâte à Brighton. L'année précédente, elle avait recouvré ses forces dans cet agréable séjour, y portant comme de coutume les bénédictions qui accompagnaient partout sa présence; elle y revenait aujourd'hui pour assister aux dernières semaines de sa sœur Rachel, préférée entre toutes, celle avec laquelle, jusqu'à son mariage, elle avait partagé les joies de l'enfance comme les premières émotions de la jeune fille. Elles revinrent ensemble dans cette demeure chérie d'Earlham où plusieurs d'entre elles avaient vu le jour et où Rachel Gurney termina, jeune encore, sa carrière de dévouement silencieux au bonheur de tous les siens : Élizabeth avait, plus que tous ses frères et sœurs, été l'objet de la tendre affection de Rachel.

Que de fois dans cette vie d'épreuves et d'incertitudes douloureuses, n'avons-nous pas été appelés à répéter dans notre cœur ce passage du prophète Isaïe : « Le juste meurt et personne n'y prend garde et l'on

ne considère pas qu'il a été enlevé devant le mal à venir! » Que de fois n'ai-je pas entendu les mères les plus tendres inguérissablement blessées par la séparation et l'absence, s'écrier, en présence d'une nouvelle douleur : « Grâce à Dieu, il n'y est plus! elle n'est pas là! »

Mrs Fry put penser ainsi bien des fois à sa sœur chérie lorsqu'un an après sa mort, à l'époque où l'âge et les fatigues de son existence commençaient à diminuer définitivement ses forces sans affaiblir son énergie, elle se trouva tout à coup, par suite des commotions du monde commercial, réduite, sinon à la pauvreté, du moins à une gêne dont elle n'avait jusqu'alors jamais fait l'expérience. Joseph Fry avait des intérêts pécuniaires dans plusieurs maisons de banque en dehors de celle qu'il dirigeait lui-même. L'une de ces maisons fit faillite et les pertes qui en résultèrent furent si grandes que tout autre appui que le secours divin eût échoué devant les soucis de tout genre qui accablèrent les forces et le courage de tous ceux qu'aimait Mrs Fry et qu'elle eût voulu à tout prix préserver de la souffrance.

Un grand bonheur restait cependant aux fils de Mrs Fry, presque tous arrivés à l'âge d'homme; il

avait fallu renoncer à la douce solitude de Plashet, mais Mildreds' Court restait non seulement la demeure du fils aîné et le centre du travail de tous, mais ils pouvaient recevoir leurs parents et continuer les affaires dans la banque fondée par leur grand-père et longtemps dirigée par leur père. Leurs oncles, MM. Gurney, leur fournissaient un efficace appui qui leur permit de maintenir leur crédit à travers les temps difficiles, en les mettant plus tard en mesure de rétablir la situation de M. et Mrs Fry dans une aisance relative.

Les œuvres de tout genre créées par Mrs Fry dans la Grande-Bretagne prospéraient désormais, sans autre effort de sa part qu'une direction supérieure et peu fréquente ; les revers de fortune et les pertes de famille qui étaient venus la frapper successivement semblaient avoir redoublé le zèle de ses amis et collaborateurs, elle se sentait donc libre de porter plus loin les leçons de son expérience et cet inépuisable amour pour les âmes, qui lui faisait trouver partout du bien à faire et des cœurs tristes à consoler. Elle venait de faire un petit voyage à Jersey et à Guernesey, curieuse des mœurs particulières obstinément demeurées dans ces îles de la Manche que le sou-

verain de l'Angleterre gouverne en qualité de duc de Normandie.

Joseph Fry et sa sœur Élizabeth, comme sa fille aînée Catherine, inséparable appui des vieux parents, se promenaient un matin dans les rues de Saint-Héliers avec Mrs Fry, lorsqu'ils entrèrent à l'aventure dans le bâtiment antique où se tenait la cour de justice : une femme en habits de deuil, la tête couverte d'un voile de crêpe, se jetait au même moment à genoux devant le magistrat représentant le souverain et s'écriait, au travers d'un torrent de larmes : Haro! Haro! le grand Haro!

L'appel était si étrange aux oreilles inaccoutumées des voyageurs, l'accent du terroir était si prononcé dans le vieux normand du XIVe siècle que Mrs Fry, dont l'intérêt était toujours en éveil, fit un signe à ses compagnons et s'assit au milieu de l'auditoire peu nombreux comme la femme reprenait d'une voix gémissante : Haro! Haro! monseigneur le duc de Normandie, on me fait grand tort!

Personne dans la petite bande ne savait le français, et, bien qu'il fût aisé de se tirer partout d'affaire dans l'île où abondaient les Anglais, il était moins facile de suivre la marche de la procédure surannée qui

renvoyait de la plainte la veuve aux yeux ruisselants; elle n'avait d'ailleurs pas réussi à exciter la compassion de Mrs Fry. « Cette femme pleure à son gré et sans véritable douleur ! » dit-elle à sa belle sœur moins expérimentée qu'elle dans les ruses criminelles et qui était fort disposée à se laisser attendrir. A la fin de l'audience, Mrs Fry s'approcha du magistrat et, se nommant simplement à lui, elle demanda l'autorisation de visiter les prisons de l'île. « Je sais que les réformes qui ont maintenant force de loi dans la Grande-Bretagne n'ont point d'action dans ce duché de Normandie, dit-elle, et je ne voudrais pas passer ici sans chercher à mettre l'ordre et le travail en vigueur dans les prisons de ces îles si favorisées sous tant de rapports qu'elles devraient l'être aussi sous celui-ci. »

Le juge rougit légèrement, se rendant bien compte que si Mrs Fry avait ouï parler des maisons de détention dans les îles, le rapport ne devait pas être à leur honneur. Il accompagna cependant lui-même la célèbre réformatrice dans ses visites à travers des salles mal aérées, mal organisées où les criminels, les prévenus, les vagabonds étaient entassés pêle-mêle, sans la moindre classification comme sans la moindre occupation pour les mains ou l'intelligence.

Comme elle sortait de la prison, elle rencontra le vieux gouverneur de l'île auquel elle dit aussitôt : « Je te ferai passer demain le relevé des remarques que j'ai faites sur les réformes à introduire dans la maison de détention dont tu es ici responsable. On ne saurait laisser les détenus, hommes ou femmes, sans instruction religieuse, sans travail matériel, en relations constantes avec ce qu'il y a de pis dans la population qui encombre les abords de la grille. »

Jamais Catherine Fry n'avait été aussi frappée de l'autorité douce de la voix de sa mère, et de son imposant maintien qu'à ce moment où elle indiquait en quelques paroles au premier magistrat du lieu que tout le régime pénitentiaire était à reviser dans son gouvernement.

Quelques semaines plus tard, à travers les promenades dans les plus beaux sites de l'île autour de Calédonia cottage qu'habitaient Mrs Fry et les siens prodiguant utilement les encouragements à la petite congrégation des Amis établis dans l'île, Mrs Fry avait fondé et organisé un comité pour la visite des prisons et le patronage des libérés qui ne cessa de travailler de concert avec elle à l'œuvre de la réforme

qui finit par s'accomplir dans les îles de Jersey et de Guernesey, où l'organisation des prisons laissait encore plus à désirer.

Une société de secours mutuels avait été également organisée dans les îles de la Manche lorsque Mrs Fry, dont la santé était devenue meilleure, reprit le chemin de l'Angleterre.

Deux des plus importantes entreprises que Mrs Fry poursuivait depuis bien des années avec une indomptable persévérance venaient enfin d'être accomplies. Une prison exclusivement destinée aux femmes avait été ouverte à Dublin, et une grande factorerie venait d'être installée à Paramatta, dans la Nouvelle-Galles du Sud, pour recevoir à leur débarquement les déportées que le navire pénitentiaire amenait chaque année dans la colonie pénale. L'œuvre était achevée, les surveillantes étaient établies dans la prison d'Irlande et dans la factorerie de la Nouvelle-Galles, Mrs Fry résolut alors de porter sur le continent cette faculté d'organisation qui lui était naturelle, mais que l'expérience et la pratique n'avaient cessé de développer, et sans s'inquiéter des obstacles que pouvaient apporter à son travail une santé délicate et l'ignorance absolue des langues étrangères, elle se prépara à partir pour la

France peu de temps après que son frère Joseph John Gurney s'était embarqué pour les États-Unis où il allait entreprendre un voyage missionnaire.

Un grand embarras se présentait cependant devant elle. La fortune de Mrs Fry ne lui permettait plus les larges avances, et elle se trouvait pressée de toutes parts par les besoins grandissants de son œuvre. Miss Neave suffisait encore aux dépenses du petit refuge de Tothill, mais les deux disciplinaires, l'asile pour les libérées de Chelsea, étaient l'occasion de dépenses considérables; au moment de s'embarquer dans une série de voyages lointains et onéreux, il importait de laisser les finances de l'association pour la réforme des prisons dans un état prospère. Mrs Fry était entourée des plus intimes amies et fidèles collaboratrices. Anna Buxton avait déjà mis en avant l'idée d'une vente en faveur de l'œuvre, mais un murmure avait parcouru les rangs de l'assistance. L'élément quaker toujours dominant dans la société était en principe opposé à la pratique des ventes de charité regardées comme un expédient mondain en faveur d'une charité qui devenait un amusement. Mrs Fry n'avait pas exprimé son opinion; la tête appuyée sur sa main, elle écoutait en silence les arguments

contradictoires, les discussions animées, les objections qui eussent pu menacer de dégénérer en personnalités si les divergences ne s'étaient pas surtout produites entre des membres de la secte des Amis, en présence de Mrs Fry. Anna Buxton soutenait son dire avec persévérance : « Si tu connaissais comme moi la montagne de couture et de broderies qui s'élève chaque semaine dans toutes les prisons où le travail des femmes est organisé, disait-elle à Lydia Prior, tu t'étonnerais que nous ayons pu suffire jusqu'à cette heure à l'écoulement de tant de chemises, de camisoles, de robes et de fichus brodés. Il faut pouvoir donner de l'ouvrage, et n'y eût-il que cette dépense-là, il faut de l'argent pour payer les ouvrières.

« Que chacun donne le premier jour de la semaine de sa nécessité s'il n'a point de superflu, comme l'ordonnait Paul dans les églises fondées par son ministère, et les ressources afflueront dans toutes les bourses, dit Rhoda Forster, assez engagée par son frère Josiah Forster dans les labeurs de l'association.

Miss Forster ne s'était jamais mariée, elle tenait la maison de son frère et disposait personnellement d'une fortune considérable, mais sa proposition fut

accueillie par des regards étonnés. Dans la famille de toutes les femmes présentes, à très peu d'exception près, on pratiquait depuis longtemps la règle de saint Paul, les richesses nécessaires à l'association ne pouvaient pas venir de là. Mrs Fry releva enfin la tête et ses yeux bleus, pénétrants et sereins, parcoururent tous les visages des disputantes, jusqu'à ce qu'ils s'arrêtassent sur les joues enflammées de Miss Prior. « As-tu un avis à nous donner, Lydia Prior? dit-elle avec sa voix calme et douce. Tu as souvent assisté au départ des navires de Deptford et de Woolwich. N'as-tu pas constaté la difficulté de trouver de l'ouvrage pour les déportées? »

La rougeur de Miss Prior allait croissant, elle était naturellement modeste et timide, une conviction personnelle très forte avait seule pu la décider à tenir tête à Miss Buxton dont elle admirait l'intelligence, l'ordre et l'activité. « Je ne voudrais pas faire le mal afin d'en espérer le bien! » dit-elle par un effort de courage qui amena des larmes dans ses yeux.

« Ni moi non plus et pas une de celles qui sont ici, reprit Mrs Fry avec une extrême bonté; mais voudrais-tu me dire où tu vois le mal, en lui-même; et non dans les idées préconçues des hommes? Je vois bien

quel avantage incontestable l'association pourrait retirer de l'écoulement de ses marchandises et je ne vois pas pourquoi tant de filles, de femmes de négociants et marchands ne sauraient pas pratiquer les règles de la simplicité et de la droiture dans une vente de charité comme dans les bureaux et les comptoirs. Je me trompe peut-être ; décharge ta conscience et dis-nous le fond de ta pensée! »

Lydia Prior balbutiait : « Il est mauvais de suivre les voies des mondains pour le service de Dieu lui-même » ; mais les choses avaient tout d'un coup changé d'aspect aux yeux des plus récalcitrantes depuis que Mrs Fry avait simplement posé la question en dehors des préjugés d'habitudes et de secte. Anna Buxton reprit, sans réclamations de personne :

« Lady Soams a récemment acheté dans la cité, non loin de Mildreds' Court, l'antique demeure de la Corporation des Merciers qui tombait en ruines, lorsque les membres de la corporation décidèrent de bâtir une nouvelle salle. Lady Soams vient d'achever les travaux de consolidation ; avant de commencer ceux d'appropriation, elle est disposée à nous prêter Crosby Hall comme local de la vente des ouvrages

de lingerie entassés dans les magasins de la prison de Newgate et nous livre dès à présent sa demeure pour y commencer nos préparatifs. »

Rhoda Forster ne put retenir sur ses lèvres un sarcastique sourire : « Nos préparatifs seront autant de fait d'avance pour les travaux d'appropriation de Lady Soams! » dit-elle assez haut pour être entendue de Mrs Fry dont la même pensée avait traversé l'esprit, mais elle répondit sans paraître comprendre l'insinuation de Miss Forster : « L'utilité sera donc double pour nous et pour notre prochain qui nous aura assistées. Que celles qui sont d'avis de faire une vente à Crosby Hall lèvent la main! »

Toutes les mains se levèrent aussitôt sauf celle de Lydia Prior qui n'eût elle-même pas hésité un instant si elle avait cru, par son abstention, faire échouer la proposition. Il fallait se hâter, Crosby Hall était en ruines, et le voyage sur le continent de Mrs Fry était imminent. Anna Buxton sentait le poids de sa responsabilité, elle fit appel à l'aide de son frère M. Buxton, très expert en toutes sortes de construction ; les ouvriers furent sur-le-champ mis à l'œuvre, une charpente nouvelle remplaça les portes vermoulues, le vent et la pluie ne pénétrè-

rent plus à travers les ogives des fenêtres, garnies maintenant de vitraux de couleur; des tables sans nombre et de larges comptoirs se dressèrent au-dessous des ornementations héraldiques qui reparaissaient sur les murailles et lorsque Miss Prior vint apporter à Crosby Hall les contributions de cristaux, de fleurs et de plantes rares qu'elle avait collectées parmi les fabricants de verreries et les horticulteurs de la secte des Amis, elle recula d'étonnement et d'admiration devant la beauté renouvelée de l'ancien hôtel des Merciers : Ce sont les splendeurs de Babylone, pensait-elle tout bas, et quelle figure feront nos modestes vêtements au milieu de cette pompe?

Parlant ainsi, elle arrangeait sur des gradins les lis, les œillets, les rosiers couverts de fleurs qu'elle offrait à la fantaisie des acheteurs; elle ne pouvait chasser loin de son souvenir la parole du sermon sur la montagne : « Salomon même dans toute sa gloire n'a pas été vêtu comme l'un d'eux! » et elle partageait involontairement le plaisir de Mrs Fry qui ne pouvait s'éloigner du comptoir des fleuristes.

Ses amies se donnèrent le mot et avant la fin de la journée toutes les plus belles fleurs décoraient le petit parloir de sa maison à Mildreds' Court. Le goût des

fleurs, l'admiration pour les beautés de détail comme pour les grandes scènes de la nature semblaient aller croissant dans le cœur et l'esprit de Mrs Fry à mesure qu'elle avançait plus loin dans la connaissance du mal et de la corruption native de l'humanité.

La vente avait rapporté près de trente mille francs net, l'échiquier de l'Association était rempli, Mrs Fry avait donc l'esprit en repos et pouvait penser à partir pour la France, semant de tous côtés sur sa route vers Paris les petits recueils de passages ou *pains quotidiens* qu'elle avait coutume d'emporter partout à sa suite, ainsi que les évangiles dont elle avait tant de fois expliqué le texte sacré aux prisonnières et aux criminelles de toutes sortes. Les petits livres étaient toujours accueillis avec faveur, car elle les accompagnait de quelques paroles anglaises incompréhensibles pour ses interlocuteurs, commentées cependant par l'expression charitablement affectueuse du regard et par ce souffle d'indomptable espérance qu'elle portait avec elle comme une céleste compagne au milieu des cœurs désespérés et des vies brisées.

Elle semblait toujours disposée à dire aux plus mauvais de tous, ce qu'elle avait dit une fois à la

plus rebelle des détenues d'une prison d'Écosse, comme on la lui signalait avec indignation : « J'espère apprendre bientôt de meilleures choses de toi ! »

La désespérance est le fléau commun à toutes les prisons et à tous les détenus, hommes ou femmes, car il est difficile de rebrousser chemin dans la voie du mal et Dieu seul peut opérer cette conversion vers une vie nouvelle; mais comme la fidèle ambassadrice de son Sauveur et de son Dieu, avec Mrs Fry, rentrait dans les cachots les plus sombres la céleste espérance. Le grand poète italien Manzoni, qui était aussi un grand chrétien, appelait l'Église chrétienne : « Le Camp de ceux qui espèrent ! » Mrs Fry travailla passionnément toute sa vie à faire entrer les malheureux désolés dans ce camp sacré !

En arrivant à Paris où sa renommée l'avait précédée et où elle entretenait depuis longtemps une correspondance assidue avec des amies chrétiennes, au sujet des prisons de femmes, elle se trouva dès l'abord entourée de nombreuses bonnes volontés qui étaient restées jusqu'alors inefficaces sur le sujet particulier de la sollicitude de Mrs Fry, mais qui ne demandaient pas mieux que de profiter de son expé-

rience et de s'enrôler à sa suite dans le travail des prisons.

Sur un point, du moins, elle trouvait la France plus avancée que sa patrie. Elle venait à peine d'obtenir en Irlande l'appropriation d'une prison exclusivement destinée aux femmes : à Paris elle trouvait plus de neuf cents prisonnières rassemblées dans l'ancien couvent de Saint-Lazare, théâtre de l'œuvre et de la mort de saint Vincent de Paul, et son premier soin fut de les visiter avec cette tendre compassion qu'elle avait apportée près de vingt ans auparavant, à la prison de Newgate; malgré les graves obstacles qu'apportait à ses rapports avec les détenues l'absence d'une langue commune, elle commença dès sa seconde visite à être plus ou moins comprise et écoutée avec attention par la foule confuse des femmes qui se pressaient autour d'elle, catholiques comme protestantes; parmi les détenues, aussi bien que parmi les amies qui l'accompagnaient.

Ce fut une joie profonde pour cette âme et cet esprit, si élevés et si larges, que de trouver à chaque pas parmi les personnes qui l'accueillaient à Paris les mêmes aspirations, les mêmes efforts pour le bien et pour le soulagement des êtres souffrants qui l'ani-

maient elle-même et que les préjugés de son pays et de sa secte ne lui avaient pas toujours fait espérer chez ce peuple français, si généralement voué à la réputation de frivolité et de légèreté.

C'était à cette époque, au sortir du grand mouvement religieux, qu'on a appelé le réveil, l'honneur de Paris, de compter, dans les rangs du protestantisme français un certain nombre de femmes aussi distinguées par la culture de leur esprit et le dévouement de leur charité que par leur position sociale : Mme la duchesse de Broglie, fille de la célèbre Mme de Staël, Mme Jules Mallet, Mme François Delessert, Mme André Walther, Mme Pelet de la Lozère, accompagnaient partout Mrs Fry, qui prenait un grand plaisir à leur conversation aussi brillante que nourrie et à la fréquentation des hommes éminents qu'elle rencontrait dans leurs salons. « Quel peuple que ces Français! disait-elle souvent à son mari et à sa fille, qui l'accompagnaient dans cette première visite en France, et comme il est naturel que le diable soit actif au dernier degré, au milieu d'eux, pour contrarier l'œuvre de Dieu qu'ils porteraient bientôt si loin, s'il les laissait faire! » Tous ses compagnons ne prenaient pas autant de plaisir à

ce voyage dans un pays dont ils ne comprenaient pas la langue, plutôt consacré d'ailleurs à voir les personnes que les choses, et surtout à visiter les prisons auxquelles il n'était pas aisé de comprendre la possibilité de porter un efficace secours.

Dès sa première visite à Saint-Lazare, Mrs Fry était cependant fixée, et son parti était pris. Elle avait manifesté le désir de faire une lecture de l'Évangile aux détenues réunies dans le réfectoire. Mme de Lasteyrie, fille du général de La Fayette, lut tout haut, sur sa requête, dans le Manuel du Chrétien, la parabole de l'Enfant prodigue, et Mme Pelet de la Lozère traduisit à haute voix le simple commentaire et les exhortations pratiques à la repentance et au changement de vie, dont Mrs Fry fit suivre la lecture. A trois reprises différentes avec des traductrices plus ou moins expertes, Mrs Fry renouvela l'expérience, à la suite de laquelle elle demanda elle-même aux femmes en quelques phrases de mauvais français qu'elle avait étudiées avec soin, si elles ne seraient pas heureuses que des amies vinssent de temps à autre les visiter dans leur triste séjour, pour leur parler de Dieu et du Sauveur.

« J'ai toujours agi ainsi dans toutes les prisons que

j'ai visitées, dit-elle à Mme Jules Mallet qui l'écoutait avec quelque étonnement, et je n'ai jamais pensé à imposer une visite ou une réforme qui ne fussent pas volontairement et spontanément acceptées par les détenues elles-mêmes. « Ah! voilà ce que c'est que d'être depuis tant de siècles dans un pays libre! s'écria en riant la duchesse de Broglie, nous en sommes encore au début de la carrière et nous sommes trop souvent diposées à faire du bien aux gens contre leur gré. »

Mrs Fry secouait doucement la tête, attachant ses yeux d'un bleu clair et limpide sur les grands yeux de velours brun qui illuminaient tout le beau visage de Mme de Broglie, « semblant lire dans l'autre monde », disait son meilleur ami, M. Guizot. Il ne faut jamais rien imposer, dit-elle, écoutez plutôt : de tous les coins de la salle retentissaient en effet les approbations des détenues, même des plus corrompues, désignées à Mrs Fry par les surveillantes. Oui, oui! disaient-elles toutes ensemble. Vous voyez, continua Mrs Fry en s'adressant à celles qui l'escortaient et dont la plupart n'avaient jamais pénétré à Saint-Lazare avant ce jour-là, c'est à vous d'organiser ce service charitable des prisons,

qui n'existe pas en France, ou qui y a disparu depuis bien longtemps, car j'entends dire qu'avant les désordres de la révolution française, c'était l'une des œuvres de charité favorites des âmes pieuses de visiter souvent les prisons. Le mal n'a fait que s'accroître tandis que vous ne mettiez pas la main à l'œuvre. » Et toutes les dames françaises qui entouraient Mrs Fry pensaient et disaient comme naguère les apôtres du Seigneur : Nous voici! envoie-nous!

L'œuvre était difficile et compliquée cependant, Mrs Fry le sentait bien. Elle avait attaqué, naguère, la forteresse de la corruption à Newgate, seule, sans secours de la part des autorités de la Cité de Londres au début de son œuvre; il n'était pas possible d'agir de même en France où la réglementation était à la fois plus exacte et moins confiante, tandis que les divisions religieuses entre catholiques et protestants et la méfiance mutuelle qui en résultait trop souvent, apportaient de nouveaux obstacles au développement des charitables entreprises qu'elle méditait.

Dans toutes les visites de Mrs Fry à Saint-Lazare et depuis que les portes lui en étaient ouvertes, elle rencontrait presque toujours, sous le porche de la

prison, une femme d'une quarantaine d'années, simple de tournure et de costume, dont les yeux sérieux et perçants l'accompagnaient si constamment, qu'elle se retourna un jour vers elle, disant en anglais, par une habitude, trop invétérée pour ne pas reparaître souvent, même sur le sol français : « Amie, qui es-tu ? »

« Une maîtresse d'école ! » répondit Mlle Dumas, car elle desservait en effet bénévolement l'œuvre naissante de l'école Saint-Marcel. « Les prisons t'intéressent ! » dit Mrs Fry, qui continuait à ne pas s'apercevoir qu'elle parlait anglais, car Mlle Dumas lui avait répondu dans cette langue.

« J'y voudrais donner ma vie ! » dit Mlle Dumas, dont le regard parut un éclair. Mrs Fry appuya doucement la main sur son épaule : « Tu le feras sans doute, puisque Dieu t'a mis ce désir au cœur, prie-le de te le conserver ! » et elle amena avec elle la nouvelle venue dans la prison que celle-ci contemplait de loin depuis plusieurs jours. Lorsqu'elle retourna ce jour-là chez elle, il semblait à Mlle Dumas qu'elle avait reçu de la part de Dieu la consécration à cette œuvre des prisons, qui devait en effet remplir cinquante années de sa longue et admirable vie.

Trois fois Mrs Fry revint à Paris, continuant à chaque visite de préparer et de mûrir l'organisation de ce travail dans les prisons de femmes, dont elle avait laissé le saint désir dans le cœur de ses amies parisiennes comme un aiguillon salutaire. Au premier abord, cet esprit et cette âme tolérante, qui tendaient toujours à la fraternelle action par-dessus les dissentiments et les divergences secondaires, avaient eu l'intention de former une association composée de tous les éléments religieux; elle avait pensé à fonder sur les bases exclusives du salut par Jésus-Christ une bande sainte de catholiques et de protestantes travaillant du même cœur au relèvement des prisonnières sans distinction de cultes, elle avait même choisi les personnes qui devaient constituer les deux comités parallèles, mais le travail commun ne se prolongea pas longtemps et l'œuvre catholique ne tarda pas à se dissoudre ou à se rallier en partie à d'autres visiteuses anciennement établies à Saint-Lazare. « Ce sera donc une association protestante pour la visite des prisons de femmes », dit la duchesse de Broglie à Mrs Fry lors de la seconde visite à Paris, et ce fut en effet le titre adopté. Lors du troisième voyage en France de l'infatigable missionnaire,

Mme de Broglie, dans la pleine force de sa vie et de son ardeur, avait été rappelée par Dieu dans les demeures éternelles et cette belle âme voyait face à face le Dieu qu'elle avait passionnément servi ici-bas.

« Albertine nous laisse un grand vide, dit Mrs Fry à la mère de M. Guizot qu'elle était allée visiter au ministère des affaires étrangères. Mme Guizot ne savait pas l'anglais, mais ce nom d'Albertine la frappa, elle montra du doigt le ciel, puis tournant rapidement les pages de la Bible toujours placée à son côté, elle s'arrêta à ce passage de l'Apocalypse : « Bienheureux sont dès à présent les morts qui meurent au Seigneur ! oui ! dit l'Esprit, car ils se reposent de leurs travaux et leurs œuvres les suivent ! »

Ce fut un trait de lumière pour la visiteuse. La Bible de Mrs Fry sortit de sa poche, et la feuilletant d'une main accoutumée, comme l'avait fait Mme Guizot, elle mit sous les yeux étincelants de cette « mère du désert », comme l'appelait M. de Sainte-Beuve, passage après passage rappelant leurs plus saintes et douces espérances. Le bonnet de la quakeresse et celui de la veuve de la Terreur se rapprochaient au-dessus des saints livres, elles ne prononçaient pas une parole et cependant elles se parlaient,

s'entendaient et les enfants de M. Guizot assistant en silence à cet entretien muet qui les avait d'abord étonnés, comprenaient à merveille l'émotion et la satisfaction de leur grand'mère : « Bonne maman est bien contente ! » pensaient-ils, et bientôt ils ajoutèrent : « Nous aussi » ! car Mrs Fry avait mis des livres dans les petites mains tendues pour serrer la sienne. Aucun d'eux n'oublia jamais la visite de Mrs Fry à leur grand'mère.

La Bible n'avait pas fourni d'intermédiaire pour raconter à Mme Guizot le voyage de Mrs Fry dans le midi de la France au centre du vieux protestantisme huguenot, ni sa visite à Congenies, dans la petite congrégation des Quakers, produit spontané de l'antique tradition des derniers Camisards reliés par la sympathie des convictions et des idées à la secte des Amis, mais dès lors destinés à diminuer graduellement de nombre.

Deux voyages missionnaires en Hollande, en Prusse et en Danemark avaient achevé d'épuiser les forces de Mrs Fry; elle avait travaillé sans relâche jusqu'au terme de sa course. La nuit venait et le repos avec la nuit. Elle avait toujours éprouvé une grande crainte naturelle de la mort; elle craignait

encore après avoir vu autour d'elle tant de morts victorieuses, mais elle ne douta jamais. « Je sens le roc sous mes pieds! » répétait-elle. Le 12 octobre 1843, elle s'endormit au Seigneur; ses dernières paroles avaient été : « Seigneur, mon Dieu, aide et soutiens ta servante ! »

FIN

TABLE DES MATIÈRES

UNE NOBLE VIE

FRÉDÉRIC OBERLIN

DANS LES ABIMES

ÉLIZABETH FRY

Chapitre I. — Jeune mère 145
— II. — A Newgate 163
— III. — L'école à Newgate 171
— IV. — Ordre et travail 193
— V. — Les déportées 207
— VI. — Pitié 223
— VII. — Dans les prisons de la Grande-Bretagne. 249
— VIII. — Semez le long de toutes les eaux 258

Coulommiers. — Imp. P. BRODARD.

Witt, née Guizot (Mme de). *Mère et fille* : Charlotte de Laval et Louise de Coligny. In-12. 3 fr. 50

Chavannes (Mlle). *Vie d'Élizabeth Fry*, extraite des mémoires publiés par deux de ses filles. In-8 avec portrait. 6 fr.

Abric-Encontre (Mme). *Vie d'Étienne de Grellet*. Récit de ses travaux philanthropiques et missionnaires. In-8. 5 fr.

Farrar (Rev. Frédéric). *Vie de Jésus-Christ*, traduite de l'anglais par Mme de Witt, née Guizot, In-8. 8 fr.

Pédézert (J). *Souvenirs et Études*. In-8. 7 fr.

Ramée (Daniel). *Les noces vermeilles : Histoire de la Saint-Barthélemy*, 1572, ornée de trois médailles et d'un plan du quartier du Louvre en 1572. In-12. 3 fr. 50

Histoire des souffrances du bienheureux martyr *Louis de Marolles*, conseiller du Roi, receveur des consignations au Baillage de Sainte-Menehould en Champagne. Réimprimée sur la seconde édition avec une préface et des notes par Jules Bonnet. In-12. 2 fr.

Jean Bion. *Relation des tourments qu'on fait souffrir aux protestants qui sont sur les galères de France*. Réimprimée sur la seconde édition avec une préface par O. Douen. In-12. 1 fr. 50

Muret (Th.). *Histoire de Jeanne d'Albret, reine de Navarre*, précédée d'une étude sur Marguerite de Valois, sa mère. In-12. 4 fr.

Abelous (L.) *Les Pères de la réformation*. In-12. 3 fr. 50

Vincent (Mlle S.). *Jung-Stilling* et mademoiselle Catherine. Souvenirs de Radenwiller, par l'auteur des *Légendes de l'Alsace*. In-12. 2 fr. 25

Pascal (César). *Abraham Lincoln*. Sa vie, son caractère, son administration. In-12. 2 fr.

Gaskel (Mme). *Vie de Charlotte Brontë* (Currer Bell). Traduit de l'anglais par Mme Amb. Tardieu. In.-12. 3 fr. 50

Reveillaud. (E). *George Th. Dodds*. Sa vie et son œuvre. D'après l'ouvrage anglais du Dr Hor. Bonar. In-12. 3 fr.

Peyrat (Napoléon). *Histoire des Albigeois*. Les Albigeois et l'Inquisition. 3 vol. in-8. 15 fr.

Arnaud (E.). *Histoire des protestants de Provence, du Comtat Venaisin et de la principauté d'Orange*, avec une carte de l'ancienne Provence. 2 vol. grand in-8. 16 fr.

Cadier (Alfred). Osse. *Histoire de l'Église réformée de la vallée d'Aspe*. 1 fort vol. grand in-8. 5 fr.

Robert-Labarthe (U. de). *Histoire du protestantisme* dans le Haut-Languedoc, le Bas-Quercy et le Comté de Foix de 1685 à 1789. Tome I, de 1685 à 1715. In-8. 7 fr.

Bost (J.-Aug.). *Dictionnaire d'histoire ecclésiastique*, contenant en abrégé l'histoire de tous les Papes et Anti-Papes, celles des Conciles, des Pères de l'Église, des principaux docteurs, des hérétiques et des hérésies des Sectes, des Missionnaires, des Martyrs, des précurseurs de la réforme des Théologiens, des villes qui ont joué un rôle dans l'histoire de l'Église etc. 1 vol. grand in-8 de 1006 pages sur 2 colonnes, prix broché. 12 fr.

Backhouse et Tylor. *L'Église primitive* jusqu'à la mort de Constantin. Traduite de l'anglais par Paul de Felice. Illustrée des 24 planches hors texte et de 6 gravures sur bois dans le texte. 1 fort vol. in-8, broché. 10 fr.

Paul Rabaut. *Ses lettres à Antoine Court*. 1739-1755. Dix-sept ans de la vie d'un Apôtre du désert, avec notes, portrait et autographe, et une préface par Ch. Dardier. 2 forts vol. in-8. 12 fr.

Couronné par l'Académie.

Paul Rabaut. *Ses lettres à divers*. 1744-1794, avec préface, notes et pièces justificatives par Charles Dardier. 2 vol. in-8. 12 fr.

Couronné par l'Académie

1893. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD.